

SIMON PIERRE

ET

SIMON LE MAGICIEN

LÉGENDE

PAR LE P. G.-G. FRANCO

de la Compagnie de Jésus

TRADUIT DE L'ITALIEN

PAR

CHARLES BUET

Seule traduction autorisée par l'auteur



PARIS

P. LETHIELLEUX, ÉDITEUR

23, RUE CASSETTE. ET RUE DE MÉZIÈRES, 44.

1868



Bibliothèque Saint Libère

<http://www.liberius.net>

© Bibliothèque Saint Libère 2008.

Toute reproduction à but non lucratif est autorisée.

SIMON PIERRE

ET

SIMON LE MAGICIEN

PROPRIÉTÉ

Al Chiarissimo Signore,

Signor CARLO BUET, redattore dell' *Univers*

Roma, Civiltà Cattolica, 15 ottobre 1867

CHIARISSIMO SIGNORE,

Ho letto insino all'ultima parola la traduzione del mio *Simon Pietro e Simon Mago*, che V. S. si piacque di pubblicare per appendice nel pregiatissimo giornale *l'Univers*. Le confesso schiettamente, che se mi fosse stata libera la scelta tra tutti i periodici francesi, non avrei saputo sceglierne uno che meglio mi andasse a sangue per siffata pubblicazione; e se avessi dovuto cercare a bello studio un traduttore, credo che difficilmente sarei stato più fortunato. Soprattutto in certi tratti, in cui vedevo le maggiori difficoltà superate alla baionetta, mi sentivo nascere un forte desiderio di darle un diploma di traduttore consummato, e mi rammaricavo di non essere miglior conoscitore della sua bella lingua, per trovarmi competente a segnarlo in debita forma. Ma non dubito che quello che manca dalla parte mia, sia stato supplito dai suoi lettori.

Pertanto la dimanda di pubblicare a parte la sua traduzione non è un favore che mi chiede, ma un favore che mi offre. Mi sembra di guadagnare assai, se il mio nome si troverà associato al suo sul medesimo frontispizio, ed io le sarò di molto riconoscente di avermi concessa sì onorevole e sì gradita compagnia.

Gradisca insieme coi miei ringraziamenti anche il mio cordiale ossequio, e mi permetta dopo tanta sua cortesia che io mi rassegni,

Di Vostra Signoria

Obligatissimo servitore e amico

GIO-GIUS. FRANCO

della C. di G.

A M. CHARLES BUET,

rédacteur de l'Univers, à Paris.

Rome, ce 15 octobre 1867

TRÈS-EXCELLENT MONSIEUR,

J'ai lu d'un bout à l'autre la traduction de mon *Simon Pierre et Simon le Magicien* que vous voulez bien publier en feuilleton dans l'illustre journal *l'Univers*. Je vous avoue franchement, que, si j'avais eu à choisir parmi les journaux français, je n'en aurais pas trouvé qui me convint davantage pour cette publication ; si j'avais dû chercher de propos délibéré un traducteur, j'aurais difficilement été plus heureux dans mon choix. En relisant surtout certains passages, dans lesquels je voyais les plus grandes difficultés enlevées comme à la baïonnette, je sentais naître en moi le désir de vous délivrer un diplôme de traducteur consommé et je me tourmentais de n'être pas suffisamment versé dans votre belle langue, pour vous signer ce brevet en due forme. Je ne doute pas que vos lecteurs n'aient fait ce que je n'ai pu faire.

Par conséquent, en me demandant de publier à part votre traduction, ce n'est point une faveur que vous me demandez, c'est une faveur que vous me faites. Je croirai être assez récompensé, si mon nom se trouve associé au vôtre sur le même frontispice, et je vous serai fort reconnaissant de me placer en si honorable et si agréable compagnie.

Agréez avec mes remerciements, mes salutations cordiales et, en retour de votre courtoisie à mon égard, permettez-moi de me dire,

Votre très-obligé serviteur et ami

GIO-GIUSEPPE FRANCO

de la C. de J.

PRÉFACE DE L'AUTEUR

Le souvenir des dernières actions et des dernières victoires de saint Pierre et de saint Paul se trouve épars dans les écrits des Saints Pères et des autres auteurs ecclésiastiques. Les *Actes* et les *Passions* des Apôtres nous sont, en outre, parvenus, et, bien qu'ils aient été altérés, ils conservent toutefois encore une certaine valeur pour ceux qui savent y retrouver les passages qui ne laissent soupçonner aucune tradition arbitraire. Enfin, il existe encore à Rome une foule de monuments auxquels se rattachent des traditions vénérables qu'aucune objection insoluble n'attaque et qui donnent une base réelle aux faits rapportés dans cet ouvrage.

Nous avons cru devoir, avec ces documents

si nombreux, former une sorte de guirlande poétique et la déposer aux pieds des saints apôtres Pierre et Paul, à l'occasion du dix-huitième anniversaire centenaire de leur triomphe. Nous disons « une guirlande poétique. » En effet, nous n'avons point strictement suivi la méthode historique ; nous avons rassemblé et fondu ensemble, dans ce récit, les souvenirs de la Rome d'il y a dix-huit siècles.

Paix maintenant aux historiens et aux archéologues : nous racontons aux chrétiens une légende chrétienne !

Cependant le désir de connaître les sources de faits si éloignés de nous, nous paraît naturel. Nous avons donc recueilli et placé à la fin de ce récit, les citations des auteurs originaux dont nous nous sommes servis ; nous y avons ajouté des éclaircissements, afin de justifier nos opinions, aux yeux des lecteurs auxquelles elles paraîtraient douteuses.

SIMON PIERRE

ET

SIMON LE MAGICIEN

I

LES FIDÉLES DE ROME

Un beau soleil de printemps se levait sur les collines de Tibur, ramenait la vie et le sourire dans la vallée de l'Anio, sur les pentes délicieuses de Tusculum, et, pénétrant à travers les magnificences de Rome, illuminait l'antique quartier Patricien, au pied de la colline où se dresse maintenant Sainte-Marie-Majeure.

Là, s'élevaient autrefois les maisons rustiques des patriciens romains, au temps du roi Servius Tullius ;

mais au temps de Néron, toute la région nommée Esquiline, et non pas seulement la petite rue Patricienne, respirait la grandeur, le luxe et le faste.

C'est là que se trouvaient les hôtelleries tumultueuses où habitaient les provinciaux qui n'avaient point été invités à rester dans les maisons offertes aux étrangers ¹. Aux hôtelleries succédaient les palais, aux palais, les temples; aux temples, les thermes; aux thermes, les basiliques et les forums, et les halles, et les aqueducs, et les cirques, et les jardins de Mécène, fleurissant sur les anciens tombeaux de la plèbe ².

Puis c'étaient encore d'autres lieux de plaisir appartenant aux délateurs enrichis par les Césars et à des affranchis sortis de la fange.

L'heure était encore bien matinale pour les visites : cependant on voyait les clients s'attrouper et se serrer pour faire queue devant les vestibules des riches citoyens. Les *atrium* des plus beaux hôtels étaient encombrés de cette espèce de mendiants en habit de cérémonie, à travers les rangs desquels circulaient d'orgueilleux domestiques.

Ceux-ci, examinant les togés plus ou moins usées, divisaient les clients en trois classes, c'est-à-dire en

1. Juvénal, sat. III, 69.

2. Horace, liv. I, sat. VIII.

amis de première, de seconde et de troisième réception. Pendant ce temps-là, dans les *triclinium*, on préparait les largesses : les plus considérables pour les plus notables, et les plus minces pour le menu fretin. L'opulent patron, peu disposé à recevoir les salutations trop matinales de ses amis de l'*atrium*, ronflait et cuvait l'ivresse d'une nuit d'orgie.

Il n'en était pas ainsi dans le palais du sénateur Cornelius Pudens (1), quoique son *atrium* fût rempli d'une foule de clients. Là, l'esclave portier n'était point enchaîné dans sa loge ; il ne menaçait point les visiteurs de sa massue noueuse, et le matin, compagnon ordinaire des garde-portes, ne se tenait point auprès de lui. Les clients, quoique mal vêtus et de petite condition, franchissaient le seuil sans crainte et se voyaient accueillis avec une noble dignité.

Les pauvres plébéiens, en simple tunique de travail, recevaient des corbeilles plus remplies que les flatteurs bien vêtus des autres riches patrons. Cela arrivait toutes les fois que deux pieuses jeunes vierges, filles du sénateur, descendaient pour aider les servantes à remplir les corbeilles. Praxède et Pudentielle, ainsi que leur père Pudens et leur mère Claudia étaient les premières et les plus parfumées des fleurs de la chrétienté romaine élevées sous la culture de Pierre.

Pendant que le sénateur se promenait dans l'atrium, distribuant des saluts et des serrements de mains, plutôt avec la douce bienveillance d'un frère qu'avec la morgue altière d'un patron romain, un courrier descendait de cheval devant le vestibule où était placée la statue de Pudens, et criait au portier :

— Le maître serait-il ici ?

— Précisément, répondit l'esclave ; il est avec ses amis. Le voici.

Le courrier s'approcha du sénateur, en se tenant à une distance respectueuse, et lui dit avec les témoignages du plus grand respect :

— Excellent Cornelius Pudens, des lettres d'Asie !

Il lui tendit un pli scellé. Le sénateur regarda le sceau : il représentait un pasteur portant un agneau sur ses épaules. Pudens ne répondit pas ; mais, appuyant le doigt sur l'épaule de l'affranchi qui l'accompagnait, il lui dit à l'oreille, à voix basse :

— Il est des nôtres, accueille-le en ami et appelle Claudia.

Il lui remit le paquet et leur montra à tous les deux la porte du *tablinum*¹ au fond de l'atrium. Le sénateur ne se fit pas attendre longtemps : aussitôt après avoir

1. Salle d'étude et de réception dans les maisons seigneuriales.

achevé en toute hâte ses politesses de réception, il courut au cabinet d'étude, où il trouva le courrier attablé à une table de marbre, se régaland d'un copieux repas que l'affranchi lui avait fait servir, et causant avec Claudia, venue obligeamment pour lui faire honneur.

Toute la famille du sénateur chrétien était pleine de joie de ce qu'elle pouvait héberger un frère. Lorsque son mari entra, la matrone toute joyeuse lui dit :

— Sais-tu, Pudens ? celui-ci est un envoyé de l'église de Séleucie, nous aurons des nouvelles des saints d'Asie.

Le sénateur sourit, regarda le courrier, et le reconnut pour un esclave fugitif, déjà converti à Rome par Paul, et affranchi pour ce motif par son patron Philémon.

Il se nommait Onésime. Pudens le serra tendrement sur sa poitrine et le baisa au front, en lui disant :

— Que la grâce et la paix de Jésus-Christ soient avec toi ! Tu es l'ami de Paul, donc tu es notre ami.

— Grand merci ! Je suis esclave de Philémon...

— Ici, tu es libre, de la liberté de Jésus-Christ. J'ai lu la lettre par laquelle Paul te recommandait à ton maître ; ce que tu as fait pour Paul te rend cher à l'Église de Rome (2).

En parlant ainsi, il rompaît un à un les sceaux des enveloppes et faisant glisser les lettres une à une :

— Celle-ci est pour Pierre, disait-il, celle-ci pour Paul — pour Luc, pour Clément, pour Lin ; celle-ci...

Il regarda la suscription avec étonnement et reprit :

— Pour Praxède et Pudentienne, filles de Cornelius Pudens ! Oh ! que peut être ceci ? Lis, Claudia :

A Praxède et Pudentienne, filles de Cornelius Pudens.

Quelle fête pour ces petites filles de savoir que les saints de Séleucie leur écrivent aussi ! fais-les appeler immédiatement par une servante et qu'on leur dise que je les attends dans le *tablinum*.

Il se retourna vers le courrier et lui dit :

— Pendant que je ferai parvenir ces lettres et que j'en recevrai les réponses, tu seras notre hôte. Donne-moi la main.

Ils se serrèrent la main en gage d'hospitalité.

— Pierre et Paul ne sont pas à Rome. L'inquiétude de toutes les églises les appelle au secours de la chrétienté naissante. Mais je saurai bien m'informer d'eux et leur faire parvenir ces lettres avec celles qui m'arrivent pour eux tous les jours. Clément est dans la ville. Lin est dans notre maison, et la nuit dernière il a rompu le pain dans notre assemblée. Fais attention, ami, *pendant la nuit !* que ceci te serve de règle ; les temps de Burrhus et de Sénèque ne sont plus. Nous avons Tigel-

linus pour préfet ! Fasse le ciel qu'il parte lui aussi avec César pour l'Achaïe ¹, et que l'Église respire un moment !... Tu sais combien de sang l'on a versé sur le Vatican et combien il s'en répand chaque jour depuis l'édit de proscription. C'est assez que nous vivions entre les supplices et la mort, comme a l'habitude de dire notre Paul ².

A ce moment, la jeune Pudentielle s'avancait avec sa sœur Praxède, en sautillant sur la pelouse du jardin intérieur.

— Père, dit-elle en entrant, nous t'avons trop fait attendre : que veux-tu ? nous étions restées dans l'oratoire pour achever nos prières.

L'aspect de leurs vêtements justifiait la vérité de ces paroles. Les deux sœurs étaient vêtues d'une simple tunique ne descendant pas plus bas que la cheville ; leurs épaules étaient couvertes d'un léger manteau ; leur chevelure n'était point entremêlée de perles ou de bijoux, mais ramenée sur la nuque et nouée par un mince galon de laine terminé par un nœud de ruban. Un voile couvrait ces vêtements et descendait sur leur front et leurs épaules ; elles étaient vêtues absolument comme le leur avaient conseillé les apôtres, leurs caté-

1. SUÉTONE, *Néron*, 22.

2. II *Cor.*, XI, 23.

chistes ¹. Pudens embrassa ses filles et dit à la plus jeune :

— Tu tardes à venir, mais il est encore temps. Vois, des lettres te sont adressées. Je ne savais pas que, si petite encore, tu eusses déjà d'aussi lointaines correspondances. C'est joli ! Celui-ci vient de Séleucie, portant des dépêches pour ma petite malicieuse Pudentienne, et je ne sais pas qui lui écrit !

Ce disant, il lui mit dans la main le parchemin scellé. L'enfant, effrayée, retira la main en rougissant, et, toute tremblante, répondit :

— Moi, j'ignore aussi qui peut me connaître de l'autre côté de la mer ; ouvres-la toi-même, père.

— Non, non, je veux que tu l'ouvres, toi, chère mignonne, interrompit Claudia en l'attirant entre ses genoux et en effleurant sa joue d'un baiser ; ne vois-tu pas que ton père plaisante ? Cette lettre est venue avec d'autres messages des saints d'Asie.

Pudentienne respira et regarda autour d'elle avec étonnement.

— Est-ce possible ? dit-elle.

1. I *Petr.*, III, 4, seqq. — I *Tim.*, II, 9. — Saint Lin, disciple de Pierre et de Paul, ordonna qu'aucune femme n'entrât dans une église sans être voilée (BARON., an. 80, n° 4).

Puis, elle brisa le cachet et lut à voix haute :

« *Thècle aux très-chères sœurs Praxède et Pudentielle, salut !* »

— Mais, qui donc est cette Thècle, demanda Pudens à Onésime ; est-ce la martyre du Christ ?

— Elle-même !

Les jeunes filles parurent encore plus émerveillées, et Pudentielle continua :

« Ne soyez point surprises, mes très-chères sœurs, qu'une de vos sœurs, à vous inconnue, vous écrive. Si je suis ignorée du monde, dans ma retraite de Séleucie, votre bonne réputation est répandue dans toutes les Églises d'Orient. Nous bénissons Dieu de ce que la maison de Cornelius Pudens est l'asile des Apôtres de Jésus-Christ, le refuge de nos frères de Rome, et de ce que ses jeunes filles soient regardées comme la louange de l'Évangile. Excellentes sœurs, je vous prie de me donner des nouvelles de Paul, qui a fait descendre l'Esprit-Saint sur moi. Si vous saviez avec quelle sollicitude il m'a formée dans la religion du Christ, me donnant tout d'abord le lait, puis ensuite la nourriture de l'esprit, vous me pardonneriez sans doute mon importunité.

« J'étais égarée dans les ténèbres de l'erreur, emportée par les amours du siècle : il m'enseigna la vérité

et me révéla les joies de celle qui se consacre, vierge chaste, au Seigneur. Je suis faible et timide : il m'assura que Dieu ne permettrait pas que je fusse tentée au-dessus de mes forces et que la tentation même aurait pour résultat plutôt mon bien que mon malheur. Je le suppliai de me permettre de le suivre afin de pouvoir écouter ses discours, mais il ne le voulut pas. Bienheureux êtes-vous, frères de Rome, qui pouvez entendre sa parole ! Ici, tous l'aiment et tous s'affligent de le savoir si loin.

« La dernière fois que je le vis, à Milet, il nous annonça que l'Esprit-Saint l'appelait à Jérusalem et lui prophétisait des chaînes et des tribulations ; depuis lors nous n'avons point vu son visage. Quand il prit tristement congé de nous, tous s'agenouillèrent ; il pria avec l'assemblée, puis nous le conduisimes au navire. Tous l'embrassaient, tous pleuraient, parce qu'il avait dit : Vous ne me verrez plus ¹.

« Pendant tout le voyage, les prophètes des Églises lui renouvelaient des prédictions menaçantes, et les frères le dissuadaient d'aller plus avant ; mais le généreux Apôtre, au lieu de s'arrêter, pressait le pas en disant qu'il tendrait volontiers le cou à la hache et ses

1. *Act.*, xx, 17-38.

mains aux chaînes pour le nom de Jésus-Christ, dans la ville où le Divin Maître avait souffert pour nous (3).

« Que de travaux il soutint à Jérusalem et partout ailleurs sur terre et sur mer ! Les saints de l'Italie en savent quelque chose, eux qui le virent arriver chargé de chaînes et prisonnier pendant deux années ¹.

« Enfin, l'ange qui délivra Pierre brisa les chaînes de Paul : les églises de Grèce et d'Asie purent le revoir, c'est-à-dire qu'il nous fut plutôt montré que rendu. Je ne pus me jeter à genoux aux pieds de mon doux maître, et pour comble de disgrâce (si l'on peut appeler disgrâce la volonté du Seigneur), j'ai entendu dans nos assemblées une rumeur émouvante qui courait, disant que l'Esprit rappelait Paul à Rome où devait se terminer sa carrière par la couronne de justice (4).

« Ah ! peut-être y est-il arrivé ! peut-être est-il déjà dans les fers ! peut-être déjà dans la gueule du lion ! O Pudentielle et Praxède, mes sœurs, reconfortez ma faiblesse par quelque heureuse nouvelle, essuyez mes larmes amères. Et si Dieu ne vous permet pas de faire autre chose, baisez pour moi la chaîne de Paul et recommandez-moi à ses prières. Rappelez-vous la charité de Jésus-Christ qui nous fit passer des ténèbres à la lumière. Souvenez-vous que les Apôtres du Seigneur n'ont

1. *Act.*, xxviii, 12-30.

jamais méprisé ma douleur, que la Mère de Jésus elle-même ne la méprisa point et qu'elle m'accueillit souvent à Ephèse. Veuillez donc, vous, servantes de Dieu, ne point mépriser les larmes d'une servante de Dieu. La grâce de Dieu soit avec vous et tous les vôtres !

« *Amen.* »

— Mais que suis-je donc ? s'écria Praxède, pour que Thècle, la grande Thècle de Jésus-Christ, s'adresse à moi?...

Pudentienne était tombée à genoux et imprimait ses lèvres sur la lettre, toute confuse de voir son nom connu de la célèbre martyre, et de se voir demander par celle-ci des nouvelles d'un apôtre. Pudens la releva, heureux de reconnaître une si noble humilité dans ses filles, et, se retournant vers Onésime :

— Mais toi, dit-il, pourquoi ne m'as-tu point parlé de Thècle ? Dis-nous quelque chose de sa sainte vie.

— Que pourrais-je vous dire que vous ne sachiez déjà ? Elle est le modèle des vierges chrétiennes ; d'aucuns disent qu'en la convertissant, Paul lui a communiqué son esprit d'apostolat. Elle sert l'Église et les pauvres, lave les pieds aux saints et va de maison en maison évangélisant les personnes de son sexe, absolument comme le fait ici la noble Claudia Sabinilla, et comme font ces jeunes filles avec leurs égales...

— Mais nous, interrompit Pudentielle, nous n'avons pas souffert pour Jésus-Christ, par le fer et le feu ; nous n'avons pas affronté les lions du cirque, comme Thècle (5).

Pendant qu'elle parlait, on aperçut l'Évêque Lin. Il était sorti des appartements qu'il occupait dans la maison de Pudens pendant la persécution, et s'avancait lentement vers le vestibule et sous les portiques de l'atrium. Le sénateur envoya quelqu'un le prier de vouloir bien se montrer un instant dans le cabinet de travail, afin d'y recevoir les dépêches et d'en voir le porteur. Le saint entra dans le *tablinum*, donna le baiser de paix à Onésime. Ensuite, après avoir parcouru la lettre, il dit, en fronçant le sourcil :

— Priez Dieu, mes frères, qu'il ait pitié de nos tribulations. Timothée, le disciple de Paul, m'écrit sur les désastres que produisent les doctrines de Simon le Magicien. Il demande les conseils des Apôtres. Pauvre Évêque d'Ephèse ! Il ne sait pas que Pierre et Paul sont loin de Rome ; que nous sommes nous-mêmes emportés par la tempête, et que nous ignorons s'il faut les supplier de venir à notre secours ou les écarter du péril et les conserver à l'Église !

Il se rasséréna un peu lorsqu'il eut achevé de lire la lettre adressée par Thècle aux filles du sénateur :

— Pourquoi tremblez-vous, jeunes filles ? demandait-il en voyant leur trouble ; ne savez-vous pas que nous sommes tous les frères de Jésus-Christ ? Quelle merveille que Thècle vous écrive et vous demande des nouvelles de l'Église de Rome ? Que l'une ou l'autre de vous prenne une plume ; répondez sur ce que vous savez de nos affaires, avec simplicité, comme vous écrieriez à madame Claudia, si elle se trouvait en villégiature, à Baïes. Dites que l'Église romaine soutient de rudes combats ; que le sang chrétien est répandu chaque jour sur le Vatican et hors toutes les portes de la ville ; que de semblables nouvelles nous arrivent de toutes les Églises d'Italie ; que Pierre et Paul...

Lin s'interrompt, détourna le visage et sortit brusquement pour ne pas laisser voir de grosses larmes qui lui sillonnaient le visage.

Il dit seulement à Pudens, qui l'accompagnait :

— Pierre et Paul annoncent dans les Églises que leur martyre est proche. Hélas ! qu'advient-il de l'Église d'Italie, au milieu de tant de persécutions, de tant de scandales excités par Simon le Magicien et de tant d'apostasies ? Que Jésus-Christ secoure notre barque, agitée et voisine du naufrage !

Et Lin se rendit au Transtévère, où quelques néophytes attendaient de ses mains le baptême, pour aller

de là à la prison Tullienne, où de nombreux chrétiens étaient détenus, attendant la couronne du martyre.

II

LES PAÏENS DE ROME

Cornelius Pudens, profondément affligé des paroles de Lin, monta lentement du côté des Carènes, et de là descendit, suivi de tout son cortège de clients, vers la voie Sacrée et le Forum, où il était forcé de passer la matinée.

Ni le tapage du peuple pressé autour de la chaise curule du préteur, ni les vociférations des avocats, ni le babil des bateleurs, ni la foule mêlée du peuple et des grands à la porte des banquiers, sous les porches des basiliques et sous les portiques, ne pouvaient lui arra-

cher du cœur la flèche que les paroles de Lin y avaient lancées, la terreur, la consternation que lui causaient les dangers dont Pierre était entouré et les malheurs imminents dont l'Église était menacée.

Chaque heure lui sembla dix heures, jusqu'à ce que la clepsydre du Capitole marquât midi. Ses affaires terminées, il eut le loisir de rentrer seul pour gémir et prier.

Il était déjà monté en litière, s'arrachant non sans peine à ses amis, et déjà il avait dit aux porteurs de le conduire à son palais, quand lui vint une pensée : « Pierre, se dit-il, se dispose à revenir et de nouveaux nuages s'amassent contre lui ; reconnaissons au moins le terrain et tâchons de pénétrer les desseins des courtisans.

Il passa la tête à travers les rideaux, et ordonna qu'on le conduisit à la bibliothèque Octavienne.

Les rues de Rome étaient désertes et silencieuses. Chacun faisait la sieste, car la sixième heure avait sonné. Mais la bibliothèque Octavienne n'était jamais déserte, parce que les philosophes marchands de paraboles, les grammairiens de mauvais aloi et les rhéteurs d'aventure l'avaient choisi pour lieu de réunion n'ayant pas de meilleur abri pour dormir.

Pudens espérait y trouver quelque pilier de boutique

duquel il apprendrait le fin fond des manéges de cour. Il rencontra mieux qu'il n'espérait. A peine avait-il gravi les degrés du portique, qu'il se trouva en face de Démétrius (6), philosophe cynique de profession, mais non point de carrefour, ennemi secret de Néron, pour lequel il professait le plus cordial mépris. Le cynique connaissait beaucoup le sénateur pour l'avoir souvent rencontré chez le sénateur Trasea Petus, autre ennemi du souverain ; il le salua donc, en lui disant gracieusement :

— Salut, Cornelius Pudens ! Quels nouveaux décrets nous manipulez-vous par là, dans les basiliques du Forum ?

— Tu en sais autant que n'importe quel sénateur, répondit Pudens.

— Allons ! Allons ! César est bon prince : il ne veut pas vous accabler de besogne. Quelle existence consolante ! N'avoir pas l'ombre d'une sueur ! N'avoir d'autre occupation que celle d'éclairer Tigellinus Policlète, Élie, Nymphidius, et tous ces beaux dispensateurs de félicité !

— Doucement ! Chut ! les délateurs...

— Je connais mes poulets, riposta Démétrius. Avec d'autres, je serais plus muet qu'Harpocrate. Prudence !

au large ! Moi, je fuis la cour plus que les portes du Tartare.

— Tu parles ainsi pour plaisanter. Du reste, tu pêches dans les fonds du palais, et vous autres, cyniques, vous êtes tous d'accord.

— De cœur, oui ; de bouche, non. Et pour tout dire, il en est qui parlent bien, mais qui grapillent mal.

— Qui crains-tu ?

— Tout le monde.

— Qui règne aujourd'hui au palais ?

— Toujours Tigellinus. Sous lui règnent encore de seconde main des saltimbanques, des trafiquants de plaisirs, des flûtistes, toute la canaille de Baïes et d'ailleurs. Cependant, depuis quelques semaines, le sceptre est tombé aux mains d'un circoncis.

— Qu'est-ce que celui-là ?

— Philosophe, dialecticien, mage, hiérophante, devin, dieu... Notre César l'adore, parce que ce fourbe lui a promis de lui révéler des secrets et des arcanes magiques, à rendre fous de stupéfaction le roi Jupiter et tous les dieux de l'Olympe.

— Et il se nomme...

— Les Juifs l'appellent Simon ; mais à la cour, il se donne pour Icare.

— Quoi ! il prétendrait pouvoir voler ?

— S'il le prétend ! Il l'a promis à Lucius Domitius Néron Claudius Auguste Germanicus... *et cætera* ! Il l'a juré et rejuré !

— Et s'il ne réussit pas ?

— A demain les affaires sérieuses ! En attendant, il reste au palais, lissant sa barbe et ses cheveux, ensachant l'or par boisseaux. Pour dominer César avec ses prodiges, il lui en montre chaque jour un nouveau plus étonnant que celui de la veille. Les philosophes lui tiennent le sac pour enfouir, eux aussi, le *grouin dans le trou de Midas*..

— De quel côté t'es-tu rangé ?

— Du côté le plus éloigné... Si, par hasard, Néron se rappelait entre deux bâillements certaines plaisanteries de mon crû, sa première caresse serait de faire enduire ma peau avec de la poix et de me planter sur le Vatican pour servir à l'illumination de ses courses nocturnes (7).

Pudens ne put retenir un gémissement. Seulement, comme il voulait, par quelque moyen que ce fût, arriver à connaître les projets de César, il continua aussitôt d'un air dégagé :

— Quoi que tu dises, ne serais-tu point un peu amoureux de cette splendeur ? Pourquoi ne deviens-tu pas le client du Juif Simon, qui te protégerait ?

— Je serais plutôt le client des trois Furies ! Je me ferais plutôt leur ami et leur esclave, si elles voulaient faire à ma façon une certaine chose..... Enfin ! je m'entends et je sais ce que veulent dire mes prières à la Lune !

— Eh ! petit coquin cynique ! Nous ne sommes plus aux beaux temps de Diogène et d'Alexandre.....

— Bah ! nous sommes en des temps meilleurs encore. Le mal est que vous ne sachiez, vous, sénateurs de coton, faire autre chose que rester accroupis sur vos grands sièges d'ivoire. Je l'ai malheureusement bien vu, après ce qui est arrivé à cet imbécile de Montanus. Par Pluton ! il pouvait saisir la balle au bond et..... Assez !

— Que veux-tu dire ?

— Tu fais l'ignorant, hein ? Tu ne sais donc pas que, la semaine dernière, ici, à Rome, un mari, sénateur, surprit César masqué, au milieu de ses débauches nocturnes habituelles ? Tu ne sais pas qu'il lui donna une bonne doublure de coups de bâton et qu'il le meurtrit tellement, que *l'ami Cerise*¹ resta fort longtemps enfermé dans ses appartements pour étudier la guitare, disait-il. Et nous disions, nous, que c'était pour soigner

1. Ce surnom venait sans doute du manteau de pourpre que portait l'empereur.

et panser ses meurtrissures ¹. Montanus eut tort de se contenter de quelques égratignures. Lourdaud ! il devait le jeter dans un égout, la tête la première !

— Et qu'en auraient dit les gazettes (8) ?

— Les gazettes ? Tu veux dire l'histoire ? Eh bien ! les provinces et les armées auraient décerné à Montanus les insignes du triomphe. Les Juifs eux-mêmes auraient célébré deux fois leur sabbat pendant une semaine.

— Tu me disais cependant tout à l'heure que les Juifs régnaient dans la maison de Néron.

— Toi aussi, tu es une tête à musique ! La faction de Simon Icare règne, mais le gros du Transtévère (9), enrage de le voir en faveur. Les chrétiens le méprisent et menacent d'appeler contre lui les sorciers les plus habiles qu'ils ont en Judée.

— Par exemple ?

— Est-ce que je sais ! Ils en ont assez, de ces sortes de fous ! Cephass, Simon Bar Jona, Pierre, Paul, Saul, et le reste !

— Et Simon Icare, que dit-il ?

— Il promet de provoquer tous les magiciens chrétiens devant l'empereur ; de les surpasser, de les con-

1. SUÉTONE, *Néron*, 4, 26 ; TAC. *Ann.* XIII, 25 ; PLINE, XIII, 43 ; parlent de l'onguent avec lequel l'auguste malfacteur pansait ses meurtrissures.

fondre et de les envoyer ensuite à l'endroit où l'on écorche...

— Réussira-t-il ? Qu'en penses-tu ?

— Je me moque bien de tout cela ! Que ceux de Simon ou que ceux du Christ soient vainqueurs, la ruse reste parmi les chiens. Du reste, Tigellinus et sa clique tiennent pour Simon ; Néron tient pour Simon : il faudra s'arranger pour jeter à bas Simon. Tu sais comment Tigellinus fait pour vaincre ; il envoie un centurion avec quatre prétoriens : une saignée... et... bonsoir !

Pudens avait des nouvelles suffisantes. A travers les paroles obscures et entrecoupées du philosophe païen, peu au courant des affaires chrétiennes, il vit clairement la trame ourdie par Simon le Magicien (10). Il prit donc congé de l'enragé Démétrius, qui voulut l'accompagner jusqu'à l'escalier du portique, et remonta en litière.

La jeunesse et les autres oisifs commençaient déjà à repeupler les rues et à s'attrouper au Champ-de-Mars. Cependant, la neuvième heure n'avait pas encore sonné.

Cornélius alla visiter quelques-uns des principaux chrétiens, des plus nobles familles. Il vit, entr'autres, l'illustre Pomponia Grecina, surnommée par les fidèles

Lucina et Plautilla, de la famille des Flavius, famille qui devait, peu de temps après, donner à Rome des empereurs et des consuls, et qui jusqu'alors avait donné à l'Église des saints et ne devait pas tarder à lui donner des martyrs. Pudens ignorait ces mystérieux desseins de la Providence, et les autres fidèles les ignoraient comme lui. Dans leurs conversations, les pleurs, les angoisses et la consternation prenaient la plus grande place. Les uns portaient le deuil de leurs amis proscrits ; les autres, celui de leurs parents égorgés ; tous pleuraient sur leurs frères chrétiens que l'on tuait à Rome et dans toute l'Italie. Et lorsqu'ils entendirent le sénateur faire le récit des pièges que l'on tendait à Pierre, ils éclatèrent en sanglots, levant les mains vers le ciel et implorant la miséricorde de Dieu.

Pudens passa plusieurs heures à causer et à réfléchir. Tandis qu'il traversait les rues, l'aspect de Rome païenne offensait son esprit.

Le peuple folâtrait de toutes parts, noyé dans ses plaisirs, sans penser à la hache de Néron qui n'était, du reste, suspendue que sur la tête des grands et des riches, et sur celle des maudits chrétiens. Le Champ-de-Mars, où les gémissements de l'Église ne trouvaient pas d'écho, fleurissait comme par le passé. Il était encombré de lutteurs, de cavaliers, de joueurs de paume

et de disque ; les portiques, les bibliothèques, les allées, les bains, retentissaient des éclats de voix des conteurs ; en haut, sur les carrefours et dans les halles, les corybantes de Cybèle battaient du tambour et se déchiraient les membres avec des couteaux pour avoir un sou ; le peuple écoutait les dissertations des philosophes cyniques ; les sectateurs bavards d'Isis et d'Anubis vendaient leurs mystères, et les charlatans trompetaient des amulettes contre la morsure des serpents. Ce peuple nonchalant, débauché, cruel, passait ainsi les jours et les années, était à la charge du monde, avec les impôts duquel il payait ses folies.

— Quelle vie est celle des Romains d'aujourd'hui, gémissait Pudens, en entendant le son des grosses plaques d'airains sur lesquelles on frappait, dans les thermes pour appeler le peuple aux bains. Après la luxure vient la honteuse dépravation ; après celle-ci, l'orgie nocturne. Demain nous serons encore de même, avec cette différence que ceux qui ont aujourd'hui passé la journée dans la poussière du Champ-de-Mars la passeront demain au milieu des mares de sang du Cirque ; et ceux qui se sont baignés aujourd'hui chez les bourreaux nageront demain dans le Tibre, en face du Champ-de-Mars.

Telle était, en effet, la Rome avilie des Césars ; et

sous le dernier des Césars, elle était tombée dans le dernier mépris. Sous Néron, plus qu'à n'importe quelle époque, les provinces étaient saccagées pour enrichir le souverain et le peuple de Rome, toujours gorgé d'or et toujours mendiant, toujours repu et toujours famélique. Et le prince n'envoyait jamais un magistrat en province sans lui dire :

— Souviens-toi que j'ai besoin d'argent. Prends tout !

Chaque jour, il est vrai, d'énormes édifices jaillissaient du sol et donnaient à la capitale de l'Empire un aspect majestueux.

Tout était temple, palais, forums, thermes, colonnes, statues, marchés et théâtres ; le marbre, les métaux, les pierres précieuses étaient prodigués partout. La Maison d'Or de Néron qui se terminait à cette époque, couvrait à elle seule trois collines, le Palatin, le Coelius et le Quirinal : elle renfermait plus de chefs-d'œuvre que n'en contiennent aujourd'hui tous les musées de l'Europe. Et cependant les habitants de Rome étaient le peuple le plus malheureux du monde.

Les neuf dixièmes d'entre eux étaient esclaves, c'est-à-dire des meubles, des choses, et non point des hommes. Ils étaient sans patrie, sans famille, sans droit à l'honneur, à la vertu, à la vie. Les autres étaient citoyens,

mais un grand nombre d'entre eux étaient des clients dont la condition n'était guère supérieure à celle des esclaves. Les riches étaient peu nombreux ; ils étaient esclaves de leurs propres esclaves ; esclaves des clients, des affranchis, du prince ; esclaves surtout de leurs passions.

Quelque lointaine aurore de salut, quelque espérance d'amélioration sociale resplendissait-elle dans l'avenir ? Non. La populace, non-seulement n'espérait pas des temps meilleurs, mais elle ne savait les imaginer ; elle les eût craint, si elle eût pu les rêver. Elle eût voué sa haine à qui lui eût dit :

— Demain, les abattoirs de chair humaine seront fermés : peuple, oublie le cirque. Demain seront condamnées les portes des lieux infâmes ; peuple, oublie les théâtres.

En effets, tous ceux qui le pouvaient, installaient dans leurs demeures particulières, le théâtre et le cirque. Ceux qui ne le pouvaient pas, se bornaient à envier le sort des plus riches, dont les fantaisies pouvaient être satisfaites à leur gré. Les crimes de Néron amusaient même la foule : ce peuple était digne de Néron et Néron de son peuple.

Les sénateurs eurent beau condamner Néron comme ennemi de la patrie ; le peuple, croyant ne pas revoir

des monstruosités aussi horribles que celles de Néron, le pleura longtemps, couvrit sa tombe de guirlandes et porta ses bustes en triomphe ; pour acclamer un de ses successeurs, il ne trouva pas de titre plus flatteur à lui décerner que celui de nouveau Néron (11).

L'on entendait bien, çà et là, le cri rauque des stoïciens et des cyniques, blâmant les férocités toujours croissantes ; mais ces philosophes parlaient uniquement pour s'exercer au beau style ou pour passer le temps pendant les veillées.

Enfin la superstition bêtifiait ses sectateurs par des mystères dangereux ou ridicules, et détruisait les derniers restes de piété et de justice. Pouvait-on demander à la philosophie ou à la religion romaine une restauration de l'humanité, pendant que Néron courait les rues de la cité, les mains teintes du sang de sa mère Agrippine ? Pendant que Sénèque et Burrhus, les deux hommes les plus honnêtes de l'Empire, le félicitaient d'avoir osé commettre cet *heureux* méfait ; pendant que peuple et sénateurs se ruinaient pour donner des fêtes, pour lui ériger des arcs de triomphe et poussaient de grandes acclamations en le voyant ; pendant enfin que dans tous les temples fumait un encens méprisable, et que le parricide montait au Capitole pour rendre grâces aux dieux après avoir versé le sang de sa mère ?

Un seul point lumineux apparaissait à travers tant de ténèbres accumulées par les hommes et par les démons, et ce point était le grain de sènevé évangélique que Pierre avait semé auprès du Capitole. Cette semence germait, et elle poussait une plante vigoureuse et touffue, sans autre contraste que celui des vices humains. Pudens avait vu les Apôtres baptiser un grand nombre de Juifs et de Gentils ; il avait vu de nombreuses églises s'ouvrir, vis-à-vis des temples profanes ; il avait vu l'Évangile pénétrer dans la maison royale des Césars, où un échanson, disciple de Jésus-Christ, versait le Falerne dans la coupe de Néron.

Pudens lui-même avait introduit le christianisme dans le Sénat.

Certes, ces commencements étaient beaux : ils apparaissaient comme une étoile amie dans une nuit de tempête ; mais l'incendie de Rome vint la voiler ; Auguste voulut éteindre son ignominie dans le sang chrétien, et enfin, pour compléter l'extermination de la foi romaine, s'avancait un ennemi aussi rusé que redoutable, Simon le Magicien.

— Qui pourra empêcher Simon de se porter à des extrémités redoutables ? se demandait Pudens. Il est l'ennemi personnel de Pierre ; il connaît tous nos se-

crets, et peut-être à cette heure a-t-il résolu la mort des Apôtres. Néron et Tigellinus le soutiennent ; il a de l'or, du crédit, des complices, tout enfin !... Dieu sauve l'Eglise de Rome !...

Le sénateur était tellement oppressé de douleur, qu'il put à peine prendre quelque nourriture. Il se leva promptement de table et dit à Praxède et à Pudencienne :

— Mes enfants, il est temps de prier maintenant !

Les jeunes filles comprirent qu'un nouveau danger planait sur leurs frères, et se retirèrent tristement pour aller prier avec leur mère.

Elles ne savaient pas que leur père avait passé toute sa journée à consulter les anciens de l'Eglise pour trouver le moyen de préserver Pierre et Paul de la fureur des persécutions. Il était convenu que, pendant la nuit, l'on tiendrait conseil dans sa maison, dans le lieu destiné aux assemblées des fidèles : une vaste et belle salle, située dans la partie la plus solitaire du palais.

Une porte secrète y donnait accès. Des esclaves chrétiens d'une fidélité inébranlable en défendaient le seuil.

A l'heure indiquée, arrivèrent l'hôte de Pudens, Lin ; l'évêque Clément, Luc l'évangéliste, Flavius Clemens, illustre comme neveu et cousin de l'Empereur, mais plus célèbre encore dans l'Eglise comme frère, époux,

oncle de saints et martyr de Jésus-Christ ¹. Torpès ², ministre de la maison de César et de nombreux personnages, prêtres ou laïques.

La délibération ne fut pas longue.

Les avis de tous furent donnés, et l'on vit clairement que Simon le Magicien avait si bien tendu ses pièges que ni Pierre ni Paul ne pourraient y échapper. Depuis la visite que lui avait faite le roi mage d'Arménie, Thidate, Néron était tellement entiché de magie, qu'il passait les jours et les nuits à égorger des hommes, des femmes et des enfants ; à les déchirer en mille pièces, à les mettre en pièces avec une rage toujours croissante, pour pénétrer les arcanes de l'art. Lorsque Simon arriva à la cour, ses prodiges vraiment merveilleux excitèrent le César jusqu'à l'extravagance : il ne vit plus que par les yeux de Simon.

Tigellinus était chair et ongle avec le magicien : il était le bras de tous les deux. Personne ne pouvait dou-

1. Neveu de l'empereur Vespasien et cousin de Titus, frère de sainte Plautilla, époux de sainte Flavia Domitilla, oncle d'une autre sainte Flavia Domitilla ; il fut martyrisé par Domitien, en 95. (Voir *Aurélia*, *Felynis*, etc.)

2. Saint Torpès fut martyrisé à Pise. C'est à lui probablement que fait allusion saint Paul, écrivant de Rome aux Philippiens : *Salutant vos omnes sancti, maxime qui de Cæsaris (Néron) domo sunt.*

ter de la haine féroce de Simon contre l'Apôtre ; car, à Samarie, en Phénicie et dans toute l'Asie, Pierre et Simon avaient toujours lutté l'un contre l'autre. Alors, quel parti prendre, si ce n'est celui de se préserver par la suite d'un péril inévitable ?

Lin tenait dans l'Eglise la seconde place après Pierre ; il conclut ainsi :

— Puisque c'est l'avis des anciens, j'enverrai, s'il est possible, un diacre auprès de Pierre et de Paul. Je dis *s'il est possible*, car mon cœur me dit que nos frères quittent l'Achaïe et font voile vers Rome. Bien plus, si les vents leur ont été favorables, ils peuvent à cette heure être arrivés en Italie.

— J'enverrai des courriers du côté de Brindes, fit Pudens.

— Et moi j'en ferai partir pour la voie Appienne jusqu'à Pouzzoles, ajouta Flavius Clémens.

Torpès prit la parole :

— Il faut les sauver à tout prix, dit-il. Avertissons toutes les Eglises d'Italie, afin que, s'ils se présentent, on puisse les prévenir de la situation de nos affaires à Rome. Certes, la présence des Apôtres serait d'un secours infini pour l'Eglise ; mais croyez-moi, je vois les choses de près, et nous ne pouvons pas nous dissimuler

que, s'ils venaient ici, ce serait pour tomber le lendemain de leur arrivée sous la hache d'un centurion.

Nous sommes donc obligés de nous souvenir plus que jamais de la parole du Christ : « *Soyez prudents comme le serpent.* » Au nom des frères qui sont employés dans la maison de César, je vous supplie donc, pères et maîtres en Jésus-Christ, de faire tous vos efforts pour éloigner Pierre et Paul, au moins jusqu'au moment où le crédit de Simon auprès de César aura subi quelque affaiblissement.

A peine Torpès avait-il achevé de parler, que l'esclave-portier, ouvrant avec fracas les deux battants de la porte, bondit au milieu de la salle, hors de lui, et annonça d'une voix tonnante :

— Pierre et Paul !

Les deux Apôtres se présentaient, en effet, à l'assemblée. Ils étaient arrivés à Rome vers la tombée de la nuit, sans avertir personne ; et maintenant, à la faveur des ténèbres, ils venaient chercher leur refuge ordinaire dans l'hospitalière maison de Pudens.

III

PIÉTÉ DES ROMAINS AU TEMPS DE SAINT PIERRE ET DE
SAINT PAUL

L'apparition soudaine des apôtres Pierre et Paul au milieu de l'assemblée réunie dans l'oratoire de Pudens ressemblait à un rayon de soleil se mariant, dans les éclats de la tempête, aux fulgurations de l'éclair. Tous se jetèrent pêle-mêle à leurs pieds, leur serrant la main, les pressant sur leur poitrine : la joie étant mêlée d'une inexplicable douleur ; la crainte s'unissait à l'espérance. Les saints voyageurs embrassèrent à leur tour chacun des frères, accompagnant le baiser du Seigneur de cette salutation solennelle : *Que la paix soit avec toi* (12). Le bonheur de se trouver au milieu d'enfants si dignes et

si aimants, leur fit verser en même temps de bien douces larmes.

Après ce premier échange de tendresses pleines de charité chrétienne, Lin donna un exposé rapide de la situation de l'Eglise romaine, et se fit l'interprète des vœux des anciens présents à l'assemblée : il dit que la présence de Pierre et de Paul, longtemps désirée, était chère aux frères de Rome ; qu'il semblait convenable à tous de céder un peu à la fortune triomphante des ennemis de Dieu ; et supplia les apôtres de daigner avoir pitié d'eux et des Chrétiens, de se conserver à l'amour pour le bien de l'Eglise universelle.

Pierre se laissa proposer ce parti, puis il prit la parole avec cette majesté douce et sereine qui lui était familière :

« — Béni soit Dieu, Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, dit-il, qui, dans sa grande miséricorde, nous a ramenés au milieu de vous. Vous connaissez, mes frères, la guerre acharnée que Simon le Magicien fait à l'Eglise depuis longtemps. Du jour où je l'excommuniaï à Samarie ¹, il a semé de faux prophètes et de maîtres de mensonge l'Asie et la Syrie entière, introduisant partout des sectes de perdition ; il s'est acquis, malheureusement un grand nombre d'adeptes qui s'engagent dans

1. Act. VIII, 29 et suiv.

les chemins de la luxure et blasphèment la vérité. Il vous est impossible de ne pas vous apercevoir qu'ici, tous les jours, il cherche à se créer des partisans parmi nos frères à peine convertis du paganisme, qu'il circonviert, et auxquels il fait entendre le langage flatteur des passions. Il leur promet la liberté, tandis que lui et les siens sont esclaves de la corruption. Déjà plus d'un infortuné, détourné de la voie où il était entré, est retombé dans un état pire que le premier, vérifiant en lui le proverbe : *Le chien est retourné à sa fange, etc.*

» Or, comment pourrais-je tolérer plus longtemps qu'il pervertisse et corrompe ici sans relâche ? Qui me consolera, s'il parvenait à souiller l'Eglise de Rome, jusqu'ici la bien-aimée du Christ, sans tache et sans ombre, dont la foi est célèbre dans l'univers entier ? Je sais bien que vous, par la grâce de Dieu, vous êtes maintenus dans la foi ; mais je sais aussi que l'heure du combat est arrivée, et que votre foi sera éprouvée par le feu des persécutions, comme l'or est éprouvé par le creuset. Je le sais, de braves chefs vous conduisent et vous soutiennent dans les combats du Seigneur ; je connais Lin et Clément ; mais il est écrit : *Paissez mes agneaux*, et Dieu a dit aux Apôtres : *Malheur à vous si vous n'évangélisez pas !*

» Quant à moi, j'ai la certitude que bientôt je me sé-

parerai de mon corps, où je suis comme dans une tente ; il y a donc obligation pour moi que je me hâte de frapper de ma parole cette pierre de scandale afin de la briser. S'il plait au Seigneur Jésus que, suivant sa parole, je trouve là celui qui doit me circonvenir et me pousser vers le but dont l'infirmité de la chair m'éloigne, que sa volonté soit faite ! Pour vous, comportez-vous comme de dignes fils de l'obéissance en ne vous laissant point aller aux désirs de la chair. Soumettez-vous plutôt au Pasteur et à l'Evêque de vos âmes. Du reste rien ne pourra nous nuire si nous nous attachons avec force à ce qui est juste et droit : souvenez-vous que les yeux de Dieu s'arrêtent sur les justes et que ses oreilles sont toujours ouvertes à leurs prières ; les prévaricateurs, au contraire, sont surveillés par la colère divine. Donc, soyez prudents, veillez dans la prière et que la grâce soit avec vous tous, qui êtes en Jésus-Christ (13). »

Paul, assis à côté de lui, approuvait modestement en inclinant la tête. Lorsque Pierre eut achevé son discours, il voulut parler aussi et, d'un signe, demanda un peu de silence.

Ses paroles furent brèves. En quelques phrases, il dit que l'Esprit-Saint lui avait ordonné de retourner à Rome et de recevoir la couronne de la justice. Il suppliait ses frères de ne point l'empêcher de rester, lui, vic-

time déjà désignée aux coups, souhaitant d'être prochainement délivré de tous les maux humains et d'aller revoir Jésus-Christ.

A ces paroles de Paul, plus explicites que celles de Pierre, un gémissement désolé s'échappa de toutes les poitrines. Il semblait à l'assemblée des fidèles qu'un voile se fût déchiré devant elle et qu'à travers ces déchirures elle aperçût le supplice des Apôtres bien-aimés, supplice d'autant plus douloureux pour les chrétiens qu'ils ne pouvaient s'opposer aux desseins de Dieu.

Il n'y avait donc rien à faire, si ce n'est d'incliner la tête et de remettre l'avenir entre les mains de Dieu.

Claudia, ses filles Praxède et Pudentielle, ainsi que d'autres chrétiennes appartenant à la maison de Pudens, furent enfin introduites auprès des Apôtres qu'elles désiraient saluer.

Ces femmes, pleines de tendresse et de dévouement, se mirent à pleurer en témoignant une telle douleur, que le vieillard se laissa vaincre. Pour adoucir un peu l'effet de ses promesses, il promit de rester caché pendant quelque temps dans la maison du sénateur (14).

Lin, Clément et les autres prêtres furent chargés de ramener l'esprit de la grâce dans l'âme des fidèles, en

leur recommandant le jeûne et la prière ¹. Paul, *prince* et maître de la parole ², se souciait peu des pièges tendus par Simon.

Il se mit à parcourir avec un zèle fervent les nombreuses églises qu'il avait déjà fondées, celles que Pierre avait érigées, d'autres encore, sorties de terre comme par enchantement dans tous les quartiers de Rome.

Parfois, il célébrait les mystères chez Aquila et Priscilla, près de la fontaine des Faunes, sur l'Aventin. Il consolait et reconfortait cette sainte famille à laquelle il devait la vie et qui formait à elle seule une église pouvant servir de modèle à toutes celles de la chrétienté (15).

D'autres fois, il tenait assemblée dans la propre maison de la généreuse matrone Sabine, dans la voie Lata. Là, avec l'aide de Lin, il plongeait les néophytes dans la fontaine miraculeuse que ses prières avaient fait jaillir autrefois, lorsqu'il était prisonnier dans cet endroit (16).

Il visitait souvent le misérable quartier des Juifs, au Transtévère, et savait y retrouver les pauvres, mais bien-

1. Tradition romaine très-antique, bien que quelques-uns en aient abusé. *AUGUST. Epist. XXXVI, ad Casalan.*

2. *Ipse (Paulus) erat dux verbi. Act. XIV, 14.*

aimées habitations des chrétiens, ses frères. De là, il montait au sommet du Janicule, passait par la porte Aurélie et descendait jusqu'aux vallées du Vatican. Là, au milieu des fourniers, des vigneron, des briquetiers et des fabricants de poteries, il célébrait les mystères sacrés dans l'église fondée par Pierre et apprenait en pleurant les récits des martyres subis aux environs par les saints ensevelis dans le cimetière Vatican ou dans les carrières appartenant à la pieuse Lucine, voie Aurelia (17).

Il lui était doux de passer les nuits à rassembler secrètement les fidèles, à exorciser les frères possédés par les esprits infernaux, à consoler et soigner les infirmes, à répandre le baume de l'aumône sur les plaies nombreuses des persécutés et des pauvres. Et toujours il prêchait la pénitence, qu'il présentait comme un remède très-efficace aux douleurs de l'Eglise.

Pierre, lui, rassemblait au milieu des sépulcres, hors la porte Colline, l'élite de l'Eglise romaine : la piété d'illustres familles et l'inviolabilité des sépultures lui permettaient d'y prêcher et d'y baptiser à son aise.

Pudens mettait aussi à sa disposition les biens qu'il possédait le long de la voie Nomentana (18). Le plus souvent, il est vrai, il habitait le palais du sénateur, dont l'immense clientèle, à laquelle était ouvert à toute heure

l'atrium, couvrait d'un manteau commun le libre accès des fidèles.

Le spectacle que présentait presque à chaque instant l'oratoire secret était vraiment admirable. En effet, tandis que les fidèles affluaient pendant la nuit, pour assister aux saintes cérémonies, pendant le jour, se pressaient dans la chapelle ceux auxquels Pierre donnait audience pour les affaires à traiter avec lui : le jour était aussi réservé pour la réception des femmes chrétiennes.

La première qui se présenta fut la vénérable Claudia Sabinilla, conduisant par la main ses deux jeunes filles, Praxède et Pudentielle, déjà vouées à une virginité perpétuelle : elles étaient suivies des affranchies et des esclaves chrétiennes.

Pierre accueillit tout ce monde avec courtoisie et affection ; dans chacune de ses paroles on sentait une inspiration divine. L'excellent vieillard ne se lassait point de s'entretenir avec la jeune vierge Pudentielle, qu'il voyait pleine de mérites, mûre pour le ciel, et prête à s'élancer comme une colombe vers le divin époux, bien qu'elle n'eût pas encore atteint l'âge de quinze ans ⁴.

Elle et sa sœur Praxède passaient bien souvent la

4. Les Actes de sainte Pudentielle la font mourir à seize ans.

journée à faire des copies de l'Évangile, que Marc avait écrit pour les Romains. Jamais les pieuses calligraphes ne transcrivaient l'histoire de la chute de Pierre sans se sentir attendries par l'humilité du Prince des Apôtres, qui l'avait lui-même dictée ¹.

Quand elles en avaient terminé une copie, elles la conservaient pour Pierre, qui la donnait aux Evêques en les ordonnant. Les jeunes filles étaient au comble du bonheur en voyant que le fruit de leurs fatigues était utile, non-seulement à Rome, mais à toute l'Eglise.

L'Apôtre ordonna, en effet, dans la maison de Pudens, Apollinaire, Evêque de l'Eglise de Ravenne, Romulus pour le siège de Fiesole, Eutrope pour Vérone, Syrus pour Pavie, et un grand nombre d'autres qui devaient aller exercer les travaux de l'apostolat en Sicile, dans les Gaules, en Espagne, en Bretagne et en Orient.

D'autres fois, les jeunes filles recopiaient les Epîtres de Paul et en remettaient des exemplaires aux familles des néophytes, lesquelles, habitant loin de la ville, pouvaient difficilement venir en entendre la lecture dans les assemblées.

L'accroissement de la persécution avait, pendant ces deux dernières années, accru leurs fatigues outre mesure. Souvent, sous prétexte de visites de politesse, les ma-

1. Tradition antique. V. TILMONT, *Mém. ecclés.*, t. II.

trones se réunissaient dans les appartements de Claudia Sabinilla pour tenir conseil au sujet des actes de charité chrétienne qu'il s'agissait d'accomplir. Elles se répartissaient entre elles le soin d'ensevelir les martyrs et les morts, chacune se chargeait de la sépulture de ceux que l'on exécutait auprès de chez elle ¹.

De son côté, Claudia envoyait des groupes d'esclaves sous la conduite du généreux affranchi Eubulus ² pour explorer le long des voies Salaria et Nomentana les lieux consacrés aux supplices quotidiens, et leur faisait porter des draps mortuaires pour recueillir les saintes reliques ³ des vases pour recueillir le sang répandu, et des éponges pour n'en pas laisser perdre une goutte.

Les jeunes filles, comme Praxède et Pudentielle, étaient chargées de tenir toujours prêts les parfums, les

1. A l'appui de ces assertions, nous voyons que les cimetières des temps apostoliques et des époques suivantes portent le nom des saintes femmes. Dans les Actes des martyrs, il est souvent question de pieuses matrones intervenant pour prendre soin des corps des martyrisés.

2. Saint Paul, II, Tim. IV, 21, mentionne un Eubule en même temps que Pudens et Claudia. A défaut de tradition fondée, nous supposons qu'il fut attaché à cette famille d'une façon quelconque.

3. Un de ces linceuls encore taché de sang s'expose en certains temps à Saint-Pierre.

onguents, les bandelettes et les vases pour laver les corps. Souvent elles passaient les nuits sans dormir, lorsqu'arrivaient à l'improviste les civières chargées de dépouilles des martyrs de Jésus-Christ. Le doux repos des vierges, de leur mère Claudia et de leur aïeule Priscilla était de recueillir ces reliques bénies, de laver ces restes glorieux et de baiser une à une les blessures qui couvraient ces corps à peine refroidis.

Priscilla les envoyait ensuite aux carrières qui lui appartenaient en propre et qui prirent dès lors le nom de cimetière de Priscilla. Lorsque les corps étaient trop nombreux, les jeunes filles les déposaient immédiatement dans les souterrains de la maison. La pieuse Pudentielle parvint de cette manière à rendre les derniers devoirs à plusieurs milliers de saints car les martyres étaient alors excessivement fréquents (19).

C'est par ces occupations que ces fleurs de virginale charité répandaient au loin le parfum du bon exemple. Il ne faut donc pas s'étonner si les Eglises des terres étrangères les nommaient avec honneur, et si la noble *Apostola*, — ainsi nommait-on sainte Thècle, — leur demandait des nouvelles des Apôtres.

Après avoir pris les instructions de Pierre et de Paul, Pudentielle se crut obligée de lui répondre et le fit, avec une grande expansion de cœur, en ces termes :

« *Pudentienne, fille de Cornélius Pudens,
à Thècle, servante de Dieu, salut !*

« Que la paix de Jésus-Christ et sa grâce croissent toujours dans votre cœur, ô très-chère sœur Thècle ! Je vous écris au nom de ma sœur Praxède et de toute notre famille que vous avez daigné honorer d'une lettre bien chère à nos cœurs. Pierre et Paul sont à Rome : pleins de joie dans le Seigneur, ils sont arrivés ici sains et saufs mais nous avons bien tremblé en les voyant, à raison de la persécution contre nos frères qui augmente de jour en jour.

« Mais, nos frères écriront eux-mêmes à ce sujet aux Eglises d'Asie. Notre frère Onésime qui nous apporta votre lettre doit rester ici jusqu'à ce que les Apôtres aient le temps de répondre aux lettres qui leurs sont venues d'Asie ¹. Je me hâte de vous répondre par le secrétaire de mon père, afin de ne pas vous faire attendre trop longtemps une heureuse nouvelle : Paul, notre maître dans la foi et le vôtre, vous permet enfin de venir le voir et lève la défense qu'il vous en avait faite ².

1. Saint Paul écrivit, en effet, à cette époque, la seconde épître à Timothée, Evêque d'Ephèse, et saint Pierre la seconde et dernière lettre aux chrétiens d'Orient.

2. Les *Actes de sainte Thècle* font mention de cette défense.

« Seulement, pour ne pas vous exposer aux dangers de la persécution actuelle, il vous recommande de retarder votre départ jusqu'aux nouveaux consuls. Ainsi dit-il. Mon père Cornélius Pudens me charge de vous offrir, dès à présent, l'hospitalité dans notre maison. Quelle joie, pour nous tous, d'habiter sous le même toit que Thècle, la martyre de Jésus-Christ ! Venez, très-bonne sœur, venez, afin que je puisse imprimer mes lèvres sur vos cicatrices et m'humilier en moi-même, moi indigne jusqu'ici de rien souffrir pour notre Sauveur, notre Dieu ! Vous trouverez ici votre consolation : la parole ardente de Paul, les discours pleins de feu de Pierre. Ecoutez et apprenez notre bonheur.

« Les deux bienheureux Apôtres arrivèrent dans notre maison pendant la nuit, à l'improviste ; peu d'heures après ils présidaient à la distribution du pain de vie. Vous concevez notre joie ! Dans les jours suivants, Paul, selon son privilège, se mit à visiter les églises de cette *Babylone* : c'est ainsi qu'il appelle notre cité ¹.

« Pierre se tient caché dans notre palais et s'occupe des affaires des saints répandus sur toute la surface du monde. Mais les fidèles de Rome, plus que tous autres, sentent l'utilité de sa présence. Si vous voyiez quel con-

1. *Petri, V, 13.*

cours ! Les hommes viennent à toutes les heures, sous prétexte de clientèle avec mon père, ou de procurations des campagnes, ou d'affaires commerciales. Les matrones et les jeunes filles font semblant de visiter ma mère ou mon aïeule Priscille, et sont, par ce moyen, introduites dans les appartements intérieurs. Nous leur faisons fête et bon accueil, jusqu'à ce qu'elles soient rassemblées au nombre de quinze ou de vingt avec leurs femmes et leurs suivantes. Puis nous avertissons notre bienheureux Apôtre, qui se hâte de venir à l'oratoire pour les recevoir, et nous les y accompagnons.

« Le saint vieillard ne se montre jamais fatigué. Il s'assied sur sa chaire et reste-là, les yeux levés au ciel ; nous nous approchons, le front baissé, les mains cachées sous nos manches, et nous baisons sa main qu'il couvre ordinairement de l'étoffe avec laquelle il essuie ses larmes. Vous le savez, même lorsque son visage est souriant, l'on y trouve des traces de larmes. Quand l'une de nous a besoin de lui parler en secret, elle va se placer à sa droite, pendant que nous prions pour notre sœur jusqu'à ce qu'elle s'incline pour l'imposition des mains.

« Quand toutes ont achevé, nous nous pressons autour de notre Père et nous prenons ses avis. Il s'informe le plus souvent si quelques dissentiments sont

nés parmi nous et nous recommande la charité ; il nous congédie enfin avec la paix de Jésus-Christ. J'ai entendu dire par l'apôtre Paul qu'il n'a jamais vu un aussi grand concours de frères. Chaque jour ceux qui s'étaient laissés séduire par les artifices de Simon viennent aux Apôtres confesser et avouer leurs fautes et dénoncer ses actions.

• Un grand nombre de ceux qui étaient tombés dans les filets de Simon le Magicien et avaient copié ses livres, les rapportent et les brûlent en présence de nos frères. En un mot, il se renouvelle ici tout ce qui arrive dans les églises quand Dieu les visite par le moyen de ses ministres ¹.

• Ce que fait Pierre dans notre maison, Paul, Lin, Clément, Luc et les autres dispensateurs des mystères de Dieu le font dans les autres églises de Rome. Vous savez que nous en avons beaucoup, — grâces en soient rendues à Dieu, — dans la région de la *Via Lata*, sur l'Aventin, l'Esquilin, le Coelius, au Transtévère, au Vatican et ailleurs encore ².

1. *Act. xix, 17-19*. Les *Const. apost.*, vi, 16, parlent des livres de magie composés par Simon et donnés à ses disciples. (*Philosophumena*, liv. VI. ch. 1, ed. Paris, 1860).

2. Il est fait allusion aux églises qui subsistent encore maintenant et qui se vantent de leur origine apostolique, comme Santa Maria in Via Lata, Santa Prisca, San Pietro in Vincoli, San Clemente, etc.

« Les Apôtres nous ordonnent la prière et le jeûne, et font tous leurs efforts pour nous détacher du monde. Mais, hélas ! je crains de vous contrister, en vous faisant le récit de nos grandes joies. Eh bien ! sachez-le : ces roses ont aussi leurs épines dont quelques-unes sont bien aiguës et nous transpercent cruellement. Tout en nous exhortant à la prière, les Apôtres du Seigneur nous laissent souvent entendre que leur carrière est achevée et quelquefois ils semblent déjà nous dire adieu pour le ciel.

« Maintenant que je vous ai fait part de nos douleurs, je veux vous communiquer quelque chose de nos joies en vous répétant les paroles que j'ai entendues aujourd'hui de la bouche de Clément en présence de Pierre.

« Mes sœurs, disait-il, la possession du ciel ne
» s'acquiert ni par l'éloquence, ni par la gloire, ni par
» la noblesse de race, ni par la beauté, ni par la vigueur ;
» on ne la mérite pas seulement en l'attendant, on la
» ravit, cette possession, par la vertu de la foi et par
» les bonnes œuvres jointes à la foi. Par conséquent,
» ceux qui visent au souverain bonheur du ciel et qui
» veulent y occuper une place doivent mourir au monde,
» s'en tenir éloignés, afin de mener une vie céleste et
» divine, comme les anges, et avoir une conscience pure
» et sans taches ; ils doivent avec la grâce de l'Esprit

» saint, servir Dieu tout puissant, avec la confiance de
» conquérir le Ciel par les mérites de Jésus-Christ. Si
» donc vous désirez la vie et si vous voulez arriver à ce
» but, affaiblissez le corps, domptez les appétits charnels
» et soyez les vainqueurs du monde avec l'Esprit de
» Dieu. »

« Ici le prédicateur fut interrompu par un effroyable tumulte : des cris de hurlements retentissaient jusque dans notre sanctuaire ; c'était une troupe de nos malheureux qui accourait au cirque voisin de ¹..... (20). Ah ! je n'ose pas prononcer ce nom diabolique. Malgré ce bruit, le pieux Clément éleva la voix et continua :

« Vous devez vaincre les abominables vanités du
» siècle. Mais pour vaincre le dragon, le lion, l'antique
» serpent, Satan, vous devez vous attacher à Jésus-
» Christ, nourrir votre esprit, de célestes doctrines et
» reconforter votre cœur avec la divine Eucharistie. »

« Puis il continua pour nous apprendre la manière de visiter nos frères infirmes, les orphelins et les pauvres veuves, les possédés du démon et les infidèles. Enfin, il conclut en ces termes :

« Allons ! courage, mes sœurs ! Agissez comme de
» bonnes brebis de Jésus-Christ, observez la justice, et
» prouvez la sincérité de votre foi par des mœurs pures

1. De Flore.

» et saintes. Prenez pour modèle ceux dont l'honnêteté
 » est la plus éclatante, ainsi que leur modestie et leur
 » piété, et rendez-leur l'hommage qui leur est dû : ho-
 » norez aussi dans le Seigneur nos coopérateurs. Si
 » vous demeurez ainsi en Jésus-Christ, si vous vivez,
 » avec son aide, dans la droite voie et avec fidélité,
 » vous serez notre joie, notre espérance et notre vie.
 » *Amen* (21).

» Le bon Pierre sanctionnait ces paroles de son coadju-
 teur, en les approuvant du geste. En les entendant, nous
 croyions renaître et sentir l'Esprit-Saint réveiller en
 nous la grâce primitive. Il me serait doux d'écouter à
 vos côtés de semblables discours, et de réchauffer à l'ar-
 deur de votre foi ma propre tiédeur. Mais s'il ne vous
 est pas encore donné de voguer vers Rome, je n'en reste
 pas moins auprès de vous par la pensée.

» Je vous embrasse affectueusement en Jésus-Christ,
 et vous prie d'accepter les saluts et les baisers de ma
 sœur Praxède, des autres sœurs appartenant à notre
 petite Eglise privée, et d'Aurélia Pétronilla, très-affec-
 tionnée fille de Pierre (22). Que la grâce de Jésus-Christ
 soit avec vous. »

Pudentienne avait plié la lettre, mais avant de la scel-
 ler, elle alla avec sa sœur la lire à sa mère.

Claudia l'écouta avec attention.

— Envoyez-la bien vite, mes enfants, dit-elle ensuite, car je crains fort que nous ne soyons obligées d'y ajouter une douloureuse nouvelle.

— Et laquelle, ma mère ?

— Je ne saurais trop le dire : mais je vois notre Pierre abimé plus que jamais dans de profondes et continuelles méditations. Il ne parle que des grandes souffrances de l'Eglise et des dangers dont Paul est menacé. L'esclave de la porte m'a dit qu'aujourd'hui de nombreux messagers à l'air effaré couraient chez Pierre en toute hâte, si bien que l'un n'attendait pas que l'autre fût sorti. Il doit être arrivé quelque chose de nouveau : certains pressentiments me le laissent croire, d'autant plus que Pierre a ordonné de doubler, ce soir, le nombre des sièges destinés à l'assemblée.,

— Il est certain que Paul ne se laisse plus voir depuis plusieurs jours, fit Praxède : peut-être est-il parti !

— Dieu le veuille ! répliqua Claudia.

Les jeunes filles n'osèrent pas en demander davantage. Elles demeurèrent assises sur leurs escabeaux, aux pieds de leur mère, sans souffler mot.

Pudentienne tenait la lettre à la main. Tantôt elle baissait la tête, tantôt elle la relevait et fixait ses yeux sur ceux de sa mère, comme quelqu'un qui craint et

souhaite en même temps d'avoir la solution d'un problème.

Voyant cette attitude, Claudia voulut atténuer l'effet de ses paroles et distraire les jeunes filles de leurs tristes préoccupations.

— Allons ! courage, dit-elle ; allez arranger la salle ; prenez soin que le pain soit frais et qu'il y en ait une fois de plus qu'à l'ordinaire.

Praxède alla pétrir la farine, et Pudentienne se rendit au sanctuaire pour y faire les préparatifs de la séance qui devait avoir lieu. Elle étendit une étoffe de soie blanche sur la table de bois et disposa séparément, sans le secours d'aucun esclave, des bancs pour les hommes et pour les femmes. Dans un coin, elle plaça la chaire pour l'homélie.

Pendant la longue absence de Pierre, les ors et les ivoires qui décoraient cette chaire s'étaient un peu ternis. Elle voulut donc les nettoyer minutieusement. Ce siège était le seul meuble précieux de la chapelle secrète.

Dès les commencements, du temps même que Pierre n'avait pas encore baptisé toute la famille, il ne voulut pas laisser soupçonner, en permettant d'orner le sanctuaire de meubles de prix, qu'il servit à des réunions mondaines.

Il n'avait cependant pu refuser le présent que lui fit Pudens de sa *sedia gestatoria* ; il fallait qu'il fût convenablement assis pour présider l'assemblée des fidèles, surtout quand il s'agissait du sacre des Evêques.

Pudentienne, tournant autour du siège, commença par en épousseter avec un linge le dossier, les barres, frottant prestement les pilastres qui, partant des traverses du pied, couraient autour du meuble et le soutenaient ; elle polit et lustra les trois colonnettes de bois et les barres qui formaient le dossier, ainsi que les arcades en miniature posées au-dessus des colonnes, et formant avec l'architrave et le tympan une sorte de fronton percé de trois petits œils-de-bœuf et orné de corniches sur lesquelles se jouaient, au milieu d'arabesques et de feuillages, des figures d'enfants et de guerriers.

Elle saisit ensuite une éponge fine et blanchit les ivoires avec de l'écume de savon marseillais, en commençant par les marqueteries qui revêtaient le fond du frontispice couronnant le dossier, et couraient ensuite le long des bras et des pieds arrondis. Ce travail la fatigua beaucoup, car les bandes de marqueterie étaient brodées de fleurs, de figures, de masques, d'animaux fantastiques, relevés par une guirlande de feuillage, large de deux doigts et sculptée en relief.

Ce qui lui coûta le plus, ce fut de nettoyer les dix-

huit médaillons carrés enchâssés sur le devant du siège. Il fallait, en effet, fouiller minutieusement tous les reliefs et tous les creux des scènes sculptées à l'intérieur de ces médaillons, les panneaux dans lesquels ils étaient encastrés, et les corniches échiquetées d'or qui les entouraient.

Forcée, tant que dura son labeur ingrat, de passer en revue la représentation d'un grand nombre de fables capricieuses de poètes païens, entr'autres l'histoire honteuse d'Hercule — sujet des scènes sculptées, — la sainte enfant s'indignait contre les malheureuses superstitions des infidèles et disait de temps à autre, comme pour insulter à Satan :

— Il te convient justement de servir de siège aux enfants du Seigneur ! Il est écrit que nous foulerons aux pieds le lion et le dragon.

Enfin, elle s'empara du gratte-bosse, le plongea dans la terre *samia*¹, et brunit les filets d'or incrustés dans les médaillons et les sculptures, afin de leur rendre leur éclat primitif ; elle en fit autant aux anneaux scellés aux quatre coins du siège, à travers lesquels passaient les barres des porteurs (23).

1. Espèce de tripoli alors en usage pour le brunissement de l'or. Les polisseurs de métaux se nommaient *Samiarii*. PLINE, XXXVI, 40.

Cet ouvrage fatigant terminé, la pieuse jeune fille, comme si elle eût deviné que cette chaire serait un jour vénérée du monde entier, s'agenouilla, joignit les mains, baisa le bois et pria.

— Béni soit Dieu, notre Père, dit-elle ! pour avoir fait reposer Pierre dans notre maison, et sur ce siège, où il nous a enseigné la vérité.

A ce moment, une servante vint appeler Pudentienne de la part de Claudia et lui dit :

— Quand aurez-vous fini de faire la polisseuse, maîtresse ? Votre mère vous demande.

Claudia faisait appeler sa fille, l'heure du repas étant arrivée.

A la nuit close, les frères vinrent à l'assemblée en nombre plus considérable qu'à l'ordinaire ; ils étaient pleins d'anxiété et d'effroi : de lamentables nouvelles couraient de bouche en bouche.

Pierre s'assit et prononça ces paroles :

— Frères, les jours de grande désolation sont arrivés. Paul a été emprisonné au Mamertin, sur l'ordre de César...

Des sanglots, des pleurs, des gémissements, s'élevant de tous côtés, vinrent l'interrompre.

— Priez Dieu, continua-t-il, que son courroux s'apaise et qu'il brise les fers de notre frère Paul ; priez

Dieu qu'il nous accorde le pouvoir d'arrêter les scandales de l'ennemi de l'Eglise, qui règne et triomphe aujourd'hui. Allez en paix !

Pierre ne put continuer, son cœur était rempli d'amertume, et pourtant la prise de Paul n'était que l'avant-coureur de la tempête.

IV

LA LUTTE

Le lendemain du jour où l'apôtre Paul avait été fait prisonnier, des félicitations furent adressées aux nombreux sectateurs de Simon le Magicien.

Circoncis et prosélytes de toutes conditions se pressaient autour de son palais du Transtévère, et le saluaient comme s'il eût été un grand vainqueur. Une foule de femmes, ses disciples vinrent en grand gala,

dans leurs litières entourées de brillants cortéges, offrir leurs compliments à Eléna, femme de Simon ; elles demandaient en grâce d'être introduites dans le sanctuaire domestique pour y brûler quelques grains d'encens devant les portraits de Simon et d'Eléna, qui se dressaient sur l'autel, sous la forme de Jupiter et de Minerve (24).

La méprisable courtisane s'enorgueillissait follement de ces hommages et s'en prévalait pour exciter son mari à en finir décidément avec Pierre, afin de dominer ensuite sans contrainte sur la tourbe de ses adorateurs.

Simon n'avait pas besoin d'être excité contre Pierre ; mais auparavant il désirait couvrir l'Apôtre de honte dans quelque solennelle dispute, et détruire ainsi le respect, de Jésus-Christ, qu'il prêchait (25).

En attendant, il cherchait à se former un parti. Il exerçait une domination irrésistible et absolue sur ses disciples ; deux poisons plus diaboliques l'un que l'autre lui avaient servi à les enchaîner : il les fascinait d'abord avec les prestiges qu'il avait tout le jour au bout des doigts ; il les ensorcelait ensuite par des obscénités, dont il avait un copieux assortiment, qu'il débitait très-librement au fond de ses réduits secrets (26).

En revanche, le deuil, les larmes et la consternation

régnaient chez les fidèles. Ils pleuraient le sort de Paul et prévoyaient qu'une destinée semblable était réservée à Pierre. Tous les chemins de la cour étaient ouverts au sorcier. La faveur de Néron lui était assurée pour chaque scélératesse, et les courtisans le flattaient, parce qu'il était l'ami intime du prince et le ministre de ses plaisirs. Pour perdre définitivement Pierre, il ne manquait plus que Simon, fatigué de la lutte inégale qu'il soutenait contre l'apôtre, abusât de son influence sur Néron pour lui demander la vie de Pierre.

— Pour l'instant, il ne la demandera pas, se disaient les chrétiens les uns aux autres, dans leurs conversations ; mais, s'il s'aperçoit que Pierre détruit et anéantit chaque jour ses machinations ? si Pierre lui ravit ses néophytes, lorsqu'ils ont à peine été initiés ? si Pierre obscurcit sa gloire par des miracles quotidiens ? si Pierre lui fait la guerre jusque dans les retraites du palais impérial ?

D'autres, plus timorés, ou plus timides de cœur, ajoutaient :

— Oh ! si Pierre cédait pour quelque temps ! S'il se retirait chez les fidèles de Ferentinum, ou dans quelque ville éloignée de la Campanie ⁴ !

4. L'Eglise de Ferentino prétend, d'après une tradition plausible, avoir reçu la foi aux temps apostoliques, bien

Mais, loin de s'effrayer aussi, Pierre voulut recommencer la guerre ou plutôt la bataille interrompue, à visage découvert, et prendre sur lui tout le fardeau de cette affaire. Il savait très-bien de quelle main était parti le coup dont Paul était frappé ; il savait comment son frère en apostolat avait su arracher des côtés même de César ses favorites préférées, pour les ramener à l'honneur de la chasteté chrétienne ; que Simon avait saisi ce prétexte pour l'accuser auprès du prince ; il savait enfin que tout le palais de Néron était irrité contre lui, et, loin de battre en retraite, il cherchait à gagner du terrain et multipliait ses victoires ¹ .

Avec tout cela, Simon s'enorgueillissait de son succès. N'entendant plus l'écho de la voix de Paul, il était dans le délire d'une joie infernale, se flattait de s'être élevé un grand piédestal et de pouvoir enfin édifier sur des bases solides sa divine fortune. Il avait étudié avec perspicacité la doctrine du Christ ; il voulait tenter de refaire l'œuvre si heureuse de Jésus de Nazareth, en rapportant les prophéties à sa propre personne, en contrefaisant les actes, les miracles de Jésus-Christ, et en qu'elle ne soit pas communément désignée parmi les nombreuses Eglises fondées par saint Pierre.

1. Traditions antiques et fondées. Cf. BARON. an. 68, n. 25.

s'appropriant ses doctrines (27). En attendant, rusé comme il l'était, il aplanissait toutes les voies à ses sectateurs, caressait leurs croyances et flattait leurs passions ; toutes ses paroles, quelles que fussent les personnes auxquelles il les adressait, étaient avenantes et gracieuses.

Il se glissait, en se parant d'un masque de dévotion et en montrant beaucoup de vénération pour leur vie continente et austère, chez ceux que les Apôtres avaient récemment convertis, et leur disait en beau langage : que Dieu avait eu compassion du monde et l'avait béni à plusieurs reprises en le visitant ; que chaque fois qu'il était venu sur terre, il avait ouvert plus largement la main et avait de plus en plus aplani les voies, condescendant ainsi à la fragilité humaine. Il disait encore que la personne du Père Céleste avait apparu aux Samaritains, dont la loi était forte et acerbe, mais que la loi des chrétiens, apportée aux Juifs par le Fils, devenu Homme pour les sauver, semblait plus mitigée ; qu'en dernier lieu le divin Paraclet était descendu du ciel, pour la consolation du monde.

Il ajoutait que, pour lui, il ne demandait pas d'autre honneur si ce n'était l'honneur de Dieu. On l'appellerait de n'importe quel nom, mais tous sauraient que de toutes les incarnations des divines Personnes, il était,

lui, *Celui qui Est*, la *Grande Vertu de Dieu*, apparu au monde sous des formes diverses, en un mot, l'Être sans commencement ni fin ¹ .

Sa loi était suave : ils aimeraient Dieu et s'uniraient en Esprit au premier Être ; tous les autres préceptes pourraient être abolis en faveur des vrais croyants à l'Esprit-Saint, comme les préceptes mosaïques l'avaient été en faveur des disciples du Fils. Cependant ils devaient croire en Jésus-Christ comme homme saint et prophète, mais ils n'en devaient pas moins l'en croire lui-même qui était l'Esprit promis, le porteur d'une entière révélation ².

— Et pour cela, concluait Simon, j'ai envoyé mes apôtres, non plus au nombre restreint de douze, mais une belle trentaine, en signe de plus grande miséricorde. Les mortels sauront que le temps de la loi rigoureuse est passé, que l'âme n'a rien à craindre du jugement dernier, et que, la foi sauvée, il est licite de faire quelques concessions aux appétits naturels. — Plus de jeûnes ! plus de vaines terreurs ni d'odieuses continences, mais amour pur et liberté des enfants de Dieu ! L'idolâtrie même, qui bien souvent est cause des

1. IRÉNÉE, *Contre les Hérésies*, I, 23. THÉODORET, sur Clément.

2. *Const. Apost.* VI, 10.

supplices, n'est point défendue à celui qui garde la foi dans le cœur. Allez à mon Eléna, apôtre souveraine, chose céleste en tout, fille de Dieu, envoyée pour la purification du monde, et vous reconnaîtrez, sous sa direction, la véritable lumière. Je l'ai arrachée au déshonneur et sanctifiée de ma main, ayant reconnu son origine divine ; vénérez-la : bienheureux qui croit en elle !

Et Simon s'informait adroitement s'ils avaient, par hasard, quelques-uns des papiers que Marc avait répandus parmi les chevaliers romains (il voulait dire l'évangile de saint Marc). Et plus adroitement encore, il se les faisait remettre et rendait en échange aux convertis un précieux volume, disait-il, qui contenait l'essence des divines Ecritures et abrogeait toute autre loi.

— Lisez la *Grande Explication* : Voici le nouvel Evangile, voici l'Apocalypse, voici la parole de Dieu ¹ .

Ainsi parlait le nécromant aux initiés à la foi chrétienne ; mais avec les Juifs il se conformait encore plus habilement à leurs traditions. S'ils étaient Samaritains, il exaltait l'adoration sur le mont Garizim, et rappelait les miracles qu'il avait accomplis à Samarie, le nombre incroyable de disciples qu'il y avait laissé, les temples et

1. *La grande Explication* ou *la grande Négation*. Il paraît que le magicien, jaloux d'avoir ses historiens comme Jésus-Christ, opposait cette œuvre et ce nom à l'Evangile, c'est-à-dire à la Bonne-Nouvelle.

les autels dédiés à son nom ¹. Et pour leur enlever de leur esprit le sinistre souvenir des défaites que lui avaient fait subir les Apôtres, il ajoutait qu'il ne s'était laissé approcher de Pierre que pour anéantir sa magie et confondre sa malice. S'il avait à raisonner avec quelque bon Israélite sans finesse ni dissimulation, il entrait dans certains discours à perte de vue sur l'antique Rachel, dont il se disait issu d'une divine origine. Et de là, il entrait dans certaines particularités sur son enfance, passée sous les tentes de Jacob, et racontait des prodiges qu'il avait opérés dans son antique jeunesse : toutes choses extraordinaires et au-dessus de toute croyance humaine. Il confirmait chaque chose par des passages de la Sainte-Ecriture, qu'il avait à la main, comme s'il les savait à la lettre du commencement à la fin.

Bien que Simon prodiguât ses principaux soins à ses concitoyens, il n'oubliait pas toutefois les Gentils. Avec ceux-ci, il agissait tout autrement. Il se présentait, couvert d'un manteau de couleur sombre et sévère, à la philosophe, affectant le parler attique et le genre de conversation des platoniciens (28).

Il érigeait son Académie sous les ombrages silencieux

1. Presque tous les Samaritains confessent Simon pour leur premier dieu et l'adorent. (JUSTIN, *Apol. Christ*, n° 26. Voyez dans les œuvres dites de SAINT CLÉMENT : I PP., *Homel.*, II, 22.)

de quelque *villa* de la colline de Cinna, ou sur les bords de la voie Nomentana. Là, étendu sous un palmier¹, à l'instar du divin Platon, il enveloppait de théories transcendantes de vulgaires niaiseries et s'élevait jusques aux régions de l'Être incompréhensible

Et quand il avait erré quelque temps dans ces nuages inaccessibles, se prenant à parler de lui-même, avouant qu'il était descendu du ciel pour donner la lumière à l'esprit humain aveuglé, il disait avoir appelé la sagesse à son aide : Éléna ! Éléna était la sagesse cachée ; elle avait été adorée déjà sous le nom de Minerve, et plusieurs fois elle était apparue au monde, toujours méconnue des malheureux mortels.

— Elle apparut jadis, disait-il, dans les temps-antiques. Cette Hélène qui brûla les Achéens et les Troyens, c'était elle. Les mortels ne surent pas reconnaître sous sa beauté le rayon divin. Elle fut mère d'une foule d'esprits intelligents, qui auraient dû lui faire cortège comme à une reine, et qui l'ont, au contraire, traitée en marâtre. Il est heureux, pour Éléna, que mes yeux aient pu la découvrir dans sa chute. Moi, je la rachetai à la fange, elle, perle si pure, et je la fis remonter sur l'autel, dont elle est digne, en lui donnant ma main. A

1. « A Rome... assis, sous un palmier, il enseignait... »
PHILOSOPHUMENA... liv. VI, chap. I, n° 20.

elle donc l'encens qu'elle mérite : moi, je le reçois déjà, car la Syrie, la Palestine et l'Ionie ont déjà sacrifié à Simon ¹ .

Il est impossible de dire combien ces théories persuadaient de gens, ignorant la vraie science, accoutumés, pour leur malheur, à la monstrueuse théologie d'Homère et d'Hésiode, et nourris en dernier lieu des fables plus extravagantes encore du grand favori d'Octave Auguste, Caius Julius Hyginus.

Heureusement, à peine Simon le Magicien était-il parti, l'on voyait presque toujours apparaître Simon Pierre.

Cela paraissait un hasard, c'était une providence ! Pierre savait également se mettre à la portée des gens instruits aussi bien qu'à la portée des ignorants ; lui aussi prenait un air grave, mais il n'avait rien d'un oracle ou d'une sybille. Il demandait un peu d'attention, et, par de vifs raisonnements de philosophie surnaturelle, il démontrait la fausseté des mensonges répandus par le Magicien, et en rendait palpable l'incroyable absurdité.

1. La supposition que Simon variait ses erreurs selon les temps et les individus nous semble seule concilier les différentes façons de parler que lui attribuent les hérésiologues de l'antiquité. Il n'aura certainement jamais parlé aux Juifs de l'Hélène d'Homère.

Puis, transformant insensiblement la discussion dialecticienne en sermon évangélique, il prêchait Jésus-Christ crucifié, et faisait retentir la vérité du terrible jugement que Dieu plaça comme transition entre le temps et l'éternité : jugement qui est le mors et le frein du désordre momentané, le commencement et la constitution de l'ordre infini !

Les auditeurs se sentaient entraînés à une admiration profonde. Il comparaient les paroles vides de sens des philosophes beaux parleurs de vertus avec les paroles du philosophe chrétien. Ils se regardaient les uns les autres, et se disaient, selon l'esprit dont ils étaient animés :

— Ce cynique en sait long !

Ceux dont la tête était légère criaient :

— Prends garde ! T'u voudrais nous rendre tous chiens comme toi !

— Non, ce n'est pas un chien de philosophe ; c'est un des favoris du Christ échappé à la potence. Sus à l'incendiaire !

— Tu as la langue bien pendue, par Hercule ! mais ta science t'a dérangé l'esprit.

— Mensonge et vétilles de circoncis ! Eloignons-nous, de peur qu'il ne nous couvre de ses vomissements,

— Oh ! dis un peu, beau raisonneur, glapissait un

jeune sot, pourquoi les petites fourmis ont-elles six jambes et quatre ailes, tandis que les grands éléphants n'ont que quatre jambes?

Et tous, de railler et de pouffer de rire !

Pierre ne perdait ni sa dignité, ni sa présence d'esprit, Il continuait ses discours et se retirait ; mais il s'en allait rarement sans avoir trouvé un nouveau disciple qui, touché au cœur, venait le trouver en secret et lui disait :

— Philosophe, que dois-je faire (29)?

Si, par hasard, l'Apôtre apprenait que Simon s'était introduit dans les synagogues, comme cela lui arrivait souvent, il ne manquait pas d'y apparaître lui-même, un peu plus tard. Il mettait la main sur le livre de la loi et l'ouvrait à l'endroit qu'il connaissait si bien : dans un discours de courte durée, mais foudroyant, il anéantissait les hérésies du Magicien, et démontrait largement que ce dernier ne pouvait pas être le Christ promis ; il prouvait que Simon n'était qu'un vagabond dévoyé, vil envoyé de Satan, duquel il tenait le pouvoir des sorciers ¹. De là, revenant au véritable Christ, il passait rapidement en revue les promesses des patriarches et des prophètes, démontrait en paroles de feu

1. Saint-Pierre parle ainsi dans les livres dits de saint Clément, *passim*.

qu'elles avaient été complètement accomplies en Jésus de Nazareth, et concluait ainsi :

— Fils des prophètes, héritiers du Testament, allons ! faites pénitence ! Accueillez le baptême de Jésus-Christ : il n'est pas d'autre nom, dans le ciel ni sur la terre, auquel vous puissiez demander votre salut ¹ .

Parfois, saisi d'un esprit prophétique, il s'écriait d'une voix haute et d'un air de menace :

— Frères ! n'ayez aucun espoir dans le Temple. Peu de temps se passera avant qu'il ne soit au niveau du sol. Je le vois déjà ! Un *puissant* tourne contre les murs de Sion ses bannières vengeresses : faim, esclavage, extermination, désolation l'accompagnent ! Jérusalem, tu pleureras autant que tu t'es réjouie à la vue des douleurs subies par le Fils de Dieu ² !...

A ces paroles terribles, l'assemblée se levait tumultueusement, les pères et les mères de la synagogue ³ se précipitaient sur lui avec furie, et lui auraient fait un

1. Les prédications de saint Pierre, de saint Paul et de saint Etienne s'appuient pour la plupart sur cet argument. Cf. Act. II, III, IV, V, VII, XIII, etc.

2. Cette prophétie est rapportée par LACTANCE : (*Div. Ins.*, IV, 21).

3. Père et mère de la synagogue étaient des titres d'honneur donnés aux plus méritants des membres de la communauté judaïque.

mauvais parti, si la crainte des récentes rigueurs de Claudius César ne les eut retenus.

Mais le bruit était bien plus violent encore, lorsque le Magicien voyait apparaître au fond de la synagogue le rival qu'il craignaient. Alors, le félon, furieux et déconcerté, tremblait de tous ses membres ; l'écume à la bouche, il l'accablait d'invectives où sa rage éclatait dans toute sa fureur ; il essayait de l'enserrer dans les spirales tortueuses de sa dialectique venimeuse. Pierre le laissait s'exclamer, se tordre et dégorger son venin ; puis, en quelques mots et sans efforts, prenant une à une les paroles fallacieuses de son adversaire, il les pulvérisait triomphalement au moyen de sa raison.

Le misérable Simon sentait ses paroles expirer entre ses dents, et, comme un serpent foulé aux pieds, dévorait son propre venin, frémissant, silencieux et désespéré. Une telle majesté s'exhalait de la personne de l'Apôtre, une puissance divine si grande était empreinte sur ses traits, que lorsque Simon voulait reprendre la querelle, il ne pouvait retrouver aucune parole, et finissait par se laisser aller à d'outrageuses façons, provoquant Pierre à faire des miracles. Le plus souvent il tournait le dos et rugissait d'une voix sombre :

— Vieux mendiant ! à la première occasion, une croix d'esclave ne te manquera pas (30).

Et quoiqu'il eût été si souvent vaincu par Pierre, Simon continuait à jouir d'un grand crédit auprès de ses partisans, enchainés par son prestige. Néron lui-même était suspendu à ses lèvres. Son admiration pour lui avait tellement grandi, qu'il n'eut pas honte de lui élever une statue (31) avec cette inscription :

A SIMON, DIEU SAINT

Il n'était pas loin de lui ériger un temple et de lui offrir des sacrifices, comme on l'avait déjà fait en d'autres lieux.

Le nécromant se servait, pour ses conjurations, du portrait d'un enfant qu'il assurait avoir créé, non pas avec de la terre, comme Dieu l'avait fait pour le premier homme, mais avec l'essence de l'air; puis, après l'avoir tué, du droit de sa pleine et divine puissance, il en avait conservé l'image pour servir à sa propre gloire. La vérité est que, à l'aide de ce tableau en le tenant à la main, il faisait apparaître des esprits qu'il conjurait dans les ténébreuses réunions de ses affidés les plus intimes et surtout en présence de Néron (32).

D'autres fois, qu'il marchait à la droite de César, où qu'il le suivait avec ses amis, à travers les *atrium* du Palatin, ou les interminables galeries de la Maison-d'Or, il s'arrêtait tout à coup, et, par des moyens diaboliques,

faisait mouvoir les statues environnantes, qui, croulant sur leur base, semblaient s'incliner devant le maître : ce, à l'immense stupéfaction de Néron.

S'il prenait place à la table impériale, au moment où l'on y pensait le moins il excitait des bouffées de vent qui mettaient en désordre et faisaient résonner la crédence impériale jusqu'à ce que cette masse de vases d'or, de cristaux, de pierres précieuses, ces plats remplis de mets, se soulevassent d'eux-mêmes sans le secours d'aucune main, et vinsent se présenter aux convives. Puis, tout à coup, une porte fermée à clef ouvrait à grand fracas ses deux battants, et l'on voyait entrer un essaim de formes gracieuses qui venaient recueillir le service et le reportaient sur la crédence ; après quoi, sur un signe du Magicien, elles pâlissaient, devenaient aériennes et s'évanouissaient.

A la vue de tels prodiges, Néron ne mettait plus aucune mesure à sa vénération pour le dieu assis dans le même *triclinium* que lui. Il le flattait et s'abaissait jusqu'à le supplier de vouloir bien lui enseigner la philosophie théurgique.

— Dis-moi ce que tu désires, divin Hiérophante, disait-il. Je suis prêt à obéir à un signe de toi. Veux-tu de l'or ? Mes trésors te sont ouverts. Veux-tu des victimes humaines ? des vierges intactes ? des enfants à la

mamelle ? Ils sont prêts pour le couteau. Que je puisse seulement pénétrer les secrets de mes ennemis, prévoir l'avenir, commander aux dieux : voilà toute mon ambition ⁴.

Le mage en souriant répondait :

— Je t'enseignerai tout cela, et bien d'autres choses encore, ô divin César, quand tu seras passé par les degrés inférieurs de la science. Mais il faut qu'auparavant je te fasse voir la puissance de mon bras.

Et bondissant au milieu du cénacle, tout entouré d'une phosphorescence infernale, qui s'exhalait de sa personne, il étendait la main et proférait les paroles suivantes !

— Je puis, oui, je puis à ma guise me rendre invisible à ceux dont je voudrais me cacher ; s'il me plaît de fuir, les montagnes s'ouvriront pour me laisser passer ; si je me précipitais d'une hauteur quelconque, les génies célestes me porteraient jusqu'à terre et j'arriverais sain et sauf ; le feu ne peut m'atteindre, si je passe à travers les flammes ; à mon signe, de nouvelles forêts jaillissent du sol, la nature embellit le sentier où je

4. Les conjurations de Néron, son affection pour l'art magique, l'abondance des victimes humaines, ses rapports avec les magiciens sont des faits historiques. Voir SÛÉTONE et PLINE.

passe de fleurs et de plantes nouvelles ; je puis prendre la forme dans laquelle il me plaît de me transformer : je connais le chemin du ciel comme celui de la terre. Qui m'adore agit bien ; qui m'élève des statues fait mieux encore !

Au milieu de ces faveurs de la fortune, le satanique prestidigitateur sentait une pointe aiguë pénétrer dans son cœur, un insecte venimeux le percer de son aiguillon, dont il cherchait vainement à éviter la piqûre. Cette pointe aiguë, cette morsure, c'était le souvenir des triomphes des Apôtres du véritable Christ.

A la vérité, sa rage s'était un peu apaisée en pensant à Paul, emprisonné et voué à la hache ; mais il ne pouvait se consoler en pensant à Pierre, qu'il voyait succéder à Paul dans les ardentes disputes publiques ; il le voyait se centupler, apparaître partout, combattre partout, vaincre partout, sans qu'il fut possible, d'une façon ou de l'autre, de découvrir la mystérieuse retraite qui lui servait de logis.

Ses amis lui rapportaient, dans leurs secrets concilia-bules, qu'ils avaient surpris Pierre errant près des Septa Julia dans la voie Latiene ¹.

1. Aujourd'hui, près le palais Doria. Les Septa Julia se trouvaient où est maintenant *Santa-Maria in via Lata*.

D'autres disaient l'avoir rencontré sur les hauteurs de l'Aventin qui dominant le Cirque Maxime.

— Ce n'est que trop possible ! s'écriait le magicien. Il se trouve là un véritable nid d'ennemis et de Juifs apostats.

Il voulait parler de la maison d'Aquila et de Priscille.

— Je l'ai aperçu, répondait quelqu'un, qui traversait le Tibre vers le lieu où abordent les barques, près le mausolée d'Auguste. Il s'est jeté dans certains sentiers des terrains de Cincinnatus ¹.

— Pour moi, s'exclamait un nouvel interlocuteur, je l'ai trouvé vagabondant à une heure indue, comme une ombre importune, derrière l'enceinte du cirque de Néron. J'essayai de le suivre pas à pas en me cachant. Il se dirigeait vers le pont Cestius ; de là, il traversa les faubourgs du Transtevère et disparut à mes yeux.

Enfin, l'une des plus dévouées matrones juives, qui passait pour mère de la synagogue, dit en pleurant presque de douleur :

— Si les nôtres marchent ainsi, nos synagogues seront bientôt fermées. Déjà celle de l'Esquilin n'est

1. Aujourd'hui la porte Ripetta, vers les terrains du château, à l'endroit même où s'étendaient les fameux petits biens de Quintius Cincinnatus.

presque plus fréquentée ; celle de la porte Capène est vide, et...

— Et pourquoi ? et comment ?

— Céphas sait bien pourquoi.

A ces paroles, Simon ne retint plus sa colère. Il se retourna vers ses amis et s'écria d'une voix pleine d'amertume :

— Scélérats ! scélérats tous ceux qui le reçoivent dans les synagogues. Impies et insensés ceux qui l'écoutent ! On devrait l'enchaîner et me l'envoyer, mort ou vivant... Mais non ! Je veux auparavant le confondre, le convaincre de mensonge, le couvrir de honte une bonne fois ! Quant à vous, il suffit que vous fermiez vos oreilles à ses incantations.

— Et pouvoir ! exclama la matrone. Celui-là fascine par son regard, par son geste ; son œil est de feu, sa voix est un tonnerre. On ne lui résiste pas ! Ne l'ai-je pas vu souvent passer dans nos rues, sous le Janicule ? Tous le connaissent, personne n'eût osé le toucher.

— Lâcheté !

— Bien pis, un grand nombre l'invitent à entrer dans leurs maisons et l'accueillent volontiers auprès du lit des infirmes. Les mères lui portent leurs enfants estropiés à enchanter...

— Et lui ?

— Lui ! il entre avec hardiesse ; fait sur chacun ses signes magiques, et les abandonne après les avoir guéris. Pauvre race de Jacob, si la *Vertu de Dieu* ne vient pas à ton secours !...

La Vertu de Dieu était Simon.

— Oh ! j'irai à son secours, répliqua le mage, je l'aiderai, et si bien, que je ruinerai la faction chrétienne. Qu'espère donc Pierre dans cette Rome qui est mienne ? Ici, j'ai des statues dressées en mon honneur ; César m'obéit ; avant peu j'aurai des temples et des autels. Alors, j'aurai joyeusement achevé ma carrière mortelle. Mais auparavant, j'ai résolu d'écraser et de vouer au mépris ce Galiléen déguenillé qui me conteste dans tous les lieux du monde l'encens qui m'est dû : c'est à Rome que je veux l'écraser pour en finir. Je ne comprends pas qu'on ne le chasse pas de toutes les maisons comme un chien enragé ! Que peut-il promettre aux Romains, lui ? Il a dit aux riches : *Appauvrissez-vous !* Aux pauvres : *Baisez vos haillons !* Aux opprimés : *Obéissez !* Aux esclaves : *Rivez vos chaînes !* Aux femmes : *Jetez vos bijoux, vivez dans la pauvreté !* A tous : *Jeûnez, veillez, mourez aux joies du monde !.. Fou !..* Et avec cela, il suppose pouvoir résister au Paraclet, porteur de joie et de liberté ! Je l'arracherai de la fosse où il se cache, fût-il dans les entrailles de la terre. Je sais déjà qu'il a

quitté les palais des grands pour se réfugier chez les mendiants du Vatican ; mais les ténèbres ressemblent au plus beau jour pour mes yeux, et comme j'ai trouvé Paul, je trouverai Céphas. Peu m'importe leur sang ! Non, je veux jouir tout d'abord de leur ignominie, savourer leur défaite, boire à longs traits ma vengeance : ensuite, le ciel m'attend, j'y retournerai !

Les assistants se levèrent, adorèrent le mage, et se mirent à crier :

— Mort à Céphas ! — Aux Gémonies ! — Céphas à la croix !

V

L'ACCUSATION DEVANT NÉRON

Un matin, l'empereur sortait de la Maison-d'Or, où il avait passé une nuit d'orgies sous une pluie de fleurs, entouré d'un nuage de parfums.

Désireux de varier ses plaisirs, il se dirigeait vers son

palais du Vatican, pour y prendre quelques instants de repos et achever ensuite sa journée au Cirque. Au moment où le cortège débouchait de la Voie sacrée dans le Forum, un peu au-dessous du petit temple de Janus, Néron vit accourir à sa rencontre une foule immense, où les Juifs étaient en majorité.

Au milieu d'eux se trouvait Simon, qui se dressa devant lui et s'écria :

— Très-puissant César, je te demande justice pour un fait capital.

Le temps n'était plus où Néron, à l'imitation de ses prédécesseurs, passait de longues heures en plein air, près de l'Arc de Fabius, siégeant sur la chaise curule, et rendant justice en faisant admirer la maturité de ses jugements.

Toutefois, cédant aux instances de Tigellinus, d'Elius et de la clique des autres affranchis, — Simon était compris parmi ceux-ci, — il se laissa vaincre par l'idée de monter au tribunal, et résolut d'écouter l'ami qui en appelait avec tant de solennité à la justice impériale.

Il descendit donc de sa litière, monta les degrés du Comice près le figuier Ruminal ⁴ parcourut lentement

4. Le fameux figuier sous lequel la fable prétend que jouaient Remus et Romulus, subsistait au temps de Néron. TACITE, *Ann.* XIII, 58. Le lieu où il était situé serait vis-à-vis de l'église des SS. Cosme et Damien, *in Campo Vaccino*.

et avec majesté le portique latéral de la basilique Julienne jusqu'au détour, et se présenta à la grande porte en face du temple d'Ops, sous le Capitolin ¹.

Pas n'est besoin de dire si la foule suivit avec ardeur le cortège d'Auguste !

C'était l'heure la plus tumultueuse des affaires du Forum.

Tout s'agitait dans le Forum : jugements civils, procès, contrats, conventions, contestations, comptes.

Les portiques des basiliques, les bureaux du municipal, les agences des banquiers, étaient un va-et-vient continuel et vertigineux, encore augmenté par la multitude innombrable des riches oisifs qui avaient l'habitude de passer leur matinée sur le parvis du Forum.

C'est pourquoi, à peine l'empereur eut-il mis pied à terre, que la foule se pressa tellement autour de lui que les prétoriens pouvaient à grand'peine lui frayer un passage.

Les témoins plantaient là juges et plaideurs ; les curieux qui lisaient les *Actes diurnes*, en gravissant pas à pas avec lenteur la colline du Capitole, roulaient le

1. Le lieu où était situé ce temple, élevé sur l'antique Comice, duquel cependant il conservait les degrés, ainsi que d'autres restes, correspondrait à Saint-Marie Libératrice. La colonnade qui le longeait du côté du Forum serait aujourd'hui vis-à-vis de Saint-Laurent *in Miranda*.

parchemin et redescendaient ; les nouvellistes qui prenaient le frais sous l'Arc de Tibère, les scribes de l'école de Xanthe, les sacristains des temples et des cent édifices d'alentour, accouraient tumultueusement.

Dans le *vicus Jugarius*, les marchands enfilaient leur toge sur leur tunique brune et se précipitaient vers la basilique. Les vagabonds et les filous qui jouaient autour des Rostres recueillaient à la hâte les osselets, et, bondissant sur les dalles, se pressaient pour entrer ; enfin les femmes qui puisaient de l'eau à la fontaine Servilia abandonnaient leur amphore à la garde de l'Hydre sculptée par Agrippa, défaisaient les bords épinglés de leurs tuniques, relevaient leurs cheveux et se jetaient dans la foule (33).

Avant que la multitude fit irruption dans le tribunal, les gardes s'étaient rapidement concertés et soutinrent vigoureusement aux portes les efforts que l'on faisait pour se précipiter dans la basilique.

Les greffiers s'élançèrent pour ouvrir les balustrades du prétoire ; les soldats de garde soulevèrent les draperies qui entouraient la tribune, étendirent les tapis sur les gradins du tribunal, y placèrent la chaire curule, arrangèrent l'encrier et les tablettes ; d'autres époussetèrent les sièges à la hâte et coururent mettre en ordre le *secretarium*.

Pendant ce temps-là la garde impériale entrait dans la salle à grands pas, occupait la nef du milieu et entourait le prétoire d'une ligne de piques dont les gonfons de pourpre flottaient au-dessus de la balustrade. Néron, suivi de son cortège, passa le seuil, s'avança entre deux files de prétoriens, et, traversant l'enceinte d'un pas solennel, monta les degrés du tribunal et s'assit. Ses amis et ses écuyers prirent place çà et là sur les bords de l'hémicycle ; Tigellinus et Elius restèrent aux côtés du maître (34).

Alors on laissa passer la foule : en un clin d'œil les nefs furent envahies, les escaliers ne suffisaient pas aux flots qui montaient sur les galeries supérieures. Hommes, femmes et enfants se pressaient, s'étouffaient.

Une saie plébéienne se trouvait entre un laticlave de sénateur et un angusticlave de chevalier. Les robes à longues manches des nobles matrones se mêlaient aux petites toges des femmes du menu peuple ; les voiles se froissaient, se chiffonnaient, s'effilaient en brindilles, tant était ardent l'empressement qu'on mettait à monter sur les balcons, afin de jouir du spectacle de la nef. Et toujours se précipitaient du dehors de nouveaux arrivants, venant de tous côtés, encombrant non-seulement toutes les nefs de la basilique, mais encore

le *chalcidicum* ¹ et les *atrium* qui regorgeaient de curieux.

Dans la foule, et tout prêt du prétoire, on distinguait un homme en manteau grec, entouré d'une troupe de gens ; cet homme et ses gens avaient suivi le cortège impérial, mais s'étaient arrêtés ensuite à l'entrée du prétoire. On s'attendait à une scène provoquée par ceux-là, car on savait que les jugements sanglants auxquels Néron présidait étaient d'ordinaire mis en répétition à huis-clos dans les salles du palais. On se disait donc de l'un à l'autre :

— C'est l'ami de César !

— Le magicien hébreu ?

— Simon ! Simon !

— Icare ! Icare !

Le héraut fit sonner deux fois les trompettes pour mettre fin à ces murmures, et appela Icare pour donner ses raisons.

Les portes s'ouvrirent.

Simon, suivi de ses gens et de ses témoins, s'avança en grande pompe au milieu du prétoire. Saluant César et l'assemblée, il s'apprêta à commencer sa harangue. César, qui n'avait pas du tout fantaisie de prolonger la

1. Portique.

séance outre mesure, lui fit dire à l'oreille par un huissier de se dépêcher.

Cette parole ne tomba point dans l'oreille d'un sourd. Simon condensa en ces termes son accusation contre Pierre et les chrétiens.

— C'est pour moi, philosophe juif, d'un heureux augure, dit-il, de pouvoir exposer ma cause en présence d'un très-excellent prince qui, de tout temps, a favorisé la cause judaïque et protégé son innocence contre la faction du Christ, éternelle perturbatrice du repos public.

En ceci Néron Auguste s'est montré digne de ses divins prédécesseurs, le divin Jules, le divin Octave, le divin Claude, protecteurs très-cléments de cette nation. Les juifs continuent de pratiquer leurs mystères particuliers, sans outrager les Dieux de la grande Rome ; ils n'introduisent pas de religion nouvelle, défendue par les édits impériaux (35) et suivent les prescriptions de la loi.

Il n'en est pas ainsi des chrétiens : ils sèment le scandale et sont incorrigibles. Ils avaient provoqué l'indignation du divin Tibère, se sont révoltés sous le divin Claude, et enfin, ils ont ourdi le plus exécrable de tous les parricides en mettant le feu à la capitale universelle du monde. Les ruines accumulées de quartiers

florissants qui, sans la munificence et la piété du divin Néron seraient encore gisants dans les cendres, crient toujours vengeances contre cet attentat sacrilège.

Pour réfréner leur hardiesse, ce n'est point assez des supplices légitimes. Paul, citoyen romain, soufflait la rebellion dans les synagogues des Juifs de Rome, prétendant qu'un homme justicié par Ponce, gouverneur de la Judée, était ressuscité de la mort, et qu'il devait pour cela usurper l'encens dû à Jupiter Optimus Maximus et à toutes les autres divinités. Déjà, une fois, Paul a été envoyé à Rome dans les fers. La clémence d'Auguste lui a fait grâce, et il reconnaît aujourd'hui ce bienfait en allant partout dissuader les Romains de rendre un culte à la divine Poppée (36).

C'est donc peu de chose que la prison pour un homme comme Paul. On doit punir plus sérieusement un homme dont les lois Juliennes condamnent le sacrilège à la peine capitale. Céphas, mendiant déguenillé de la Galilée, masqué sous le nom de Pierre, loin d'être effrayé par le châtement de Paul, ne fait qu'envenimer les discordes suscitées par ce dernier, et exciter les esprits contre toute chose divine ou humaine. Il méprise au dernier point la divine Poppée, assise entre Junon et Minerve; il insulte tous les dieux et leur donne pour compétiteur un malfaiteur que les lois romaines ont

châtié. S'il ne tenait qu'à lui, Jupiter Capitolin serait précipité du haut de son piédestal.

A ces maléfices, Pierre joint les sciences les plus terribles : dans ses mains sont le poison, les enchantements. Peut-être, au fond de ses tanières mystérieuses, prépare-t-il de nouvelles torches pour un second incendie.

Quoiqu'il soit absent, sa propre confession l'accuse. Au lieu de se montrer à la lumière, dans la ville, comme un honnête citoyen, il se cache dans les ténèbres, mène la vie errante d'une bête fauve, n'a ni toit ni emploi certain. Il apparaît à l'improviste, comme une ombre maudite, au milieu des saintes assemblées des Juifs, y jette feu et flammes, et disparaît.

A ces causes, je requiers le secours des saintes lois et la justice du très-clément Auguste.

Dixi.

Néron secoua la tête, prit un air grave et dit à ses assesseurs :

— Ici, il n'y a rien à faire. Paul est en prison, n'est-ce pas, Tigellinus ?

Tigellinus fit un signe affirmatif.

— Pierre est un oiseau de campagne. Allez donc le chercher !

— En tout cas, suggéra Tigellinus, on peut enregis-

trer les noms des coupables et ordonner l'arrestation de Céphas. Ce sera mon affaire de l'attraper, et alors on l'ajournera à jour fixe.

L'avis plut à Auguste qui fit dire par le héraut que l'acte fût signé. Simon l'avait déjà préparé sur ses tablettes. Cet acte était ainsi conçu :

« Moi, Simon Icare, je dis que Paul, citoyen romain, originaire de Tharse, et Céphas, surnommé Pierre, galiléen, ont parlé et ont agi contre les dieux, contre la divinité de la divine Poppée, contre la majesté de César, contre la sécurité et la vie des citoyens ; qu'ils ont prêché des superstitions nouvelles et défendues (37) ; par conséquent, je requiers contre Pierre et contre Simon la rigueur des lois. »

Cette accusation fut signée par Simon, par les *subscriptores*, un certain Ménandre, de Samarie, et son compatriote, Annubien, le philosophe, le fanatique Cléobe, et beaucoup d'autres ⁴. La tablette fut ensuite remise à un actuaire. Alors Auguste fit baisser les courtines et écrivit quelques lignes et les donna au crieur public. Quand les rideaux se levèrent, un grand silence se fit dans la basilique et le héraut lut à haute voix :

4. Leurs noms sont consignés dans saint Irénée et dans les livres attribués à saint Clément.

— « Il plaît à César de charger Tigellinus, préfet du prétoire, d'informer, d'ajourner les coupables, de connaître de la cause et de procéder selon le droit. *Ite.* »

La première partie de l'affaire était engagée et la foule commença à causer.

Il ne manquait pas de railleurs.

— Gare ! le goût de faire le juge lui est revenu !

— Belle chose ! déclarer que l'on peut poursuivre un absent sur la parole d'un enchanteur grec !

— Passe pour un Juif ! mais cet autre qui est citoyen romain, pourquoi ne pas le faire comparaître, puisqu'il est en prison ?

Un grand murmure s'élevait dans la basilique. La plupart, se souciant peu des accusés, non plus que des accusateurs, cherchaient à prendre place sur le passage du prince. Néron détendit nonchamment ses jambes frêles, descendit les degrés du tribunal, s'approcha de Simon et se mit à marcher avec lui en lui disant :

— J'ai agi selon ton désir, n'est-ce pas ?

— Jupiter n'aurait pas mieux jugé, répondit Simon. Il ne reste à désirer que de voir les dieux s'armer de la foudre avec laquelle ils frappent les impies.

— Vulcain la chauffe déjà. Tu penses à l'aigle de Jupiter qui me manque. Te souviens-tu de tes promesses ?

— Si je m'en souviens ! Je promets et j'attends.

— Quand ?

— Le premier jour des Jeux Néroniens.

— Bon ! dit Tigellinus, d'ici aux Jeux Néroniens, il y a du temps. Tu sais qu'Auguste, en attendant, part pour l'Achaïe...

— Non, non, non, interrompit Néron, il n'y a pas tant de temps que cela ! Je veux les donner avant de quitter Rome (38). Tiens-toi tranquille et prépares-toi pour le premier jour des Néroniens.

Tout en causant ainsi, ils étaient arrivés au *Chalcedicum*, et le cortège impérial se préparait à descendre du côté du Forum, presque sous les rostres. Simon s'arrêta sur le plus haut gradin, et, haussant la voix afin que le peuple l'entendit, il prononça ces paroles :

— Admire, Auguste, la tête couronnée de Jupiter Capitolin ; voilà le Dieu qui nous écoute et nous entend. Là, à ses pieds, je sacrifierai un taureau le premier jour des Jeux Néroniens, à la troisième heure. Je me consulterai avec ma Minerve et je prendrai le chemin du ciel. Je traverserai les vents au-dessus de ce *Forum romain* que tu vois, et, me dressant sur les basiliques, je saluerai ton colosse qui rayonne là, au fond, digne pendant du Jupiter du Capitole. Je dirai adieu aux lares de

ta Maison d'Or, et de nuage en nuage, j'irai chercher mon repos dans le ciel (39).

VI

CRAINTES.

L'Apôtre des nations, le chef de la prédication, le grand Paul était dans les chaînes, et l'on n'entendait plus, dans les assemblées des néophytes, dans les synagogues des Juifs, dans les maisons, sur les places, cette voix puissante qui frappait les foules et ramenait chaque jour au bercail du Christ de nouveaux croyants.

Mais Pierre, quoique séparé de son bienheureux frère, n'accomplissait pas moins l'œuvre divine.

Dès les premiers jours, après avoir apaisé la colère de Dieu par des prières et des jeûnes, il s'était résolu à

quitter sa tranquille demeure du Viminal, d'où il partait pour se rendre dans les diverses églises, et s'était décidé à transporter son quartier général au centre du terrain de la guerre.

Cependant Simon le Magicien ne disait que trop juste en prétendant, devant César, que Pierre n'avait pas de gîte arrêté pour laisser à son rival un lieu de paisible repos.

Pierre vivait donc tantôt au Vatican, tantôt au Transévère ou ailleurs ; il était partout où se trouvait une réunion de chrétiens ; il apparaissait aujourd'hui en plein jour, demain au milieu des ténèbres de la nuit. Dans les demeures privées, on le voyait aussi bien que dans les basiliques de la voie sacrée et du Forum, dans les quartiers les plus populeux comme dans les quartiers les plus déserts, dans la maison royale de César lui-même, et personne ne pouvait dire où Pierre recevait l'hospitalité.

Ses adieux furent touchants au-dessus de toute expression, lorsqu'il quitta l'hospitalière demeure de Pudens. Un soir, au coucher du soleil, tandis que l'Apôtre priait ravi en extase, Claudia Sabinilla vint frapper à sa porte et le prévenir que l'heure du repas avait sonné. Claudia venait toujours en personne, pour ne perdre aucune occasion de témoigner du respect à son hôte

bienheureux ; le plus souvent, les chrétiennes de la famille, ou d'autres frères qui en sollicitaient la grâce, l'accompagnaient.

Ce soir-là, elle était seule avec ses filles. Elle portait une serviette blanche pleine de petits pains de couleur brune ; Praxède avait un flacon plein d'eau, dans un rafraîchissoir et une coupe d'argent ; Pudentielle tenait un plateau rempli de lupins ¹ doux. Tel était le régal ordinaire de l'Apôtre. En se voyant attablé devant un mets si délicat, le saint pénitent sourit et dit à la jeune fille :

— Que Jésus vous bénisse, mon enfant ; et vous aussi, mes sœurs !

Les dames s'inclinèrent pour baiser la main sacrée du saint, et Claudia ajouta :

— C'est pour moi un grand déplaisir que de vous voir refuser toute autre nourriture, et pourtant...

— Oh ! ma sœur, ne vous en affligez pas. D'autres mets ne me conviendraient point. Nous sommes en un temps d'affliction et de larmes, et le temps du sang ne tardera pas à survenir. Avec ceci, on court plus agilement au combat !

Les femmes se mirent à pleurer, et Pudentielle couvrit son visage de ses mains.

1. C'est le *lupinus Albus* de Linnée.

Pierre lui dit :

— Pourquoi vous affligez-vous ? C'est là une promesse de notre Sauveur. Ce sera pour mon bien et celui de l'Eglise. Voudriez-vous que je n'allasse point au-devant de ceux qui doivent me lier ? J'ai assez fui l'ennemi, il faut maintenant que j'imité le divin Maître.

— Oui ! répondit en tremblant la jeune vierge. Mais le divin Maître n'a pas fixé de jour, et vous le hâtez.

— Ce n'est point moi qui le hâte, mais le Seigneur. Il a permis que la colonne de l'Eglise, notre Paul, fût brisée...

Une grosse larme roula sur la joue de Pierre.

— Je ne puis plus me cacher, continua-t-il ; il faut que je quitte cette retraite pour aller au secours d'Israël en ruines !

— Mais ne le faites-vous pas tous les jours ? s'écria Claudia. Ne sortez-vous pas chaque jour pour aller prêcher ? Si notre hospitalité vous est incommode en quelque chose, ordonnez, vous serez obéi. Vous savez, ô mon Père, que vous êtes ici le seul seigneur de la maison. Pudens serait inconsolable, si vous nous quittiez pour aller ailleurs chercher un refuge.

— Non, fit Pierre, non, je ne me sépare point de votre famille. Je la porte dans mon cœur ; de temps à autre

je reviendrai dans cette cellule. Mais, désormais, Rome tout entière doit être ma demeure.

Pudens était survenu pendant ce temps-là, mais il ne put ébranler la résignation de l'Apôtre. Comme il lui racontait que ce jour même, Démétrius lui avait donné de nouveaux avis touchant les pièges préparés par Simon le Magicien, notamment sur l'accusation qu'il avait le dessein de porter devant Néron contre Pierre, ce dernier répondit :

— Raison de plus pour que je m'en aille d'ici. Je ne voudrais point être pris chez vous. Vous savez combien César est irrité contre les sénateurs ?

— Je le crois ; il les destine à la mort, l'un après l'autre ¹. Je le sais. Mais, si vous abandonniez pour ce motif le refuge que je vous ai offert, vous feriez trop de peine à votre fils...

Et il posait sa main sur son cœur en fixant sur l'Apôtre un regard suppliant.

— Vous savez bien que je ne fais pas un grand cas de ma vie.

— Vous n'êtes pas seul, répliqua Pierre.

Il voulait faire entrevoir le danger que courait toute la famille. A ces paroles, Claudia et les jeunes filles ré-

1. SUÉTONE, *Néron*, 37, 39.

pondirent toutes à la fois, en s'agenouillant aux pieds du saint.

Claudia disait :

— Ah ! saint père, que ce ne soit pas le danger dont nous sommes menacées, si danger il y a, qui vous éloigne de notre maison. Plût à Dieu que je fusse ainsi digne de souffrir, comme nos frères, pour Jésus-Christ !

Praxède répétait les mêmes paroles.

Pudentienne, n'osant pas, à raison de sa jeunesse, se mêler à cette conversation, restait agenouillée, les mains étendues, regardant pieusement le doux Père. Les larmes qu'elle versait parlaient pour elle.

— Allons, dit Pierre, pas de regrets superflus ! Je sais bien que vous seriez heureux de souffrir pour Notre-Seigneur, mais il faut que j'éloigne de mes fils toute occasion inutile. Si je suis pris sur une place publique ou dans la maison de gens pauvres, personne ne sera en danger ; mais si j'étais pris ici, il irait du bien de l'Eglise romaine. Soyons donc prudents comme le serpent. Puis, vous le savez déjà, ce n'est pas là le seul motif de mon départ. En tout cas, soyez consolés. Je reviendrai vous visiter souvent, surtout quand votre Eglise sera rassemblée.

A cette promesse, ils respirèrent un peu.

— En attendant, continua l'Apôtre, je vous laisse le soin de veiller sur Paul et de le consoler dans ses chaînes.

— O père, s'écria Pudentielle, qui ne put se retenir plus longtemps, nous avons tant prié ! envoyé tant de personnes ! nous avons tenté tout ce qu'il était possible de tenter, et cette prison ne peut s'ouvrir !

— Ce n'est que trop vrai, ajouta Claudia. Nous avons essayé de cent moyens pour lui faire parvenir quelques secours. Les gardes résistent inexorablement. Tigellinus l'a fait consigner à un centurion comme coupable de lèse-majesté, sous le secret le plus impénétrable. Oh ! si la pauvre Thècle le savait !

— Précisément, écrivez-le lui, dit Pierre avec calme, écrivez-lui en mon nom et dites-lui qu'elle vienne à Rome quand elle en aura le loisir ; elle ne sera pas sans consolation.

Les jeunes filles furent un peu consolées par cette lueur d'espoir. Pierre fit le signe de la croix sur la table et commença à manger, tout en continuant à causer avec ses hôtes.

Ce fut pour la dernière fois.

Lorsque la nuit fut noire, Pierre acheva ses prières, rassembla autour de lui l'aimante famille du sénateur, et, au milieu des larmes qui coulaient de tous les yeux,

il leur donna une bénédiction spéciale ; après quoi il prit le chemin des vallées du Vatican.

— Où est Pierre ? demandaient les jours suivants les fidèles.

— On ne sait, répondait quelqu'un.

— On sait seulement, reprenait un autre, qu'il a officié la nuit dernière dans l'Eglise de l'Aventin.

— L'autre jour, il tint assemblée et baptisa, au cimetière Ostrianus.

— Il a été vu aux arènes de Lucina, voie Aurélia, catéchisant les néophytes. On disait qu'il passerait la journée au Viminal, dans le palais de Pudens.

— Et cependant, non. Ce matin, à l'aube, il battait les rues du Vatican, dans les impasses des chauffeurs de fournaise.

— Et moi je l'ai vu, à la sixième heure, se promener librement sur les chemins du Transtevere.

— Et personne ne l'attaquait ?

— Bah ! Il entre partout, nulle porte ne lui est fermée. On m'a dit que les Juifs eux-mêmes font cercle autour de lui. Ils lui amènent les malades, les aveugles, les sourds, les perclus ; il bénit chacun et c'est une pluie de guérisons ! Ceux qui ne peuvent arriver jusqu'à lui, cherchent à toucher au moins un pan de son manteau, et de cet attouchement naît des merveilles. Lors-

qu'il passe, son ombre guérit les infirmes qu'elle couvre.

— Bien plus que les infirmes ! Il y a quelque temps, elle a ressuscité un mort.

— Qu'en dit Simon le Magicien ?

— Il grince les dents et se meurt d'envie. D'autant plus que le mort était un petit jeune homme dont le nom de famille m'échappe en ce moment, mais à coup sûr parent éloigné de César.

— Somme toute, Rome est pleine des miracles de Pierre (40). On en parle partout. C'est bien autre chose que Simon Icare.

— Aussi beaucoup de gens enragent-ils !

— Oui, l'Empereur et le démon, et les leurs ! Pour moi, je crie : Vive Pierre ! Frémisse qui voudra d'indignation ou de colère, vivent les triomphes de Jésus-Christ !

Les fidèles étaient pleins d'espérances et de joie, au sujet des gloires de l'Apôtre. Mais quand le bruit de l'accusation capitale portée contre lui par Simon le Magicien, dans la basilique Julienne, commença à se répandre ; quand on commença à parler de la charge donnée à Tigellinus de mettre la main sur le saint, la vive affection filiale des néophytes pour leur cher Père commença à changer leur façon de penser. Pierre ne pouvait plus se présenter à aucune famille, ou visiter les

églises, sans être assailli de cent affectueuses supplications. On le suppliait de se détourner du danger qui le menaçait.

Paul était déjà prisonnier ; qu'advierait-il du troupeau, si son premier Pasteur devenait captif ? Pourquoi s'exposer à des risques inévitables, avec des ennemis cruels, perfides, brutaux ?

On conseillait à Pierre de se retirer pendant quelques mois. Pendant ce temps-là, Simon le Magicien tomberait de lui-même en défaveur. César, remuant comme il l'était, changerait peut-être d'esprit et de dessein, au milieu des scènes et des ardeurs de la Grèce où il se disposait à aller. Alors, Pierre pourrait rentrer dans le champ libre de la prédication.

Le saint Apôtre accueillait les sentiments de crainte de ses enfants avec un visage paternel et plein de bonté. Il répondait presque toujours par un sourire qui voulait dire :

— Le temps n'est plus où Pierre tremblait devant les ennemis de Jésus-Christ.

En attendant, la saison propice pour le voyage en Achaïe était venue ; et Néron avait ajourné à jour fixe les jeux Néroniens et, avec eux, la fameuse promesse que lui avait faite Simon Icare de monter au ciel. Tout le monde comprenait très-bien que Simon aurait carte

blanche pour toute espèce de licence, et que rien ne pourrait arracher Pierre aux serres de vautour de l'enchanteur, dès que celui-ci aurait pu faire admirer à Néron ce merveilleux prodige si désiré. Les Juifs, ses partisans, humiliés pour l'instant par la renommée de Pierre, se hâteraient de redevenir orgueilleux et ne craindraient nullement de le livrer mort ou vif au Magicien.

L'implacable et venimeuse sorcière, Eléna, déjà tenait en laisse cent limiers prêts à se jeter sur l'ennemi de son digne époux.

Ainsi les chrétiens s'effrayaient.

On redoublait donc, dans l'Eglise romaine, de prières ferventes, et des efforts affectueux étaient continuellement tentés auprès de Pierre pour qu'il cherchât à se préserver des fureurs d'une tempête inévitable. Mais Pierre ne pouvait se résoudre à céder un pouce de terrain dans le combat qu'il soutenait au nom et pour la gloire de Jésus-Christ. Il se contenait donc, n'admettait aucune supplication et formait son âme à la constance. L'auréole du martyr qui lui était promise resplendissait à ses yeux ¹.

Pendant les jours qui précédèrent les jeux néroniens,

1. SAINT AMBROISE, *Sermon. cont. Aux.*, n° 3.

Rome était dans un singulier état d'attente et d'agitation.

Dans les théâtres résonnaient les répétitions des chœurs et des joueurs de guitares : on accordait les instruments pour les scènes ; les chanteurs assouplissaient leurs gosiers par des trilles, des fugues, des vocalises. On couvrait d'ornements les chars à deux roues destinés aux courses ; on dressait les chevaux destinés aux spectacles ; dans les écoles et les gymnases on entendait le fracas strident des luttres *palestriques* et le sifflet de la houssine des *Eumolpes*.

En haut, dans les bibliothèques, les orateurs et les poètes suaient sang et eau à faire d'ennuyeuses apologues d'Auguste. Et tout citoyen attendait anxieusement la venue des orgies diurnes et nocturnes des jeux néroniens.

D'un autre côté, l'on taillait à la mode grecque les manteaux, les chlamydes, les couronnes et les mules ; car les vêtements devaient être en rapport avec la licence grecque transportée à Rome pendant ces jours-là ¹.

Le peuple courait à flots visiter des prodigieux édi-

1. SUÉTONE, *Ner.*, 12 ; *Domit.*, 4. TACITE, *Ann.*, XIV, 20-21. Alors aussi les païens honnêtes rougissaient des excès des quinquennales néronniennes : *Pluribus ipsa licentia placebat ac tamen onesta nomina prætendebant.*

fices élevés dans des théâtres. Mais le babil et l'ardeur populaire s'enflammaient surtout quand il s'agissait de l'ascension du nouvel Icare, ascension dont l'annonce avait jeté la stupeur dans tous les esprits.

Pudens, laissant de côté la dignité sénatoriale, — c'était alors de bonne politique, — connaissait les rumeurs populaires, soit en s'insinuant dans les groupes de petites gens discutant sur les places, et des habitués bavards de tavernes, soit en les apprenant des *explorateurs* gentils ou chrétiens qu'il envoyait faire des rondes dans les bains et dans les boutiques.

Le cynique Demétrius était son principal instrument, et venait souvent lui rendre compte de ce qu'il avait entendu ; car il savait trouver place à la table sénatoriale, chose qui n'était pas à dédaigner, même pour un parleur de vertu de fin pelage.

— Eh bien ! lui disait Pudens en le voyant rôder dans l'*atrium* de son palais, quoi de nouveau sur la place ?

— Comédies et commérages.

— Mais des commérages nouveaux ?

— Rien ! tout vieux, plus vieux que la barbe du dieu Tibre.

— En effet ! tu n'ouvriras pas la bouche, si ton gosier n'est pas humecté au préalable.

Il se tourna vers un *triclinaire*¹ qui sortait d'une salle à manger voisine, et lui dit :

— Maure, fais en sorte qu'un siège soit placé en face de moi pour notre Diogène.

Il se retourna vers Demétrius et continua, en lui tirant l'oreille :

— Voyons ! d'où viens-tu ?

— De six cents lieux : du Champ-de-Mars, du portique d'Octavie, du théâtre de Pompée, des thermes d'Agrippa, du cirque Maxime, du Forum, des carrefours du Transtévère, des Septa Julia...

— Assez ! assez ! assez ! Comment se fait-il que tu ne viennes pas aussi de l'Arménie et de l'Inde, d'une seule traite ? Voyons ! conte-moi tes savoureuses nouvelles !

— C'est de toi que j'attends le doux et le savoureux ; n'est-il pas l'heure de diner ?

— Mais non pas de diner sans payer son écot, dit le sénateur. Ici l'on a pour diner du pain et un couteau, si l'on n'y rapporte pas les nouvelles de la journée.

— Bon ! mais ne vois-tu point de tes propres yeux les préparatifs des Quinquennales ? N'entends-tu pas le mugissement des bœufs aux Septa Julia ? N'entends-tu pas les Pindares et les Homères qui mettent tous les

1. Esclave servant à table.

efforts à confire le Jupiter des égouts ? Ce tintamarre d'hommes, de femmes, de bêtes et de demi-dieux ne t'assourdit-il pas ? Vous, seigneurs de la laticlave, bien à l'aise dans vos litières, vous ne touchez pas terre, vous ne savez pas ce que broutent ici-bas les vils mortels ; mais je le sais, moi, qui me suis meurtri le tibia contre les bancs du Forum. Que Jupiter confonde celui qui les y a placés !

— Fi ! fi ! essouffé ! la belle affaire qu'une meurtrisseuse au tibia ! Cela ne t'a pas empêché de jouir de la magnifique vue de la Maison-d'Or...

— Qu'elle s'abîme sous terre !

« Rome devient une maison de César, déclama le philosophe, donc faites vos paquets, allez à Véies ! Mais non, car Véies est englobée dans cette maison (41). »

— Jeux de place publique ! Tu aurais mieux fait de prendre langue au sujet de *l'oiseau* de demain ! Que dit-on du Magicien, au palais ?

— Je ne sais rien, sinon qu'il volera demain ou se cassera le cou. Tous le disent.

— Et tu le crois, toi ? Serais-tu aussi un nouveau gobe-mouches ?

— J'en prends les dieux à témoin ! répondit Démétrius en allongeant les lèvres et en respirant fortement.

J'y crois et je suis convaincu ! Plût aux dieux que Simon Icare emportât en croupe avec lui son patron !

— Et où ?

— Au ciel ! Au plus haut de l'Olympe, dans le giron de Jupiter ! Pourvu qu'ils prissent pour y aller le chemin de la Roche Tarpéienne ou des Gémonies, les pauvres chers petits misérables !

— Il n'y a pas de danger ! dit Pudens. Personne ne se rompra la jambe, pas même un petit poussin. Demain matin l'on cherchera Simon ; il n'y sera pas. Où est-il allé, demandera-t-on ? On ne sait pas ! De quel côté a-t-il décampé ? Hum ! Et vous autres, vous attendrez au Forum, le nez au vent. Un crieur public viendra vous faire entendre ces mots : « Quirites, allez-vous-en ! L'oiseau a battu de l'aile cette nuit : grands benêts, vous l'avez cru ! »

— Oh ! quant à cela... non ! Non, certainement ! Ou voler au ciel, ou descendre en enfer ; ou le char de Phaëton, ou la barque à Caron ! Tu sais comme est fait notre seigneur. Quand il a dit : « Prenez la lune avec les dents, » il faut s'exécuter. Pas d'excuses à donner !

— Excuses ou non, qu'est-ce que cela fait ? Si l'oiseau prend son vol à petit bruit cette nuit ? s'il s'enfuit ? lui mettez-vous du sel, demain, sur la queue ?

— Tout est possible, excepté cela ? Pense que depuis

le jour où Icare, là, au Forum, a fait le fanfaron et a juré de voler au ciel, Néron se l'est tenu pour dit. A présent, on doit boire le vin puisqu'il est tiré, ou sauter par la fenêtre !

— Quoi ! le tient-il à la chaîne ?

— Oh ! oh ! Il le tient comme un dieu, sur un autel ; mais portes closes. Bref, avec ces cajoleries, il garde son poulet dans sa cage, dans une cage à barreaux d'or, si tu veux, avec une auge d'or, des mangeoires d'or, tout d'or, d'or, d'or ; mais gare, si l'oiseau fait mine de chercher le brin d'osier qui ferme la volière ! Il lui tord le cou et le donne aux lions du cirque (42).

— Et Simon, comment trouve-t-il cette façon de le traiter ?

— Peuh ! il en parle avec désinvolture, mais avec une désinvolture de courtisan, s'entend. Il baise les courroies qui l'attachent, coquette, badine, bat des ailes et remercie sa Divinité, feignant d'en accepter l'encens. Tout le jour, il est renfermé avec son auguste ami et lui fait l'école.

— Quelle école ? Que lui enseigne-t-il ?

— Tout. Il se vante d'être grammairien, rhéteur, géomètre, peintre ; il s'entend aux pommades, et sait jeter les sorts ; il fait le danseur de corde, le médecin,

le magicien, et tout le jour, jure et jure sans cesse qu'il volera (43).

— Bon ! nous verrons ce qu'il en adviendra, fit Pudens.

Et il partit pour le bain, préliminaire habituel du repas.

Les fidèles, qui avaient vu tant de fois réussir les diaboliques enchantements de Simon, n'étaient pas sans quelque souci : si l'essai réussissait, ce serait au grand préjudice de la foi. Leur consternation redoubla quand ils entendirent, aux assemblées de la sixième féerie, ordonner que l'on redoublât de jeûnes et de prières.

A l'église de Pudens, Pierre apparut au moment où on l'attendait le moins, et de sa bouche ordonna que l'on fit pénitence, spécialement pendant la journée du samedi qui précédait l'ouverture des jeux ¹.

Autant il eut à se louer de l'obéissance de ses enfants lorsqu'il leur fit cette invitation, autant il les trouva insoumis sur un autre point. Lorsqu'il eut achevé les cérémonies sacrées il fit savoir à Pudens qu'il désirait rester auprès de lui jusqu'après les Quinquennales.

Aussitôt les principaux chrétiens de Rome l'entourèrent et se jetèrent à ses genoux pour le supplier de

1. Tradition antique rapportée par saint Augustin.

s'éloigner hors de la ville. Les sœurs, en particulier, fondaient en larmes, et leur douleur eût attendri une statue de marbre.

Les prêtres, comme les simples fidèles, se pressaient autour de l'Apôtre, en laissant entrevoir tant d'angoisses, que Pierre sentait qu'il allait être vaincu.

— Que voulez-vous donc de moi, ô mes enfants? disait-il. Que je fuie devant la mort? Comment pourrai-je contredire ce que je vous répétais tant de fois, c'est-à-dire qu'il est doux de souffrir pour Jésus-Christ? Ce qui vaut mieux que la mort, vous le savez, c'est la résurrection! Puis-je, moi, refuser de souffrir après avoir réconforté si souvent par mes exhortations tant de frères martyrs? A quoi servirait-il de fuir, puisque le divin maître m'a promis une Passion semblable à la sienne?

Mais ces âmes affligées, pleines d'inquiétude pour leur cher père, n'admettaient point ces raisons. A défaut d'arguments, ils les combattaient par leurs larmes. Dans toute l'assemblée, on n'entendait que des sanglots, des gémissements de douleur inconsolable. De temps en temps, du milieu de ces pleurs et de ces sanglots, s'élevait une voix qui s'écriait :

— Ainsi donc, ô père, pour ne pas nous priver de votre présence pendant quelques jours, vous nous aban-

donnerez à jamais ? Qui nous défendra, au milieu de tant d'embûches, si vous nous êtes enlevé ? Père, ayez pitié de nous, si vous ne vous souciez pas de vous-même !

Une longue heure se passa dans une vraie désolation.

La journée suivante fut une seconde journée d'assauts ; enfin, le dernier jour, qui précédait les Néroniens, Pierre se sentit vaincu, vaincu non par les paroles, mais par les larmes.

Il se rendit à l'assemblée nocturne, et annonça qu'il cédaux vœux universels des prêtres et du peuple. Ses paroles excitèrent une joie tumultueuse.

Des actions de grâces furent joyeusement rendues au Seigneur. Il semblait que chacun eût sauvé son père par ses propres prières, et d'en avoir acquis le mérite auprès de Dieu et auprès de l'Eglise. L'Apôtre mit fin aux démonstrations de joie en commençant la célébration des saintes cérémonies. Lorsqu'il eut distribué le pain des Anges, il pria un instant, se releva et dit :

— Frères, je pars. Que Jésus-Christ, Notre-Seigneur, vous conserve dans sa grâce, et que l'Esprit-Saint soit avec vous.

— Et avec votre esprit ! répondirent-ils tous ensemble.

— Père, je vous accompagne, s'écrièrent quelques voix !

— Non, mes frères, je dois partir seul, et personne ne doit connaître le lieu de ma retraite. Vous, persévérerez dans la prière, afin que Dieu confonde la témérité de ses ennemis.

Et il sortit de l'église.

A la porte, il trouva Pudens et les femmes de sa famille agenouillés. Pudentielle était allée chercher le bâton apostolique, qu'elle lui présenta. L'Apôtre donna à toute l'hospitalière famille du sénateur une affectueuse bénédiction, et disparut d'un pas léger en s'appuyant sur son bâton (44).

VII

AUDENTES FORTUNA NON JUVAT !

L'aurore si désirée du jour des jeux Néroniens se levait ; la plèbe romaine et son maître se rappelaient la promesse de Simon Icare. Quoique la fameuse ascension ne fût annoncée que pour midi, le Forum commençait, dès la troisième heure, à se couvrir d'une foule plus considérable que d'habitude.

César avait déjà quitté son lit de plume. Il se promenait sous les arcades de la royale maison Palatine, sans ceinture et sans chaussures, simplement vêtu d'une robe de dessous, avec un lambeau d'étoffe noué négligemment autour du cou ¹.

¹. *Adeo pudendus, ut... plerumque synthesium indutus, ligato circa collum sudario, prodierit in publicum, sine cinctu et discalceatus* (SUÉTONE, *Ner.* 51).

Il s'entretenait familièrement avec Simon, et quand il arrivait en face des portiques donnant sur la voie Sacrée et sur le Forum, il regardait le flux toujours croissant de la multitude. Il s'arrêtait de temps à autre un instant pour montrer du doigt le Capitole à son ami :

— Prends garde ! lui disait-il alors, il est plutôt haut que petit...

Et Simon répondait :

— Je l'ai mesuré. Je monterai plus haut. Vois, César, ce nuage, là, au-dessus de ton colosse. Il m'attend. Mais toi, souviens-toi ici-bas de faire justice de nos calomnieux. Nous nous reverrons, du reste, quand tu m'attendras le moins. La terre et le ciel sont ma demeure.

Ainsi parlait le mage, sur le visage duquel brillait faussement une inébranlable sécurité, tandis que son cœur battait avec rage en voyant la défiance assez peu dissimulée d'Auguste. Son esprit orgueilleux n'était pas moins tourmenté à la pensée de la renommée de plus en plus florissante dans laquelle il laissait Pierre.

Cent fois il se demanda s'il ne devait pas réclamer sa vie à Néron avant de monter au Capitolin ; cent fois il se résolut pour l'affirmative, et cent fois la parole fatale vint expirer entre ses dents. Il lui en coûtait de laisser

voir la crainte que lui inspirait un homme du vulgaire ¹.

— En outre, se disait-il en lui-même, Pierre est caché. Peut-être est-il loin de Rome. Partons avec les honneurs de l'entreprise d'aujourd'hui : écraser cet homme sera plus tard un jeu.

Il se faisait tard. Le Forum devenait un océan de têtes humaines, et à chaque instant la foule croissait. Outre la voie Sacrée qui charriait un fleuve de gens, la voie Nova, les ruelles Turaria, Jugaria, Tusca et Mamertina, en un mot toutes les voies qui débouchaient sur le Forum, regorgeaient de monde. Les portiques des basiliques, les terrasses des temples capitolins, les plateformes, les belvédères et les toits, dans toute leur étendue jusqu'au-delà des forums de César et d'Auguste, étaient chargés de spectateurs qui réclamaient à grands cris Simon Icare.

Simon, accompagné de César, s'achemina donc vers la galerie qui joignait le Palatin au Capitole, en longeant un des côtés de la basilique Julienne. Là, il harangua de haut la foule immense et prit congé pour le ciel avec des gestes magnifiques. Ses disciples et ses compagnons les plus dévoués l'attendaient au pied de l'escalier et le reçurent avec une salve d'applaudissements, répétés par

¹. *Torquebatur magnus Apostoli Gloria* (EXCID. HIEROS, II, 2).

la tourbe plébéienne du Forum. Pour refroidir un peu sa présomption, il vit se dresser juste en face de lui la Roche Tarpéienne, mais il chassa le frisson qui le secouait et s'abandonna au diable en jurant des pactes de ténèbres.

Il se mit alors à monter lentement les pentes du Capitolin et de la Voie Sacrée (45). Il était vêtu d'un grand manteau de philosophe, blanc comme la neige ; il était couronné de laurier et entouré d'un nombreux cortège de disciples et de sacrificateurs.

Il montait, superbe, s'arrêtant de temps à autre pour se montrer à la foule échelonnée sur son passage. Il levait la tête et son front brillait d'une ténébreuse majesté ; s'il apercevait dans la presse quelques crédules juifs, il s'adressait à eux et leur disait :

— Je m'élève vers le Père : conservez ma foi et je vous préparerai un siège au pied de mon trône. De là, je laisserai tomber sur mes élus, au ciel et sur la terre, la pluie de mes divines richesses.

D'autres fois, il ajoutait d'une voix menaçante :

— Malheur ! malheur aux insolents Galiléens ! Je leur laisse ma malédiction.

Devant les plus fanatiques, il s'exprimait en ces termes :

— En vérité, je vous le dis : qui croit en moi ne

verra pas la vieillesse et ne goûtera pas la mort. En moi est la fontaine de la vie éternelle.

A tous il répétait avec orgueil :

— Souvenez-vous que vous voyez le Verbe de Dieu, — et il se posait la main sur la poitrine. — Je suis le Spécieux, je suis le Paraclet, je suis le Tout-Puissant, le Grand-Pain, le Tout de Dieu.

Et la foule, toujours aveugle, se précipitait à ses pieds et baisait les pans de son manteau (46).

Et le maudit montait, blasphémant son Créateur et son Sauveur, reniant le judaïsme et le paganisme, apostat et hérésiarque, émule de Lucifer. Il entra dans le Capitole par la porte Saturnia, traversa l'Arc de Scipion et l'Arc de Néron, et apparut sur le terre-plein de l'escalier de Jupiter Capitolin. Là, au milieu du religieux silence du peuple qui l'admirait, il offrit en sacrifice un taureau blanc à Jupiter.

Après cela il congédia ses compagnons, ne gardant auprès de lui que les plus discrets et les plus instruits dans la théurgie diabolique, et, se retirant dans le bois de l'Asile, il commença ses exécrables incantations.

Le soleil resplendissait dans les cieux d'une lumière sereine ; il était arrivé à moitié de sa carrière. Mais un nuage noirâtre, frangé de fumée, commença à se former sur la cime de la colline ; les éclairs le sillonnaient

d'une lumière sinistre. A travers ce nuage artificiel, on vit s'avancer jusqu'au bord de la roche Tarpéienne un quadrigé de feu, tiré par des chevaux ailés.

Simon s'avança, monta triomphalement, le front ceint d'un nimbe lumineux, sur le char, où il se tint debout, retenant les brides dans sa main gauche, tandis qu'il élevait la droite vers le ciel.

Sous ses épaules apparaissaient deux grandes ailes, scintillantes de mille pierres précieuses et de mille couleurs, et sur les plumes desquelles se jouaient toutes les nuances de l'arc-en-ciel.

Dans le Forum, une sainte terreur fermait toutes les lèvres. A peine osait-on lever le doigt pour se montrer le miraculeux personnage. Néron lui-même, du haut du balcon le plus avancé de la loge Palatine, fixait son regard sur le dieu, la main ouverte à la hauteur de la paupière, pour se garantir du soleil; sa paupière ne battait même pas.

Icare vint aborder à l'extrême arête de la roche, un nuage l'enveloppa, et, de ce nuage, on vit le quadrigé flamboyant s'élancer et parcourir l'espace. Les chevaux semblaient fouler aux pieds, dans leurs bonds gigantesques, l'horizon aérien, et nager dans leur propre élément.

.

Alors un immense cri s'éleva : le peuple, enivré à la vue de ce prodige merveilleux, battait frénétiquement des mains ; des exclamations aiguës s'élevaient jusqu'au ciel... Beaucoup de gens se prosternaient à terre, comme pour rendre hommage à la divinité présente, et, lorsqu'ils se relevaient, ils ramenaient le bout de leurs doigts vers leur bouche, envoyant des baisers en l'air, comme hommage de leur admiration.

Les mères soulevaient leurs enfants dans leurs bras, pour leur faire recueillir les dernières effluves qui s'émanaient du dieu fuyant... Les disciples du magicien confondaient leur joie palpitante avec celle qui débordait de toutes parts.

.
Au milieu de tant d'émotions, de cris, de gestes, personne ne faisait attention à un vieillard à cheveux blancs, à l'aspect sévère, au regard terrible.

Cet homme était agenouillé sur un gros bloc de pierre en face du vestibule de la royale maison Palatine.

Ses mains jointes étaient appuyées sur un bâton de pèlerin ; il paraissait immobile ; seulement, il levait de temps à autre les yeux vers le ciel et murmurait une parole. Simon gagnait les hauteurs de l'espace et se balançait dans les airs, presque au-dessus de la tête de Néron.

Le vieillard — c'était Pierre, — se dressa sur ses pieds et étendit les mains en priant.

A ce geste, le spectacle changea en un clin-d'œil...

La flamme qui environnait le char mystérieux s'évanouit... On entendit une détonation semblable à un coup de tonnerre... Tous les yeux fixés sur le ciel virent s'évaporer le char et les coursiers; celui qui volait dans les airs tomba en tournoyant dans l'espace, vint se heurter contre l'angle du balcon où se tenait César, roula sur les dalles et resta étendu, demi-nu et dans une mare de sang, aux pieds du vieillard...

— Il est mort !

— Non, il bouge encore.

— Il vit !

— Il est mort !

Tels furent les cris que poussèrent les spectateurs, et ces mots passaient de bouche en bouche, mais avec une expression bien différente. Les uns le plaignaient, les autres se réjouissaient ou se moquaient de lui. Le mépris fut le plus fort : la fable d'Icare et celle d'Apsès coururent de bouche en bouche (47).

Néron, sans prendre la peine de s'informer plus amplement, sans daigner jeter un regard sur le dieu déplumé, lui tourna le dos et demanda d'autres vêtements : sa robe était, en effet, souillée du sang de Simon, qui

avait jailli sur elle, quand le misérable était venu se briser sur le pavé.

Tous les curieux partirent, honteux et déçus. Dans les rues où se jetait la foule, on entendait un murmure sourd et profond ; tous rougissaient de leur crédulité.

Le drame n'était point achevé, cependant.

Ceux qui avaient aperçu le vieillard, priant, à genoux d'abord, se levant ensuite tout à coup, et Simon Icare tomber à ses pieds, commencèrent bientôt, le premier moment de stupeur passé, à se dire les uns aux autres :

— Oh ! que faisait donc là ce vieillard si attentif ?

— Avez-vous remarqué qu'il se dressa tout à coup comme une bête fauve ?

— Ne serait-ce point un ennemi d'Icare, un sorcier ?

— Il avait un visage terrible qui pourrait le faire croire.

— Retournons, cherchons-le.

Ils retournèrent, cherchèrent, examinèrent le Forum. Le vieillard s'était perdu dans la foule.

— Ah ! voici la pierre sur laquelle il se tenait, cria l'un des plébéiens ; moi, j'étais là à côté de lui. Voici le sang d'Icare !

— Oh ! regardez ces trous : la marque des genoux est empreinte sur la pierre.

Un homme ajusta ses genoux sur l'empreinte et s'écria :

— Quelle merveille ! les deux genoux sont incrustés dans le granit ! Par Hercule ! ce bloc est pourtant semblable à tous ceux de la voie ? Tous sont polis et lisses, excepté celui-ci.

— C'est un sorcier ! Sus au magicien.

Pierre était déjà loin. Il était sorti de la maison de Pudens, bien avant le jour, s'était dirigé d'un bon pas vers la porte Capène, et par la voie Appienne, avait atteint l'Almore, au lever de l'aurore. Il marchait, sans faire attention à ce qui l'entourait, tellement il était absorbé ! Toutes ses pensées étaient concentrées sur le choix qu'il devait faire du lieu de sa retraite. Tantôt, il se décidait pour le pays des Herniques, tantôt il se prononçait en faveur du Latium, tantôt un attrait invincible l'attirait vers les populations de la Campanie, où le christianisme était florissant, tantôt enfin, il reposait son cœur au milieu de ses fils de Naples et de Pouzzoles.

A un moment donné, il se sentit frappé comme s'il eût été en présence de Dieu : il leva les yeux et vit venir sur la route, à sa rencontre, le divin Sauveur, marchant comme un voyageur pressé, et portant sur son visage cette aimable expression qu'il avait en parlant avec les siens, durant sa carrière mortelle :

— O Seigneur ! s'écria Pierre, consolé par cette vision, où donc allez-vous ?

Et en prononçant ces mots, il tomba aux genoux du Maître, qui répondit :

— Je vais à Rome pour être de nouveau crucifié !

Et il disparut.

Une lumière surnaturelle éclaira l'esprit de Pierre. Il comprit que sa condescendance à se rendre aux vœux de ses amis, à s'éloigner de Rome, n'était pas agréée par le ciel. Il pleura et pria longtemps sur la route où étaient encore empreints les pas du divin Maître ; puis il retourna en arrière, rentra dans la ville, désirant plus que jamais le martyre.

Il allait à la mort, mais il marchait d'un pas léger et résolu, et ne s'arrêta que lorsqu'il se trouva au milieu du Forum. Là, plein de confiance en la parole du Maître, il attendit l'ennemi qu'il avait si souvent vaincu et remporta sur lui une dernière victoire.

Le soir de ce jour-là, des bruits différents couraient dans les Eglises de Rome, au sujet de l'aventure de la journée. La chute mortelle était attribuée par tous les chrétiens aux prières de Pierre et de Paul : seulement, comment concilier les différentes nouvelles données par quelques personnes ? Les uns prétendaient avoir vu prendre à l'apôtre le chemin de la voie Appienne, du

côté de Naples. D'autres l'avaient rencontré sur la voie Appienne, se dirigeant vers Rome.

La nouvelle circulait parmi les Juifs et volait de bouche en bouche, que Pierre s'était trouvé sur la voie Sacrée en face de César ; les disciples de Simon assuraient l'avoir vu se confondre dans la foule au moment où ils recueillaient les restes de leur maître.

L'on disait, enfin, que Pierre avait été arrêté par ordre de Néron, et jeté avec Paul dans les cachots de la prison Mamertine. Personne ne savait rien de certain.

Pierre n'apparaissait pas et ne donnait pas des ses nouvelles. Néron avait déjà oublié Simon et préparait son départ pour l'Achaïe.

VIII

LE TESTAMENT DANS LA PRISON MAMERTINE

Un édifice sans grâce et sans beauté, bâti en pierre carrée, surgissait au pied du Capitole, à l'endroit où le Forum s'ouvrait sur la voie Mamertine. Sur le fronton de cet édifice courait une inscription ainsi conçue :

C. VIBIUS. C. F. RUFINUS. M. COCCEIUS. NERVA. COS. .
EX. SC.

Tout le monde en la lisant ajoutait :

RESTAURÈRENT CET ÉDIFICE.

Aucune fenêtre n'égayait ce grand mur lisse, qui semblait froncer le sourcil contre les malfaiteurs et, par sa présence, tenir en respect le Forum et le Comice. Une seule porte, étroite, ferrée au sommet, éclairait le

donjon, placé derrière cette âpre façade. Le côté gauche s'appuyait à l'escalier des Gémonies. Les parois et les toits étaient formés de *tevertin* et de *peperin*. Dans le pavé s'ouvrait un soupirail d'où l'on voyait le *Robur*, ou, si l'on veut, la prison Tullienne. Cette prison était un profond caveau creusé dans les entrailles de la terre, sans autre ouverture que le soupirail qui trouait la voûte.

Dans la prison Tullienne périrent Jugurtha, les complices de Catilina, et en dernier lieu, sous Tibère, Séjan et d'autres coupables. Sous Néron, les innocents et les saints de Jésus-Christ y subissaient une longue et dure captivité.

Celui qui eût pénétré avec un flambeau dans cette secrète Latomie, eût pu y voir deux vieillards vénérables, assis sur des paillasses appuyées contre un tronçon de colonne d'où pendaient leurs chaînes. Ils s'entretenaient avec sérénité de leur supplice prochain et exaltaient la gloire du divin Rédempteur.

Tous les deux étaient maigres et portaient des cheveux blancs. L'un était d'une stature assez haute, son visage était osseux et carré, ses traits rigides, sa barbe était courte et frisée ; son aspect majestueux et austère.

L'autre était d'une taille au-dessous de la moyenne, un peu voûté, son visage ovale était doux, son nez

aquilin et proéminent, sa barbe était fort longue et frisée, son front, vaste et chauve, n'avait point de rides, et sous ses sourcils touffus, brillaient deux yeux resplendissants de douceur et de bonté ; celui-ci était Paul, celui-là était Pierre (48).

Le premier était prisonnier depuis près d'une année, le second avait atteint le neuvième mois de sa captivité ; depuis ce temps-là, ils avaient transformé ce cachot infect en un temple lumineux, plein des merveilles de Dieu.

Une poignée de soldats, c'est-à-dire Processus, Martinien et leurs compagnons, étaient témoins de la puissance divine descendue dans le cachot avec les Apôtres.

Ils avaient enchaîné Simon Pierre, le jour même de la mort de Simon le Magicien : car Néron, apprenant qu'il était réellement l'auteur de cette mort, avait ordonné de l'arrêter (49). Ils n'eurent pas grand peine à le retrouver : averti miraculeusement que la croix de Dieu lui était préparée, l'Apôtre, loin de cacher sa présence aux fidèles, alla à la rencontre de ses persécuteurs.

Ceux-ci ne tardèrent pas à se trouver enchaînés eux-mêmes par leur prisonnier. Ils commencèrent par l'admirer, puis ils devinrent ses disciples et ses confidents. Enfin, vaincus par la grâce, ils tombèrent à ses pieds et

le supplièrent de leur accorder le céleste baptême. Pierre y consentit.

— Eh bien ! disaient les néophytes, pourquoi différer ? Nous irons chercher de l'eau.

— C'est inutile, répondit l'Apôtre, si Dieu vous croit dignes de son baptême, il pourvoira au sacrement.

Immédiatement la pierre céda sous le doigt du thaumaturge, et se creusa en forme de coupe large et profonde : l'on vit sourdre sous la roche un filet d'eau vive et limpide qui monta en jaillissant et vint remplir jusqu'aux bords le réservoir creusé autour d'elle (50).

A ce prodige, les légionnaires stupéfaits poussèrent un cri, leurs compagnons d'armes s'élancèrent...

L'eau jaillissait de la terre et la grâce descendait du ciel. La taverne Tullienne devenait une église de Rome, fondée dans les entrailles du Capitole, comme pour menacer le démon que l'on adorait sur la cime de cette colline. Pierre et Paul étaient les prêtres et les prédicateurs du temple caché et les soldats de Néron en étaient les fidèles.

Ainsi les mystères de la Miséricorde divine étaient consommés dans ce cachot, autrefois réceptacle du désespoir et des crimes des hommes.

Du jour où Pierre fut entouré d'un si beau groupe d'amis de Dieu, la solitude des Apôtres cessa : tous les

deux, purent se faire entendre des néophytes désireux de la parole sainte et de leurs divins conseils. Bien souvent, Lin, en qui l'on désignait le futur Vicaire du Christ, et Luc, et Clément, et Cornélius Pudens, et d'autres saints de la Rome chrétienne, étaient conduits aux pieds de Pierre et de Paul ; ils venaient se reconforter et éclairer leurs doutes par la lumière apostolique, cachée mais non point éteinte.

Au milieu de la nuit, ils étaient introduits par les gardiens, fidèles aux préceptes de Dieu, plutôt qu'à la tyrannie de César. Ils descendaient au fond du cachot par un escalier à échelons que leur fournissaient les geôliers, et ces derniers les suivaient en silence, afin de participer eux aussi aux saintes cérémonies

C'était un spectacle bien agréable au ciel, sans doute, que de voir dix frères, quelquefois un plus grand nombre encore, se ranger le long des parois noires et sombres du cachot, à la morne clarté d'une lampe suspendue ; que de voir Pierre et Paul se lever de leur siège délabré, au pied de la colonne, étendre sur les nouveaux croyants leurs mains enchainées, appeler du trône de l'Auguste Trinité, la vive flamme de l'Esprit-Saint, et souvent, célébrer les mystères sacrés sur un

tréteau de bois, dressé par les nobles légionnaires, et diviser entre l'assemblée le Pain Divin ¹ .

Souvent, au milieu du silence qui régnait dans Rome au moment de la méridienne, quelque pieuse matrone romaine, déguisée en servante, venait s'agenouiller sur l'extrême bord du soupirail, et apportait aux Apôtres quelques mets délicats pour adoucir la dureté de leur captivité ; en échange, elle recevait un conseil paternel ou quelque soulagement pour les malades et la bénédiction apostolique.

O vénérable Claudia ! ô généreuse Lucine ! ô Priscille, si pieuse envers les morts ! ô Pétronille, ô Praxède, ô Pudentielle, gracieuses colombes de Jésus-Christ ! ô vous toutes, antiques sœurs de la chrétienté romaine ! avec quels doux gémissements vous avez consacré cette prison si enviée ! De combien de larmes avez-vous inondé les pierres de cette tombe cruelle qui renfermait, vivants, vos évangélistes et vos pères ! Combien de fois, prosternées auprès de cet horrible soupirail, avez-vous cherché anxieusement à revoir l'ombre de Pierre et de Paul, qui s'approchaient de vous autant que le permettaient leurs chaînes et vous consolait vous-mêmes par de célestes paroles !

Et alors, les gardiens affligés, eux aussi, fils de Pierre,

1. *Acta S. S. Processi et Martiniani.* (Sua. 2 juillet.)

pleuraient avec les saintes femmes ; ils se jetaient dans la fosse, baisaient les plaies des Apôtres au nom des visiteuses, et leur rapportaient, en haut, une coupe de l'eau miraculeuse ¹ .

Combien de fois ces tendres fils disaient-ils à Pierre et à Paul :

— Pères, consentez à ce que nous brisions vos chaînes !

— Non, répondaient les saints, non, ce n'est pas la volonté de Dieu ² !

Du concile secret de la Mamertine sortaient les oracles apostoliques dont les soldats de César étaient devenus les messagers.

Delà, Paul maintenait dans leur vertu des victimes arrachées à la brutale incontinence de Néron ³ . De là, Pierre bénit au moment du martyre de nombreuses cohortes de néophytes, et, enfin, reconforta dans la dernière bataille ceux qui n'étaient plus ses geôliers, mais ses compagnons de prison et ses frères dans le martyre.

En attendant que les choses fussent réduites à cette

1. Cf. *Actes des S. S. Proces. et Martin.*

2. Tradition ancienne et fondée. V. BARON, an 68, n. 25.

3. *Ibidem.*

extrémité, les bruits de la Rome profane n'avaient point d'écho dans la prison ; on n'en recevait des nouvelles que lorsqu'il s'agissait de donner des conseils à l'Église.

L'été commençait : Néron courait les gymnases de la Grèce, toujours vainqueur, toujours acclamé, toujours triomphant.

Pendant ce temps-là se tramaient à Rome de sourdes conjurations ; et de vastes conspirations, se formaient secrètement. Pour dire la vérité, le gouvernement impérial laissé à Rome, en avait largement répandu les semences.

Hélius et Polyclès, qui commandaient au nom de Néron, un peu par coupable habileté, un peu par la nécessité de subvenir aux dépenses de leur maître, multipliaient les supplices et les confiscations et commettaient toutes sortes de monstruosité intolérables.

Sentant que leur pouvoir diminuait chaque jour et que les rênes du pouvoir échappaient à leurs mains, ils s'empressèrent de faire dire à Auguste qu'il revint le plus tôt possible pour voir au juste où en étaient les affaires de l'empire.

Auguste se sentit enfin empereur. Il se déroba aux couronnes des jeux helléniques, pour ne point perdre la couronne de l'empire romain, et ordonna que les cent

galères qui devaient le ramener aux plages chéries de l'Italie fussent mises en état de le recevoir.

Un cri de terreur fut poussé par Rome entière, à l'annonce de ce retour.

Au milieu de ces secousses, le cynique Démétrius se rendait presque chaque jour à la maison de Cornélius Pudens.

Celui-ci, dissimulant ses cruelles angoisses, lui faisait mille caresses, car il désirait connaître les rumeurs en cours dans Rome et tenir au courant de ces bruits les Apôtres prisonniers.

— Je t'attendais avec impatience, dit un jour Pudens au philosophe. Quand tu ne dînes pas avec moi, le triclinium me semble désert ; rien ne me paraît bon, rien ne m'est agréable.

— Trop d'honneur pour ma besace cynique ! mais aujourd'hui je mérite plus encore.

— Y a-t-il quelque chose de nouveau ?

Démétrius fronça les sourcils et fit claquer ses doigts en manière de castagnettes :

— Il y a quelque chose, dit-il. Tiens pour moi table ouverte jusqu'aux nouveaux consuls, et le pourboire ne sera pas encore à la hauteur de ce que je mérite !

— Allons donc ! qu'y a-t-il de si nouveau ?

— César, fit Démétrius en scandant chaque syllabe,

Cé-sar est peut-être, à l'heure où nous parlons, la proie des pois-sons !..

— Dis-tu vrai, bouffon ?

— On dit que cela est vrai ; en tout cas il est certain que c'est probable.

— D'où le sais-tu ?

— De tous les côtés de la mer intérieure arrivent des avis qui disent que jamais on n'a vu tempête plus affreuse. Le rivage est couvert d'algues, de planches, d'arbres cassés, de timons rompus, de cordages et d'ustensiles. Si l'ami Cerise avait levé l'ancre, adieu ! bonsoir ! A cette heure il doit avoir abordé chez Neptune.

— Mais Hélius et Polyclès n'ont-ils pas de nouvelles ?

— Oh ! que si : ils doivent en avoir, mais ils feignent de tout ignorer.

— Ecoute, dit Pudens. Il n'est pas douteux qu'il soit parti, nous l'avons vu dans les *Actes diurnes*.

— Le tout est qu'il ait pris le large assez à temps pour recevoir la tempête. Je vois aujourd'hui dans les *Actes* que nos sérénissimes maîtres se démanchent la mâchoire à chanter une idylle : que la mer était calme comme l'huile ; que les Dieux gouvernaient la proue et les Tritons la poupe ; que les Néréïdes gambadaient le long des flancs, venaient se jouer entre les bancs des rameurs et regarder avec efforts les sourcils froncés du

divin grouin d'Auguste. Tout cela me fait bien rire, parce que j'ai l'habitude de prendre justement le contraire de ce que disent les nouvelles données par nos seigneurs.

— Donc, d'après toi, il est bel et bien perdu ?

— On ne peut encore trop le croire, d'après cette petite scène du Sénat.

— De quelle scène parles-tu ?

— Toi, sénateur, tu me le demandes ? Il faut donc que je tire cette nouvelle de ma besace pour la jeter dans ta laticlave ?

— Que veux-tu ? Je vais peu au sénat. Je reste ici, entre mon lit et mes divans.

— En tout cas, tu dois savoir que l'on a dit un mot du danger qui pourrait menacer la tête du Dieu navigateur ?

— Ceci, je l'ai entendu.

— Alors tu as dû entendre qu'à ce mot les sénateurs bondirent sur leurs chaises curules, criant sur tous les tons du désespoir : « Mon sang s'aigrit en y pensant ! — Je ne veux pas survivre, si César trépassé ! — Je suis perdu, je suis mort, je suis anéanti, si la chose est vraie ! — Malheur à la république si César souffre le sort des hommes ! » Bref, ils reniaient le monde à l'envi et voulaient se donner aux chiens. C'est pourquoi je dis

qu'ils croyaient cette nouvelle fausse et ne croyaient point au danger.

— Méchant cynique !

— Quoi donc ! Ah ! mon bel innocent, s'ils eussent cru à la vérité de la nouvelle, ils faisaient immédiatement empaler Hélius, Polyclès et tous les autres, dont ils lèchent les jambes ; ou plutôt ils les dévoreraient tout vifs dans la basilique. Je crains que notre homme ait déjà touché terre, seulement pour avoir entendu ce mot de naufrage possible. Et personne ne m'ôtera de l'esprit que cette histoire ne soit une des ruses de César, employée pour connaître soit les indifférents, soit les adversaires du prince (52).

— Pourquoi donc me demandes-tu une gratification ?

— Comment ! la seule espérance que celui-là sera mis dans peu de temps aux nombres des Dieux n'est pas déjà si méprisable ! Il y a, si tu veux, et je te le concède, du pour et du contre, mais c'est toujours une consolation pour ma piété !

Un autre jour, le cynique arriva à l'atrium du sénateur, le visage bouffi, la mine rageuse, soufflant comme un bœuf.

— Maudits soient les dieux et les déesses de la mer ! s'écria-t-il. Ils n'en font pas d'autres ! sais-tu ce qui

arrive ? Le naufrage en question est une bourde ; il a touché à Brindes et l'on dit qu'il se dirige vers Naples. L'on voit que les poissons-chiens eux-mêmes, n'en ont pas voulu.

— Plus bas !

— Oui, oui, que les dieux infernaux emportent les poissons-chiens ! ¹ ils avaient le morceau dans la bouche et ils l'ont craché ; que Protée les fasse frire !

— Calme-toi, mon cerbère. Le meilleur parti à prendre serait d'aller, toi aussi, à sa rencontre, et, avec de beaux salamalecs et de jolies petites caresses...

Demétrius poussa un rugissement.

— Je sais, hurla-t-il, quelles jolies petites caresses je lui ferais !.. Puis, ce n'est point à moi d'aller le retrouver, il vient, lui, à ma rencontre. A Albano, partout on lui prépare des honneurs divins, des arcs de triomphe, des autels dressés çà et là sur la route, des victimes, des nimbes de fleurs, des musiques, de l'encens. Ici l'on ne parle que de sacrifices, de vœux, de jeux, que l'on célébrera pour rendre grâce aux Dieux. Les boutiques de safran ont été saccagées ; l'on veut dorer la route ² .

¹. Les poissons-chiens sont tout simplement les requins.

². SUET., *Néron*, 25.

— Trouves-tu que ce soit trop ?

— Moi, non certes ! Je dorerais sa route avec de la poudre d'or, si elle pouvait s'entr'ouvrir sous ses pieds.

— Ho ! ho ! quelle rage de le voir mourir ? ne pourrait-il pas en venir un autre pire encore ?

— Je ne le crois pas.

— En attendant, tu vis ici avec toutes les bouffonneries que tu fais à ses dépens. Qui t'arrache un cheveu ?

— Moi, je croasse dans la fange comme les grénouilles et lui ne m'entend pas. Si quelquefois je crie un peu haut, je sais qui m'entend.

— De toutes manières, tu as tort. Si tu appelles sa mort si bruyamment, que reste-t-il à faire à ceux qui sont en prison et sur la tête desquels la hache est suspendue ?

— Pour ces jours-ci, ils peuvent respirer à l'aise. La hache ne va pas dans les environs du Mamertin, sois-en bien sûr. Il n'aura pas le temps d'y penser. Son esprit est tout occupé du tapage qu'il a fait en Grèce. C'est tout au plus si l'on tordra le cou à quelques paires de chapons gras pour célébrer la fête ¹.

— Veux-tu parler des sénateurs ?

— Qui sait ? Hélius ne regarde pas au plumage, mais

1. DION CAS., *Hist. rom.*, LXIII, 48.

à ce qu'il recouvre. Il s'adressera aux consulaires qui se sont engraisés en gouvernant les provinces.

— Parlons de choses plus gaies, dit Pudens en interrompant cette conversation.

Pudens choisit pour conférer avec Pierre et Paul l'heure même qu'avait choisie Néron pour faire son entrée triomphale. Il était difficile d'en trouver une plus opportune et prêtant moins au soupçon.

Rome toute entière courait donner la bienvenue à l'Auguste bien-aimé, et l'on s'occupait bien peu, à ce moment-là, des prisons et de ce qui pouvait s'y faire.

L'immense cortège fit halte après avoir passé l'Almone, afin de se mettre en ordre. Les pionniers, accourus en avant, démolissaient la porte Capène et faisaient une brèche dans une arcade du cirque Maxime, pour faire entrer César, quatre fois vainqueur dans les combats d'athlètes, comme on faisait entrer autrefois les héros *Iselastici*.

Néron avait, en effet, remporté les prix des jeux olympiques, pythiques, isthmiques et néméens, et des centaines d'autres prix d'un ordre inférieur (53).

Des milliers d'*Augustains*, jeunes vauriens arrogants, enrôlés par Néron pour le suivre et l'applaudir partout, marchaient en avant. Ils montraient sur des plateaux d'or près de dix-huit cent couronnes, remportées,

disait-on, par Auguste, dans les combats de l'Hellénie entière. Près de chacune d'elles une banderolle fichée sur une pique, indiquait le genre de la victoire.

Néron, le premier des Romains, vainqueur au ceste — au saut — au javelot — au pugilat — à la lutte — au disque — à la bige — au quadriges — à la course — à la satire — à la tragédie — à l'éloquence — au chant — à la cythare — à la danse.

Bref, il n'était aucune couronne hellénique qu'il n'eût gagnée ; il était même tombé de son char en pleine lice olympique, et s'était roulé dans la poussière. Cela ne l'empêcha pas de recevoir la couronne d'Incomparable Olympien.

Néron avait cette couronne sur la tête : elle était d'olivier sauvage ; à la main, il tenait le laurier pythique. Il se pavait dans une chlamyde de drap d'or, sur laquelle il portait un manteau de pourpre constellé d'étoiles. Le char sur lequel il était monté était celui-là même qui servait aux triomphes d'Octavien-Auguste.

Le long de la voie étaient dressés des arcs de triomphe ornés de pompeuses inscriptions ampoulées ; à certains endroits, se trouvaient des autels de gazon sur lesquels fumaient les entrailles des victimes sacrifiées à sa divinité ¹.

1. SÜET, l. c. DION CASSIUS, l. c.

Ce n'était point assez que de semer de feuillages verts ou de joncher de roses la voie que parcourait un dieu. Aussi des groupes de jeunes garçons et de jeunes filles, appartenant aux plus illustres familles, jetaient à pleines mains sur la voie la poudre précieuse du safran, si bien que le terrain en était entièrement recouvert.

Les maisons, depuis la porte Capène jusqu'au Velabre et au Forum, étaient ornées de festons, de tentures et de guirlandes de fleurs. Sur les corniches brûlaient des cassolettes de parfums ; des balcons pleuvait sur les soldats du triomphe, — c'est ainsi que Néron appelait les Augustains, — un véritable déluge de bonbons et de fleurs, à travers lesquelles on voyait voltiger des centaines de petits oiseaux dont les pattes étaient entourées de rubans de pourpre ¹.

Les spectateurs se pressaient, formaient une masse compacte. Les chevaliers romains et les sénateurs, plus encore que le petit peuple, vociféraient à pleine voix :

- Vive Néron olympique !
- Vive le néméen !
- Vive Auguste pythique !
- Gloire à l'isthmyque !
- Salut, Néron, nouvel Hercule !
- A Néron Apollon !

1. SUÉTONE. DION CASSIUS.

— Auguste ! Auguste !

— Voix divine !

— Bienheureux qui peut t'entendre !

Et ces cris frénétiques étaient répétés avec plus d'énergie encore par les Augustains qui précédaient et ceux qui suivaient le cortège.

Un cythariste grec avait surgi aux côtés du triomphateur sur le char même, et s'apprêtait à chanter ses louanges ; il s'était mis à genoux et le regardait avec respect, comme environné par les rayons de cette divinité ¹...

Ainsi montait Néron vers Jupiter Capitolin, gravissant la colline Sacrée, passant sous l'arc Néronien et descendant les pentes de l'Asile pour passer le long du mur du Mamertin avant d'entrer au Forum, pour aller de là vers l'Apollon du Palais.

A la vue de cette façade sévère, à peine ornée de quelques guirlandes, au milieu des applaudissements qui partaient du toit de la prison, il se souvint que les triomphateurs avaient la coutume de faire mourir, là, les chefs des ennemis vaincus.

Il se tourna vers Tigellinus et lui dit :

1. DION CASS. I, c. Un tel peuple ne méritait-il pas un tel roi ?

— Aujourd'hui je n'ai pas d'ennemis ; fais que demain nous trouvions ce qui est nécessaire.

Il ne se rappelait pas que tandis qu'il courait, lui, sur le char du triomphe, les divins Apôtres Pierre et Paul gémissaient tout près de lui et, par ses ordres, au fond d'une prison.

Une lampe d'argile suspendue à une corde enroulée autour d'un caillou, lequel s'appuyait sur le bord des grilles du soupirail, répandait une lumière fumeuse dans la caverne Tullienne. Cette clarté suffisait à Pudens, lequel, assis à une toute petite table, en face des Apôtres, écrivait sous la dictée la dernière lettre de Pierre à la chrétienté naissante (54).

Sûr qu'au milieu du tumulte universel dans lequel s'agitaient et le Forum et le Capitole, rien ne viendrait le troubler, Pierre tournait son esprit vers l'Eglise universelle et lui laissait un dernier adieu, un testament durable, une irréfutable prophétie.

Il était debout, au pied de la colonne, et Paul se tenait à côté de lui. Il dictait :

« Simon Pierre, serviteur et Apôtre de Jésus-Christ, à ceux qui observèrent avec nous la même foi dans la justice de Dieu et de notre Sauveur Jésus-Christ. »

Il s'arrêta, croisa les mains sur sa poitrine et, la tête haute, le front rayonnant, comme s'il eût lu dans les

mystères des cieux, il résuma les différents points de la loi évangélique. Il rappela que si l'homme observe chacun d'eux, il persévère dans la grâce et s'élève jusqu'à la hauteur de la nature divine ; que l'on ne devait point mettre son unique espérance dans une foi inactive, mais qu'il fallait assurer son salut par des bonnes œuvres.

— O père, interrompit ici modestement le bon néophyte Pudens, j'ai souvent entendu quelques-uns de nos frères dont le cœur palpitait au sujet de leur salut éternel, soulever cette difficulté : Et si nous ne sommes pas destinés au ciel ! si un jour nous devons tomber, comme Simon le Magicien, après le baptême ? A quoi nous sert d'être appelés à la grâce de la foi ?

Pierre sourit doucement :

— Pour votre consolation, dit-il, et pour dissiper ces vaines frayeurs, ajoutez ceci : « Frères ! agissez toujours de manière à assurer votre vocation et votre élection par de bonnes œuvres. En agissant ainsi, vous ne pécherez jamais. Et si vous faites ce que je vous dis, le royaume éternel de notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ vous sera toujours ouvert. » Etes-vous satisfait, maintenant, mon fils ?

Pudens répondit :

— Je vous remercie, mon père. Cette seule parole

tombée de vos lèvres me fait bénir l'heure à laquelle je suis descendu dans cette prison. Je la répéterai à tous, cette parole, à tous ! Quand j'entendrai ce triste dilemme : « Si Dieu prévoit que je me sauverai, de quelque façon que j'agisse, je me sauverai ; si Dieu prévoit que je me damnerai, quelle que soit ma vie, je me damnerai ; donc, il est inutile de s'appliquer à faire le bien ou le mal. » — Sot, répondrai-je à l'auteur de ces discours, sot, tu déduis par tes paroles des conséquences fausses. C'est à toi qu'il incombe, en usant ou en abusant de la grâce, en faisant de bonnes œuvres ou en en commettant de mauvaises, de déterminer ce que Dieu doit prévoir. Tâche donc d'assurer par de bonnes œuvres ta vocation et ton élection.

Pierre continua :

Il dit que sa mort approchait et qu'il devait, en conséquence, rappeler jusqu'au dernier soupir le souvenir des vérités qu'il avait apprises de la bouche du Christ, en le contemplant, de ses propres yeux, dans sa gloire, au sommet du Thabor. Il ajouta qu'il veillerait, lui, Pierre, du haut du ciel et les rappellerait encore au souvenir des fidèles.

Il rendit ensuite témoignage des saintes Ecritures inspirées par l'Esprit-Saint, et données à l'Eglise comme une clarté allumée par la lumière éternelle au milieu des

ténèbres du monde. Mais il est nécessaire de bien comprendre que l'exposition des Écritures ne doit pas être livrée aux interprétations des individus.

Après avoir ainsi terminé la révélation divine, et en avoir montré le double fond, la tradition et l'Écriture, il se mit à frapper le dernier coup contre les hérétiques, contamineurs du chaste dépôt de la foi.

Jamais foudres plus terribles, jamais anathèmes plus énergiques ne furent lancés contre les rebelles à la parole divine que ceux contenus dans le court testament de Pierre. Il les écrivait en caractères de feu : il en stygmatisait l'origine honteuse, le caractère malfaisant, les mœurs exécrables, et en prophétisait la ruine certaine, la condamnation imminente, le châtement irrémissible !

La plume tremblait entre les doigts de Pudens.

Paul attendait la fin, le front caché dans ses mains.

L'on entendit le bruit de l'approche de Néron triomphant, qui descendait du Capitole... Les hurlements confus et frénétiques de la foule montaient jusqu'aux étoiles ; le roulement strident des chars venait résonner jusque sous les voûtes de l'ancre du Mamertin...

Pudens achevait alors ces paroles :

« Les cieux et la terre, placés dans les trésors du

même Verbe, sont destinés au feu dans le jour du jugement et de l'extermination des impies. »

Il laissa tomber sa plume et regarda Pierre d'un air étonné, qui semblait dire :

— Oui ; mais en attendant, ces mêmes impies triomphent, nous sommes en proie aux tribulations, et Dieu n'accorde aucun secours à sa cause.

Pierre lui dit :

— De quoi vous étonnez-vous ? La fortune d'un jour d'un impie vous scandalise-t-elle ? Ecrivez :

« Je ne veux pas que vous ignoriez, ô mes très-chers frères, qu'un jour et mille années ont aux yeux de Dieu la même durée, et qu'Il ne fait point de différence entre ces deux mesures de temps. Le Seigneur ne retarde pas sa promesse, comme le pensent quelques-uns. Il use de patience, par égard pour vous, car Il veut que personne ne périsse, mais que tous reviennent à récipiscence. Le jour du Seigneur viendra, comme le voleur ; en ce jour-là les cieux tomberont en ruines, les éléments seront dissous, la terre et ses œuvres seront consumées.

» Or donc, puisque toutes ces choses doivent être détruites, il faut que vous soyez pieux et saints, que vous attendiez et que vous souhaitiez la bienvenue du jour du Seigneur, jour dans lequel cieux et éléments seront la proie des flammes et s'anéantiront. Des cieux

nouveaux et une terre nouvelle nous attendent, selon la promesse, et la justice y habitera. »

— Père, fit Pudens, vos paroles m'ont arraché du cœur une épine qui s'y était cruellement enfoncée, et cette épine, je l'arracherai du cœur de bien d'autres. Je comprends qu'un châtement inévitable et éternel ne peut se faire attendre longtemps.

— Notre Paul ne l'avait-il déjà pas écrit, répondit Pierre, et tant de fois, en tant de lettres, et même dans une lettre adressée aux Romains ?

— Je m'en souviens, dit Pudens, mais *repetita juvant*, et je le comprends aujourd'hui plus sérieusement.

Paul dit alors en souriant :

— Vous savez bien, Pierre, que tous ne comprennent pas mes lettres à une première lecture. Il ne faut donc pas s'étonner si notre Pudens n'a pas tout compris. Hélas ! il y a bien pis... Il en est qui torturent le sens de ces lettres et qui le dénaturent de manière à faire comprendre précisément le contraire de ce que nous enseignons.

— Oui, répondit Pierre, je sais qui sont ceux-là. Mais notre Pudens appliquera le collyre sur leurs yeux.

Et il continua à dicter :

« C'est pourquoi, très-chers amis, en attendant ces choses, faites en sorte que ces événements vous trouvent

immaculés, purs et pacifiques. Faites servir à votre salut la longanimité du Sauveur. Notre bien-aimé frère Paul vous écrit dans le même sens, avec cette sagesse particulière de laquelle il est doué, et qui se trouve dans cette lettre comme dans toutes les autres. Dans ces lettres, vous trouverez des passages difficiles à comprendre, que les ignorants et les hommes légers transforment comme ils transforment les Ecritures, et ce, à leur propre perdition.

» Vous êtes donc avertis, ô frères ! Tenez-vous sur vos gardes, n'erre point dans les sentiers de l'ignorance et ne laissez pas s'amoinrir votre fermeté ! Croissez plutôt dans la grâce et dans la connaissance de notre Sauveur, notre Seigneur Jésus-Christ. Gloire à Lui maintenant et dans l'éternité ! *Amen.* »

— Béni soit Dieu, s'écria Paul, qui vous inspire de mettre en garde les fidèles contre les corrupteurs de la Sainte Parole, qui nous vient du Saint-Esprit ! Vous ne pouvez croire combien j'étais affecté de voir ces nouveaux docteurs devenir, les Livres Saints à la main, des pierres d'achoppement.

— Les insensés ! dit Pudens.

Et se rappelant les lettres de Paul qu'il savait presque par cœur, il ajouta :

— Vous avez écrit à ce sujet, lorsque vous avez dit :

« Ils sont déviés, et sont tombés dans un stérile babil, en voulant faire les docteurs de la loi, expliquer ce qu'ils ne comprenaient pas et donner pour certaines des choses qu'ils ne savaient pas. La loi est bonne, mais pour ceux qui en font un bon usage.

— Rappelez-vous, dit Pierre à Pudens, rappelez-vous que prophétiser sur les Ecritures n'est pas le fait des jugements individuels. Les Ecritures sont une épée à deux tranchants, que l'on ne doit pas mettre entre les mains des gens sans expérience. Le pain et le vin sont d'excellentes choses, mais c'est la mère qui doit les donner aux enfants.

— O Père ! je ne l'oublierai pas de sitôt. Je suis encore effrayé des interprétations blasphématoires de Simon le Magicien.

— C'est bien, dit l'Apôtre. Portez ce papier à mes frères, à Lin, à Clet, à Clément. Si vos deux pieuses filles veulent bien en multiplier les copies, Dieu les en récompensera, et l'Eglise leur en sera obligée.

— Et Paul, et vous-même les en récompenserez, s'écria Pudens.

Il se jeta à leurs pieds, baisa les chaînes des deux Apôtres, et ceux-ci, l'embrassant avec effusion, lui donnèrent leur bénédiction pour lui et toute sa sainte famille.

Le sénateur chrétien sortit de la Mamertine, et se mêla à la foule qui faisait, à ce moment même, irruption hors du Forum. Néron venait d'être reconduit au palais du Palatin, et commençait à songer aux proscriptions et aux emprisonnements qui lui étaient nécessaires pour payer ses prodigalités.

IX

LES DERNIERS JOURS DE PIERRE ET DE PAUL

Dans toute la ville de Rome, aussi bien dans les réunions populaires que dans les cercles patriciens, on ne parlait que du splendide triomphe d'Auguste. Les groupes d'*Augustani*, les histrions impériaux et le reste de la valetaille renforçaient les nouvelles courantes en racontant les prouesses que César avait accomplies en

Grèce. Hercule, avec ses douze travaux, n'arrivait même pas à la cheville de Néron.

Le plus admirable et le plus extraordinaire, était que le valeureux César avait mené à bonne fin une si grande quantité de prodiges, en peu de mois. Désormais Néron était sorti de la condition humaine, il était Dieu aussi bien et même à meilleur titre que Jupiter-Optimus-Maximus. L'Olympe l'avait reconnu, et Rome, au besoin, l'en ferait souvenir.

Les quelques hommes honnêtes qui respectaient encore le nom de ROMAIN ne pouvaient entendre sans rougir ces absurdes rodomontades.

Les riches dressaient le bilan du trésor public mis à sec et faisaient l'inventaire de leurs propres bourses, qui seraient chargées de le remplir de nouveau. Les plus illustres citoyens craignaient continuellement de voir apparaître le porteur d'un ordre impérial d'arrestation ou d'exécution : cet ordre était souvent escorté des médecins de Néron, chargés d'expédier promptement le malade (55).

Les chrétiens, eux aussi, étaient effrayés et se mettaient en mesure de se prémunir contre les dangers qu'ils allaient courir. Ils formaient un peuple nouveau, une troupe d'élite, une phalange céleste, croissant au milieu d'une populace fangeuse ; ils planaient au-dessus d'elle,

purs, au milieu de la corruption universelle, et ne resentaient, par conséquent, ni les joies déshonnêtes, ni les douleurs inutiles qui accablaient cette plèbe.

L'Empire romain serait encore debout, si le peuple décrépît de Quirinus avait permis que son sang corrompu fût renouvelé et rajeuni : s'il avait uni sa destinée à celle du peuple vierge, qui commençait à fleurir entre les murs de Rome. Pour les chrétiens, le triomphe de Néron était comme s'il n'avait pas eu lieu ; peu d'entre eux l'avaient vu. Ils toléraient l'empereur, comme on tolère la peste : en espérant de la Providence des temps meilleurs. Personne ne pensait à lui, si ce n'est pour en subir le joug. En un mot, les chrétiens étaient fidèles à leur patrie terrestre, mais ils vivaient en dehors de ses ignominies, comme des pèlerins se dirigeant vers une plus belle patrie.

Leurs conversations, dans leurs demeures privées, n'avaient pour objet que les gloires et les douleurs de leurs chers apôtres prisonniers. Ils étaient heureux de raconter les succès obtenus par leurs prédications dans la prison et de redire ce qu'ils en avaient appris, par hasard. Si un fidèle avait pu s'introduire dans la prison Tullienne, les frères et les sœurs s'empressaient de s'informer de ce que lui avait dit chacun des apôtres et recueillaient précieusement leurs paroles. De telle façon

que la voix apostolique résonnait encore au milieu des familles de néophytes et dans les assemblées de l'Église romaine, bien que l'on eût cru l'avoir entièrement étouffée.

Les chrétiens parvinrent ainsi à connaître les détails les plus circonstanciés de la chute de Simon le Magicien.

Paul avait uni ses prières à celles de Pierre en leur donnant la même intention.

Unis ainsi en esprit, ils avaient demandé à Dieu l'humiliation de l'impie, l'un sur la Voie Sacrée, l'autre au fond de la prison Tullienne (56).

— Oh ! que je serais heureuse de savoir la prière que fit Pierre ! s'écria Pudentienne en entendant ce récit de la bouche de son père, Pudens.

— Rien de plus facile ! Je la tiens de Pierre lui-même ; cette prière est telle que tu l'aurais faite toi-même, si tu avais vu le sorcier s'élançer dans les airs. Pierre s'exprima en ces termes :

« O Seigneur Jésus, montrez à cet homme la vanité
» de son art, afin que le peuple déjà disposé à croire,
» ne soit pas scandalisé par ces prestiges. Faites, ô Sei-
» gneur, qu'il soit précipité, mais qu'il survive et puisse
» reconnaître son impuissance (57) ! »

— Et avec une aussi courte prière, exclama Pudentielle stupéfaite, Pierre l'a fait tomber !

— Quoi ! dit Praxède, cela te paraît peu de chose ? Ne suffisait-il pas du nom de Jésus-Christ, surtout lorsque Pierre le prononçait ? Je suis même étonnée qu'il lui ait permis de prendre son vol.

Pudens reprit :

— Ceci est, au contraire, le plus beau de la chose. Laisser son ennemi, ou, pour mieux dire, l'ennemi de Dieu, s'enlever dans les airs à une hauteur immense... Puis, avec une parole, le forcer à redescendre plus vite qu'il n'était monté !

— Bien plus, ponctua Claudia, Simon doit se regarder comme l'obligé de Pierre, qui lui a sauvé la vie, car, tombant d'une hauteur si considérable, il devait se rompre le cou deux fois plutôt qu'une, et se broyer sur le pavé comme un crapaud.

— Comment ! fit Pudentielle, il vit encore ?

— Non, certes, répondit Pudens, mais il a survécu quelques jours. Ses disciples le relevèrent et le portèrent à Aricium pour soigner ses mains et ses pieds fracturés et sa cuisse démise.

— Il aura, sans doute, reconnu ses fautes après une telle leçon ?

— Reconnu ses fautes ? Il s'est si bien repenti qu'il

eut l'orgueil de tenter une seconde ascension. Il se jeta du haut d'un portique de sa petite villa, nommée Brunda, et se fit plus de mal encore que la première fois !

— Et il ne mourut pas encore ?

— Oh ! pour cette fois, il mourut ; seulement ce ne fut pas subitement et sa mort ne fut point causée par sa chute.

— Voyez donc ! Quelle obstination ! Combien Dieu fut bon de lui donner le temps de faire pénitence !

— Il n'en profita point, cependant. Quand il se vit si maltraité et si laid, haïssant la vie et désespérant de jamais redevenir fameux, il appela auprès de lui ses disciples et leur dit : — Remarquez bien que si j'ai mis mon corps dans l'état où vous le voyez, c'est pour vous affermir dans mes doctrines. Tel que vous me voyez, je mourrai sous peu mais je ressusciterai le troisième jour.

— Et ils le crurent ? demandèrent ensemble les jeunes filles.

— S'ils le crurent !... ils creusèrent une fosse et l'enterrèrent vivant !...

— Est-ce possible ? les cruels !

— Eh ! puisqu'il le voulut et l'ordonna.

— Comme Dieu aveugle les superbes ! Celui qui pré-

tendait voler au ciel se fait honteusement cacher sous terre peu de temps après ! Châtiments de Dieu (58).

Tels étaient les discours des chrétiens tant que brillait encore une lueur d'espoir pour la délivrance des Apôtres. Ils étaient bien heureux lorsqu'ils se racontaient entre eux les nouvelles conquêtes que faisaient Pierre et Paul en gagnant chaque jour de nouveaux frères à la vraie religion.

La plus grande joie qu'ils ressentirent fut la conversion des soldats préposés à la garde de la prison.

Outre le bien de leur âme, ils voyaient dans ces légionnaires convertis des messagers sûrs pour communiquer avec les prisonniers. Mais, hélas ! peu de temps après avoir eu la joie de les gagner, on eut la douleur de les perdre. On découvrit que ces soldats étaient affiliés à la nouvelle superstition. (C'est ainsi que les gentils nommaient alors le christianisme.) Ils échangèrent donc leur charge si rude de geôliers des Apôtres contre l'honneur de devenir leurs compagnons de chaînes et leurs frères dans le martyre ¹.

Dès-lors toute relation avec les bienheureux prisonniers devint à peu près impossible, surtout lorsque Néron fut rentré dans son palais, l'esprit agité, troublé

¹. *Actes des SS. Processus et Martinianus*, rapportés par SURIUS, 2 juillet. Dans BARONIUS, an 68, n. 23.

par une aveugle terreur, une crainte folle des conspirations.

L'on craignait que le bruit de la conversion des gardes n'exaspérât ce monstre sanguinaire et ne l'excitât à prononcer la sentence de mort de tous les prisonniers.

D'un autre côté, toute lueur d'espoir semblait prête à s'éteindre. Jésus-Christ avait prophétisé à Pierre une mort violente. La dernière épître de Pierre, datée de sa prison, ressemblait à un testament ou plutôt, pour mieux dire, on y lisait, à paroles ouvertes, l'annonce prochaine de sa mort.

Il est impossible de dire combien de larmes furent versées dans les assemblées de Rome, et quels gémissements accueillirent cette nouvelle, lorsqu'on y fit la lecture de cette lettre. Les fidèles tremblaient à chaque instant.

Comment Néron ne se souviendrait-il pas de Pierre et de Paul, après avoir lui-même entendu, en public, l'accusation lancée contre eux ? Si par hasard il les avait oubliés, les nombreuses conversions opérées par les Apôtres durant son séjour en Grèce ne les lui rappelleraient-elles pas ? Le bruit des miracles dont Rome entière retentissait, n'arriverait-il point jusqu'à ses oreilles ? Les Juifs ne profiteraient-ils pas de l'occasion, eux dont

la rage contre les déserteurs de la synagogue ne connaissent pas de bornes ? Et les simoniens, nombreux, furieux, en somme, ne trouveraient-ils pas le moment opportun pour se venger (59) ?

Outre les afflictions qu'elles partageaient avec tous les chrétiens, Praxède et Pudentienne éprouvaient encore un vif chagrin en pensant à leur chère sœur Thècle, qu'elles avaient, au nom de Pierre, invitée à venir à Rome. Elles tremblaient de la voir arriver ou si tard qu'elle ne pourrait plus voir son cher maître Paul vivant, ou assez tôt pour le voir de ses propres yeux expirer sur l'échafaud.

Les trois Evêques, Lin, Clet et Clément, vicaire de saint Pierre à Rome (60), et dépositaires des secrets apostoliques les plus intimes, ne parlaient plus que du moyen de solenniser le triomphe de leurs bienheureux pères.

Ils ouvraient néanmoins l'oreille à tous les avis, afin de n'être point frappés à l'improviste, et de pouvoir tenir le peuple chrétien au courant de toutes nouvelles des Apôtres, de telle façon qu'il pût, au besoin, accompagner de ses prières leur dernière heure.

Les Evêques tenaient souvent conseil à ce sujet avec l'Evangeliste Luc et avec Tite et Timothée, fervent disciples de Paul, lesquels avaient abandonné leurs sièges

épiscopaux de Candie et d'Ephèse, pour accourir à Rome, à la première nouvelle qu'ils eurent de l'extrémité à laquelle se trouvait réduit le christianisme (61).

Enfin, le bruit court que César aurait ordonné de débarrasser les prisons capitoline, et l'on savait trop bien quel moyen on mettait en usage en pareil cas. Pudens, ayant pris à cœur cette affaire, se tourna tant et si bien qu'il parvint, en mettant en œuvre sa fortune et son crédit, à apprendre de source certaine que Néron avait prononcé la peine capitale contre Pierre et Paul. Il sut quel serait le jour précis et quel serait le lieu de l'exécution.

La nouvelle se répandit comme un éclair dans toutes les Eglises de Rome (62). C'était le quatrième jour avant les calendes de juillet.

Dans le palais du sénateur se rassemblait une foule des principaux chrétiens, accablés de tristesse. Outre les prêtres, un grand nombre d'illustres citoyens étaient accourus, entre autres Acilius Glabrion, Flavius Clemens, qui furent depuis consuls, et l'affranchi Eubulus. Il s'y trouvait l'élite des sœurs : par exemple, celles qui avaient le droit reconnu de revendiquer la place d'honneur parmi les chrétiennes qui se vouaient à soigner les martyrs.

L'assemblée était plus que jamais plongée dans la

tristesse et semblait frappée de mutisme. Les chrétiens osaient à peine se regarder les uns les autres et se consulter à voix basse, par des mots entrecoupés, en poussant des soupirs douloureux.

Lin leur fit entendre qu'il fallait laisser aux matrones, comme c'était l'ordinaire, le soin de suivre et de servir les Apôtres. Elles avaient moins à craindre que les autres.

Les autres fidèles devaient s'appliquer à se confondre dans la foule afin de ne point s'exposer à être arrêtés.

Quelques prêtres seulement accompagneraient le peuple chrétien, avec la charge de prendre toutes les dispositions rendues opportunes par les circonstances.

Les paroles de Lin, que tout le monde savait déjà désigné par Pierre comme son successeur sur le Siège apostolique, plurent à l'assemblée. Il ne restait plus qu'à choisir les servantes des martyrs. Tous les yeux étaient tournés sur Plautilla, vénérable matrone de la maison de Flavius (63), et sur Pomponia Grecina, que tous semblaient vouloir honorer de ce privilège.

Le choix tomba sur elles, en effet ; elles le méritaient véritablement, car elles avaient donné la sépulture à un nombre infini de martyrs. Deux autres nobles dames, Anastasie et Basilissa, leur furent adjointes à titre

d'aides, ainsi que Claudia Sabinilla, qui, outre ses mérites particuliers, avait droit à cet honneur comme hôtesse des Apôtres.

Les pieuses matrones, versant des larmes abondantes dans l'effusion de leur reconnaissance et de leur douleur, et plus par signes qu'autrement, remercièrent Lin et leurs frères de la charge si ambitionnée qu'on venait de leur confier.

Personne ne s'attendait à voir survenir, arrivant de bien loin, à l'improviste, une nouvelle servante des martyrs.

Tandis que celles dont nous venons de parler se partageaient le travail et s'attribuaient à chacune une tâche particulière, la jeune Pudentielle entra dans la salle le visage enflammé, et, sans regarder autour d'elle, alla tout droit vers sa mère et lui dit à l'oreille :

— Thècle est arrivée !

— Où est-elle ?

— Dans le tablinum de l'atrium. Elle vous a demandée.

Claudia ne put retenir son émotion et s'écria à voix haute :

— Thècle d'Iconium vient d'arriver dans notre maison !

Lin qui la connaissait bien, — qui ne connaissait Thècle dans l'Eglise de Dieu? — ajouta :

— Introduisez-la; et vous, Pudentienne, accompagnez-la avec votre sœur Praxède.

Pudens et Claudia allèrent à sa rencontre. Peu d'instants après, la petite main de Pudentienne soulevait la portière, et Claudia rentrait, tenant par la main une vieille femme, de grand air, mais chétive, maigre, ridée. Elle était vêtue d'une étole de couleur brune et le voile virginal était posé sur ses cheveux ¹.

Pudens et la jeune Praxède la suivaient. L'assemblée se leva respectueusement.

Thècle se leva profondément et dit :

— Que la paix soit avec vous !

— Et avec votre esprit ! répondirent les frères.

Thècle n'osait trop parler la première, et les autres encore moins qu'elle. Personne ne savait que dire en voyant pour ainsi dire, surgir comme une apparition cette vierge fameuse, environnée d'une auréole si brillante de sainteté, de miracles.

On savait qu'elle avait traversé les mers, caressant le

1. « Après les bienheureuses paroles (*de Paul sur les bienfaits de la virginité*), toute jeunesse, toute apparence de beauté, Thècle les perdit. » SAINT GRÉG. DE NYSSÉ, *Homélie sur le cantique XIV*, éd. Migne, t. I, p. 1068.

doux espoir de baiser les chaînes de Pierre et de son doux maître Paul.

Comment donc faire pour lui apprendre, en guise de salut de bienvenue, de premier salut, en signe de courtoisie, que les deux Apôtres avaient déjà, si l'on peut parler ainsi, la tête posée sur le billot ?

Tous les visages avaient une expression de tristesse, tous les yeux étaient baignés de larmes, et des sanglots se comprimaient à peine.

En un mot, on eût dit que l'assemblée avait été convoquée pour assister à des funérailles.

Thècle s'en aperçut :

— Mes maîtres et mes frères en Jésus-Christ, dit-elle, je vois bien que j'arrive en importune au milieu de vos tribulations... En tous cas, agréez les saluts de nos frères de Séleucie : j'arrive de cette ville (64).

— Jésus-Christ bénisse et donne des forces à nos frères de Séleucie ! répondit Lin. Vous, ô servante de Dieu ! soyez sûre que vous n'êtes point importune, mais que vous êtes toujours chère aux frères de Rome qui vous bénissent !

A peine avait-il achevé que Thècle s'écria :

— Je vous remercie de tant de charité. Tous sont dans l'inquiétude au sujet de Pierre et de Paul...

A ces noms, les pleurs coulèrent sans ménagement

de tous côtés, et Thècle comprit que Pierre et Paul faisaient le sujet de l'affliction générale.

Saisie d'une terreur qu'elle ne put maîtriser, elle s'écria :

— Ô Père, je vous en conjure, ne me cachez rien. Qu'est-il arrivé à nos apôtres ! Vivent-ils ?

— Ils vivront sur la terre jusqu'à demain, et vivront ensuite dans le ciel, répondit Lin.

Thècle laissa tomber sa tête sur sa poitrine, comme si un poignard l'avait frappée au cœur ; mais ce fut une faiblesse d'un instant. Elle la releva, leva les yeux au ciel, joignit les mains sans qu'une larme s'échappât d'entre ses paupières. Elle resta un instant ainsi, muette et pétrifiée ; puis elle dit :

— Que la volonté de Dieu soit faite ! Je verrai de mes yeux la mort de mon Père !...

— Mais, continua-t-elle, ne pourrais-je, aujourd'hui, voir les Apôtres ?

— Ma sœur, autrefois vous avez pu obtenir, en donnant vos bijoux, la permission de visiter Paul : ses geôliers d'aujourd'hui sont inexorables. Vous verrez sa dépouille glorieuse, si Dieu nous fait dignes de la racheter.

— O Père, s'écria Thècle, en se prosternant les mains étendues en croix, ô Père ! je ne pourrai donc le

voir que lorsqu'il sera mort ! Eloignez de moi ce calice !...

Ces dernières paroles furent dites avec une expression de douleur si amère, que l'on comprenait dans sa bouche les paroles du Sauveur au moment de son agonie.

Lin, profondément ému, répondit :

— Servante de Dieu, je n'ajouterai pas de nouvelles angoisses à celles que vous subissez déjà. Les jeunes filles n'accompagneront pas les martyrs ; mais je vous permets, à raison de votre âge avancé, de suivre, comme Dieu vous l'inspire, nos apôtres pendant leur Passion. Vous pourrez voir leur triomphe et recevoir une dernière fois leur bénédiction.

A ces paroles, Thècle se releva ; son visage se rasséréna autant qu'il était possible, au milieu de tant de douleurs.

Elle continua alors à s'informer des affaires de l'Eglise romaine, rendit compte des frères d'Asie, et parla un peu d'elle-même. Elle voulut avoir un récit détaillé des souffrances des apôtres, de leur condamnation ; elle désira connaître le lieu du supplice, en un mot tout ce qui pouvait se rapporter aux funèbres événements de ces funestes dernières journées.

Telles étaient les angoisses de tous les chrétiens, que

le seul sujet de toutes les conversations était la perte prochaine de Pierre et de Paul.

Thècle s'entendit avec les dames admises à assister à la lugubre cérémonie.

Enfin l'assemblée se sépara au milieu des sanglots, et l'on passa la nuit suivante, dans toutes les églises de Rome, à veiller, à prier, à pleurer.

Néron ne savait rien des prières qu'adressait au ciel la Rome chrétienne et les larmes qu'elle répandait. Il se préparait, avec sa folie ordinaire, à célébrer par des fêtes solennelles les victoires qu'il avait remportées en Grèce.

Les couronnes qu'il avait acquises, il les envoya exposer, aux yeux du peuple, sur l'obélisque du Cirque-Maxime et sur l'obélisque du cirque Néronien, au Vatican ; puis il les fit enlever et les envoya, soit dans les atriums de son palais à deux pas de là, soit dans le palais du Palatin, soit dans la Maison d'Or (65).

La ville étalait partout les couronnes néroniennes dont elle était remplie. L'empereur ne s'apercevait pas, l'insensé, que toutes les couronnes de la terre échappaient à ses mains, que le diadème impérial lui-même vacillait sur sa tête et se préparait à se poser sur la tête d'un étranger méprisé, que lui Néron, tenait enfermé dans la prison du Mamertin.

L'aurore du 29 juin se levait. Ce jour, hâté par les vœux des apôtres, plein de deuil pour l'Eglise chrétienne, messenger de gloire pour les bienheureux confesseurs, indifférent pour Néron, prédestiné par le Père, le Fils et le Saint-Esprit, pour clore le passé de Rome païenne et commencer l'avenir de Rome chrétienne, ce jour, disons-nous, commençait.

Dès les premières lueurs de l'aurore, les fidèles circulaient, silencieux et tristes autour de la prison de Pierre et de Paul. Quelques-uns montaient pas à pas la pente de l'Asile ; d'autres discouraient dans la rue Marmertine ou se réunissaient par groupes sur le Forum ; d'autres enfin avaient pris le chemin du Vélabre jusqu'à la porte Trigemina.

Le sénateur Pudens les avaient avertis secrètement que les deux prisonniers devaient être suppliciés à l'endroit ordinaire des exécutions, c'est-à-dire aux Eaux Salviennes, sur la voie d'Ostie.

Les Juifs étaient les plus nombreux, quelques païens s'étaient mêlés à eux... curieux de voir les condamnés, frémissant d'une joie cruelle, savourant déjà leur vengeance, ils attendaient.

Leur visage refléta tous les sentiments de leur cœur, lorsqu'au grand jour, ils entendirent les chaînes clique-

ter, virent les satellites se rassembler et les prisonniers apparaître.

Les bienheureux Apôtres revoyaient la lumière du jour après avoir passé de longs jours dans les ténèbres : le premier regard qu'ils eurent fut pour le ciel, qui s'ouvrait déjà sur leurs têtes. Puis, après avoir jeté un rapide coup-d'œil sur la foule, parmi laquelle ils surent reconnaître les disciples qui s'inclinaient tous de leur côté, ils les saluèrent. Mais les bourreaux ne leur donnèrent pas le temps de s'encourager mutuellement par des regards d'affection, tant le funèbre cortège traversa rapidement le Forum, la rue Tuscum et les passages du Vélabre vers le pont Emilius (66).

Le bruit du supplice des deux chefs des chrétiens s'était déjà répandu dans toute la région du Transtévère. Le peuple israélite, qui se logeait beaucoup par-là, faisait irruption par toutes les ruelles et toutes les impasses, et se dirigeait vers la grande rue qui, du pont Emilius, montait au Janicule et à la porte Aurelia. Il supposait que Pierre au moins, comme leur compatriote, devait être conduit au supplice par ce chemin. Le plus grand nombre, pour être plus sûr d'assister au spectacle, se hâtait de passer le pont et de descendre dans le Forum Boarium, pour se masser près du temple

de la Fortune Virile, ou s'échelonna sur les gradins du temple de Vesta.

Quelle fut leur indignation, quand ils virent leur attente déçue ! Le centurion de l'escorte, prêt à enfile le pont Emilius, continua à gauche le long du Tibre, traversa le Forum Boarium et s'achemina vers la porte Trigemina. Le peuple, rugissant comme une bête fauve à qui l'on arracherait sa proie, s'élança en hurlant derrière le centurion pour le retenir. Les *magistri vicorum* décidèrent de faire observer les droits de leurs administrés, et de leur payer le spectacle si désiré, à force de raisonnements ou d'argent.

Tandis que l'on tenait conseil avec fureur sur le pont Emilius, les Apôtres, toujours poussés par la soldatesque, avaient déjà dépassé la porte Trigemina et le lieu de débarquement des navires.

Le long de la pente du mont Aventin, ils avaient rencontré un grand nombre de dames et de jeunes filles chrétiennes, qui sortaient par petits groupes des villas situées sur le versant de la colline et demandaient à Pierre et à Paul leur dernière bénédiction.

La rencontre des Apôtres avec Plautilla fut pleine de tendresse. Confiante dans le respect dû au rang élevé qu'elle occupait, et l'âme raffermie par son habitude d'assister aux supplices, elle ne craignit pas de s'avan-

cer hardiment au-devant des Apôtres, et leur offrit en pleurant ses services.

Paul voulut lui faire plaisir, et lui dit :

— Ma sœur, dans nos pays, quand on va mourir, on se bande les yeux : n'auriez-vous pas un voile ?

La sainte matrone regarda autour d'elle et chercha à ses côtés ; mais où trouver un voile ?

Paul continua :

— Donnez-moi le vôtre, je vous le rendrai bientôt.

Les sbires se mirent à rire, en entendant cette promesse faite par un condamné à mort.

Plautilla détacha son voile de la tête, le donna à Paul, en baisant les chaînes qui liaient ses mains. Après quoi elle se retira, et se mit à le suivre de loin.

Le cortège avait dépassé, depuis un instant, la pyramide sépulcrale de Caius Cestius, lorsqu'arrivèrent les notables du Transtévère israélite, lesquels, poudreux et haletants, entourèrent le centurion et commencèrent à parlementer.

— Des deux malfaiteurs que l'on conduit au supplice, disaient-ils, l'un est de notre nation. César l'a condamné précisément parce qu'étant de notre nation, il a abandonné les institutions de sa patrie, violé la sainteté des religions romaines et insulté à la majesté d'Auguste. Il est donc de toute raison de ne point enlever aux habi-

tants du Transtévère l'exemple salutaire de son supplice, d'autant plus que le peuple est indigné et l'attend.

Le centurion résistait, alléguant que la sentence ne déterminait pas le lieu de l'exécution.

Il ne se croyait pas obligé de retourner en arrière, pour se promener sous les rayons d'un soleil ardent. Que s'ils étaient avides de spectacle, ils n'avaient qu'à l'accompagner aux Eaux Salviennes, où ils auraient le plaisir de se satisfaire à leur aise.

Cette pauvre résistance n'eut pas le pouvoir d'émouvoir la foule. Plus elle croissait en nombre, plus sa jactance augmentait.

Les voix s'élevaient de tous côtés pour crier :

— Faites-lui faire volte-face du côté du Transtévère.

— César nous l'a donné.

— Nous voulons le voir en croix.

Quelques soldats s'approchèrent de l'officier et lui soufflèrent tout bas :

— Contente-les. Donne-leur celui qui doit-être crucifié. Qu'est-ce que cela peut te faire ? Ils payeront ta courtoisie !

Le centurion répondit :

— Vous m'êtes garants que rien ne se passera de contraire à la loi ? Prenez-le et crucifiez-le où il plaira à ceux-ci.

Paul entendit ces mots. Il se tourna vers Pierre, lui jeta autour du cou ses bras chargés de chaînes, et lui dit en imprimant sur son front le dernier baiser fraternel :

— La paix soit avec vous, ô pierre de l'Eglise, pasteur du bercail de Jésus-Christ !

— Allez en paix, répondit Pierre, prédicateur des bons, guide des justes (67) !

Ils ne se dirent pas autre chose, mais leurs yeux et leur cœur parlaient... Paul continua son chemin et Pierre retourna vers Rome, se remettant comme un doux agneau entre les mains de ses bourreaux.

Un déluge de hurlements l'accueillit. Les Juifs, les simoniens, les infidèles de toutes sortes lui criaient cent injures, et, lui montrant du doigt la cime du Janicule, lui jetaient en plein visage ces paroles :

— La croix est déjà plantée.

— Nous l'avons préparée nous-mêmes.

— Le gibet attend ta gloire.

— Marche, vieux sorcier !

— Aides, déliez les faisceaux et prenez les verges.

Pierre se taisait.

Profondément absorbé en Dieu, il pensait à ces paroles du divin Maître :

« EN VÉRITÉ, EN VÉRITÉ, JE VOUS LE DIS : QUAND

» VOUS ÉTIEZ JEUNE, VOUS VOUS CEIGNIEZ ET VOUS MAR-
» CHIEZ A VOTRE GUISE. LORSQUE VOUS SEREZ VIEUX,
» VOUS ÉTENDREZ VOS DEUX MAINS, ET, UN AUTRE VOUS
» ATTACHERA ET VOUS CONDUIRA OU VOUS NE VOUDREZ
» PAS ALLER. ».

E à cette douce promesse, il souriait au Seigneur, qui lui souriait du haut du ciel, et il saluait la croix sur le mont Janicule.

X

LE TRIOMPHE DES APOTRES

Pierre était déjà rentré par la porte Trigemina et traversait le pont Emilius, toujours plongé dans la joie qu'il ressentait de son prochain sacrifice, lorsqu'un grand tumulte, où se confondaient les cris des histrions et des

augustains et le cliquetis des armes des soldats, vint l'arracher à sa contemplation.

C'était Auguste qui descendait à l'Arsenal pour faire sa promenade ordinaire sur le fleuve, entre un ballet et une orgie, pour combattre un peu la chaleur étouffante qui régnait à Rome ¹.

Il passa la tête à travers les rideaux de sa litière, vit le pont encombré d'une foule immense, et demanda la raison de ce rassemblement.

On lui répondit que le peuple conduisait au gibet un Juif du Transtévère.

— Qu'est-ce que ce Juif ? demanda-t-il.

— Un certain Simon... tu sais, César, ce vieillard qui était en dispute continuelle avec Simon Icare...

— Ah ! tu veux dire Simon Pierre ! Je me souviens maintenant : celui qui enseignait aux femmes à faire les rebelles... ce furieux sectateur de son Christ... Oui, oui, qu'il aille prêcher devant Cerbère. Je l'ai condamné l'autre jour, je me souviens.

Ces paroles dites, il retomba sur ses coussins.

Pierre avait à peine daigné jeter un coup d'œil sur l'empereur. Il se rangea un peu avec son escorte pour

1. СУКТ., *Néron*, 27.

le laisser passer, et, pendant ce temps-là, il priait mentalement pour son troupeau chéri.

— Seigneur, disait-il, sauvez votre peuple des Césars, ses ennemis !

Une voix intérieure lui répondit :

— Tu es exaucé ! Dieu m'ordonne de tirer du fourreau l'épée flamboyante avec laquelle je chassai du ciel les esprits rebelles. Il est écrit que Néron ne passera pas l'année ; et ceux qui suivront son exemple et seront coupables comme lui seront châtiés comme lui.

Le Vicaire de Jésus-Christ remercia la Providence de ses vues sur l'avenir de l'Eglise, et passa gaiement le pont.

C'était un spectacle admirable que de voir le changement qui s'opérait peu à peu dans les sentiments et le maintien de la multitude. Les simoniens presque seuls persistaient dans leur fureur : les autres, Juifs ou gentils, voyant le vieillard approcher du lieu du supplice, le visage si serein, les mouvements si doux, l'air si vénérable, ne pouvaient s'empêcher de l'admirer et semblaient, comme forcés par une puissance occulte, s'adoucir et compatir à son sort.

Les habitants du Transtévère se rappelaient les prodiges encore récents, que Pierre avait opérés dans ce quartier ; on se rappelait sa conversation affable et son

ardeur à venir au secours des infirmes et à les soulager.

Beaucoup d'entr'eux disaient :

— Pauvre vieillard ! Quel mal a-t-il fait ? Hélas ! dans quel temps vivons-nous !

Les soldats eux-mêmes semblaient moins indifférents et leur férocité se changeait presque en pitié.

Mais l'Apôtre ne pensait à rien de semblable ; il était tout occupé à saluer encore avec amour les fidèles qu'il apercevait dans la foule et à leur donner sa bénédiction, en levant les yeux au ciel, puis en inclinant la tête. Il avait ainsi donné la bénédiction apostolique aux fidèles qu'il avait rencontrés à l'Eglise, près de la fontaine de l'huile (68), et commençait à monter la côte de la rue du Janicule.

Les ennemis de Pierre avaient planté l'instrument fatal sur un escarpement de la roche, et les bourreaux, rendus complaisants à force d'argent, poussaient le saint de ce côté, Pierre vit la croix et la salua profondément. Il se tourna ensuite vers les fidèles, qui, rassurés contre la fureur populaire, se rapprochaient de lui, et leur dit :

— Frères, bénissez avec moi les desseins de Dieu ! Celle-ci — il regarda la croix — m'a été révélée et promise, il y a longtemps, par Notre Seigneur. Le disciple n'a pas de plus grand mérite que le maître, et l'esclave

que le patron. Ne me plaignez donc pas d'être dépouillé de cette chair qui me sépare du Seigneur. C'est l'heure du sacrifice. Adieu ! Rappelez-vous ce que je vous ai dit. Je vous laisse, en vous recommandant à Notre Seigneur Jésus-Christ ¹.

Ainsi parla Pierre : il pressa ensuite le pas et se dirigea vers l'échafaud. Puis, étendant les bras comme s'il eût désiré les embrassements de la croix, il s'écria :

— O Croix ! O croix, pleine d'un mystère caché ! Tu ramenas l'homme à Dieu, en le délivrant du servage : source intarissable de paix entre les esprits célestes et les humains, dispensatrice de pardon, j'aspire après toi... pour toi, je brûle et me consume...

Il n'avait pas achevé sa prière, que les bourreaux se jetèrent sur lui. Ils lui arrachèrent sa pauvre tunique, l'attachèrent à une colonne plantée dans le sol... En un instant, son corps était en lambeaux et le sang jaillissait de tous ses membres...

L'Apôtre martyr se souvint de son divin Maître et ne donna pas un signe de souffrance, absolument comme si son âme, entièrement détachée de la terre et occupée uniquement de Dieu, eût fait oublier à son corps les tourments qui lui étaient infligés.

¹. *Passion de saint Pierre* citée plus haut.

Alors seulement que le bourreau lui eut lié les bras pour le traîner sur la croix, Pierre ouvrit les lèvres pour dire avec un sourire suppliant :

— Te serait-il indifférent de me crucifier la tête en bas ?

— Comme tu voudras, répondit le bourreau, en cachant un mouvement de compassion auquel il ne put résister. Si tu crois, par ce moyen, rendre ton supplice moins douloureux, qu'il soit fait comme tu le désires.

Il fit signe à ses aides de renverser l'instrument du supplice et d'en planter le sommet dans le trou où le pied s'était fixé précédemment. Puis, jetant la corde au sommet de la croix, il y suspendit le saint, fixa le corps en le liant sur les hanches par deux tours de cordes, cloua à la hâte les mains sur les traverses, jeta les fers à un esclave, et s'enfuit précipitamment, en laissant le supplicié à la garde des soldats. En descendant, il se disait à lui-même :

— Par Jupiter ! c'est dommage ! Celui-là n'a pas la mine d'un malfaiteur. Qu'il ne souffre pas longtemps, au moins !

Les fidèles, qui étaient restés au sommet de la colline fatale, avaient éprouvé dans leur cœur tous les tourments infligés successivement à leur Père bien-aimé. Ils avaient senti les coups de lanières à nœuds qui le lacé-

raient, les étreintes des cordes, les déchirures des clous...

Ils agonisaient avec cet agonisant.

Eux, mais non point les infidèles, comprirent le secret de cette dernière grâce demandée aux hommes par Pierre, de le pendre la tête en bas.

Les uns l'attribuaient à une humilité profonde : Pierre n'ayant pas voulu subir le même genre de mort que son divin Maître. Les autres y voyaient le désir insatiable de souffrir. D'autres encore réunissaient ces deux motifs.

Tandis que les fidèles souffraient d'inexprimables angoisses, priaient et pleuraient, la voix de Pierre se fit entendre de nouveau, distincte et sonore :

— Seigneur Jésus-Christ, disait-il, ayez pitié de mes enfants et montrez les joies que je ressens à vos serviteurs qui souffrent pour moi !

Tous les yeux se fixèrent sur Pierre, plus que jamais attentifs.

Les croyants virent une phalange d'esprits célestes revêtus d'apparences humaines qui, se balançant dans les airs au-dessus de l'Apôtre mourant, agitaient des couronnes de gloire et des guirlandes de fleurs cueillies dans le paradis. Une telle clarté environnait ce chœur céleste, que les yeux humains ne pouvaient en soutenir l'éclat.

Tandis que tous admiraient cette vision magnifique et

se consolait par ce qui faisait la consolation de leur Père, leur stupeur s'accrut encore ; au milieu de ce triomphe, ils voyaient apparaître la personne même de Pierre, resplendissante d'une auréole glorieuse, et, à côté de Pierre, le divin Maître lui-même conversant avec l'Apôtre et paraissant lui dicter des paroles.....

Au même instant retentit la voix du mourant....

Il proférait ces mots :

— Pasteur éternel, vrai Fils de Dieu, je remets entre vos mains les brebis que vous m'aviez confiées. Rassemblez-les et conservez-les. Vous qui êtes la porte et le bercail, et le gardien et le pâturage, dans le temps et dans l'éternité ! gloire à Vous, au Père et au Saint-Esprit, aujourd'hui et dans les siècles des siècles !...

Hors de lui, le peuple s'écria :

— Ainsi soit-il !

Pierre avait expiré...

.
Le soleil se couchait ; les soldats se retiraient et les infidèles étaient frappés de stupeur.

Les chrétiens, rassurés et confiants, s'élançèrent vers la croix en glorifiant Dieu. Les saintes matrones, Anastasie et Basilissa, étendirent au pied de l'instrument du supplice une étoffe précieuse. Marcel et les autres prêtres se mirent en devoir de détacher le corps, avec les mar-

ques du plus grand respect. Claudia Sabinilla recueillait avec les éponges le sang répandu sur le sol, et ses pieuses compagnes en effaçaient tout vestige sur le bois de la croix et sur la terre. Après avoir déposé les reliques sacrées sur une civière tenue toute prête dans une maison voisine — ces prévoyantes servantes des martyrs avaient pensé à tout, — les chrétiens baisèrent pieusement les dépouilles de Pierre, et partirent. A un signe de Lin, ils se dispersèrent : les païens, depuis longtemps déjà avaient abandonné la place.

Il était tard. A cette heure silencieuse, Rome païenne s'enivrait au milieu des désordres de ses petits soupers. Les disciples très-fidèles de Pierre, pliant sous leur cher fardeau, sortaient de la porte du Janicule ¹. De là, passant par des chemins de traverse dans les vallées, ils le transportèrent comme on transporte un cadavre vulgaire, à leur retraite ordinaire du Vatican. L'obscur refuge, sanctifié par le premier Vicaire de Jésus-Christ, se cachait sur la pente occidentale d'un mamelon appelé mont Doré, situé au pied de la colline Vaticane qui, formant une ellipse, l'environnait presque entièrement. Cette butte, rasée et aplanie depuis, est l'endroit où

1. La porte du Janicule, ou Aurélia, correspondait, comme nous l'avons déjà dit, à la porte Saint-Pancrace.

s'élève le plus immense monument que main chrétienne ait jamais édifié. Sous Néron, sa cime portait un temple dédié à Apollon. Du côté du nord se trouvait une maison de plaisir appartenant à Néron et, dans les alentours, on établissait une naumachie. Au pied de la colline, à l'orient, était le fameux cirque de Néron, presque enfermé dans la vallée, si ce n'est quand il ouvrait sa porte principale, laquelle donnait sur les biens d'Agrippine, appartenant à cette époque à Néron. Ces possessions, semées de prairies, de sentiers, de jardins et de bosquets, s'étendaient jusqu'aux rives du Tibre, à l'endroit où le pont de Caligula traversait le fleuve.

Les Romains, qui fréquentaient beaucoup les promenades et le cirque d'Auguste, ne se doutaient pas que la paisible retraite des chrétiens abhorrés, cachée derrière les magnificences nérónniennes, devait un jour éclipser la demeure d'Auguste et les souvenirs de Romulus sur le Palatin et sur le Capitole. Ils ne la connaissaient même pas. Au premier regard, ce n'était pour les profanes qu'une laide maison perdue au milieu de quelques autres semblables, avec un terrain destiné à des sépultures privées, qui s'étendait sur la colline, jusqu'au pied des murailles du temple d'Apollon.

Les hypogées creusées dans les entrailles de la terre et destinées à ensevelir les martyrs et les morts ne pou-

vaient, à plus forte raison, être soupçonnées des infidèles. Telle était l'Eglise primitive du Vatican, où Pierre catéchisait les convertis, baptisait les néophytes, confirmait les disciples et sacrait les Evêques des villes nouvellement évangélisées.

Il est difficile de donner aujourd'hui une idée de l'endroit du Vatican où les Romains chrétiens se réunissaient, car la masse énorme des basiliques qui s'y succédèrent a changé les dispositions du terrain. D'après toute vraisemblance, cette retraite devait être située à peu près où se trouve aujourd'hui l'abside de la basilique de Saint-Pierre, et les documents historiques viennent expliquer et appuyer notre opinion. La sépulture de saint Pierre ne fut jamais changée de place, ou, si elle fut éloignée, elle le fut bien peu.

Le temple d'Apollon ne pouvait donc être ailleurs qu'à l'endroit où se trouve maintenant la confession de saint Pierre, et nous savons que le prince des Apôtres fut enseveli auprès du temple d'Apollon. Le cimetière du Vatican, où se trouvait le sépulcre, devait y être attenant, ainsi que la maison des assemblées chrétiennes. Il est à noter que, sous Néron, le terrain attenant à un monument funèbre était regardé comme inviolable. Il pouvait très-bien servir de sépulture et devenir une église et un baptistère, — les cimetières *ubi Petrus bapti-*

sabat, — en y bâtissant une maison qui serait censée la maison du gardien, suivant l'usage alors en vigueur. Dans les années qui suivent immédiatement le règne de Néron, nous voyons les chrétiens se réunir dans l'église du Vatican et y ensevelir des Papes. L'on ne pouvait choisir un enclos sur le versant oriental où se trouvaient les jardins impériaux, au midi, où le Cirque était situé, au nord, occupé par le *Palatium neronis*. L'enclos extérieur du cimetière et l'édifice où se tenaient les assemblées des chrétiens devaient donc être situés à l'occident, c'est-à-dire vers l'abside de la basilique, au-dessus des *Grotte Vaticane* d'aujourd'hui.

Notre topographie rend parfaitement véridique l'assertion de Prudence : *Tumulum sub monte Vaticano*, et s'accorde avec le bibliothécaire Anastase, qui dit à plusieurs reprises que saint Pierre fut enseveli *in monte Aureo*. Tout le monde sait qu'à l'endroit où se trouve aujourd'hui la basilique se trouvait autrefois une colline assez élevée. Les degrés encore existant devant Saint-Pierre peuvent en faire foi. Nos assertions sont en accord, en même temps, avec celles d'Anastase, qui dit que saint Pierre fut enseveli *juxta Palatium neronianum in Vaticano*, ou *in vaticano palatio Neronis*; car ce palais était situé à l'endroit où se trouve l'aile occiden-

tale de la basilique, où le place aussi Canina, d'après d'antiques documents.

Toujours d'après cette topographie, se justifie l'opinion que saint Pierre vint *ad locum qui appellatur Naumachia, juxta obeliscum Neronis, in monte*, comme il est dit dans sa Passion, car la Naumachie était voisine du palais de Néron : Cancellieri le démontre longuement ¹. Cette Naumachie donna son nom à la partie occidentale du Vatican jusqu'à l'église actuelle de S. Pellegrino, près de la porte Angélique, laquelle se nommait encore au moyen-âge *S. Pellegrino in Naumachia*. L'opinion d'Anastase, *sepultus est via Aurelia*, est aussi justifiée. Cette voie, qu'elle existât ou non au temps de Néron, passait, quand elle fut établie, le long du cirque Néronien, au pied du mont Doré, non loin de la sacristie actuelle de Saint-Pierre. Le *juxta viam Triumphalem* de saint Jérôme s'accorde encore avec nous. Selon nous, en effet, la voie Triomphale passait sur la grande traverse de la place Saint-Pierre.

Enfin le *sepultus est in templo Appolinis* devient intelligible, et voici pourquoi : les jardins de Néron s'étendant, comme l'avouent les érudits, sur la place Saint-Pierre, Borgo-Nuovo et Borgo-Vecchio, pouvaient très-

1. *De secretar. basil. vat.*, p. 933, 951.

bien avoir pour limite occidentale ¹ le Cirque, la colline *Aurea* et les autres édifices, le Palais et la Naumachie. De l'autre côté du mont Doré pouvaient se trouver des demeures privées dont l'une pouvait avoir un enclos qui s'étendit jusqu'au temple d'Apollon ; cet enclos pouvait former le cimetière Vatican, et le corps de saint Pierre a pu être enseveli dans une crypte au pied du temple, sans pour cela être placé dans les jardins de César.

Cette digression un peu longue achevée, revenons à la maison du Vatican, où l'on venait de transporter le corps de l'Apôtre martyr.

Les matrones chargées de rendre les derniers devoirs aux dépouilles de Pierre y étaient déjà rassemblées. Elles avaient apporté avec elles les arômes, les onguents et mixtures nécessaires.

Le prêtre Marcel, homme fervent et pratique, voulut se charger de ce travail avec l'aide d'Anastasie et de Basilissa. Il lava d'abord avec du lait et du vin le saint cadavre, et l'oignit ensuite de baumes précieux et de parfums choisis. L'on avait préparé un sarcophage neuf plein jusqu'aux bords de miel de l'Attique, selon l'usage des rois de l'Orient (70).

1. *Clausum valle Vaticana spatium*, ainsi que le décrit TACITE, *an.* XIV, 44, c'est-à-dire enclavé entre le Vatican et le mont Doré.

Les disciples ne pouvaient se faire à l'idée de se séparer de ces vénérables restes, avant que les autres frères eussent pu les voir une dernière fois, ceux surtout qui avaient accompagné Paul pour lui rendre un semblable service.

En outre, l'évêque Lin n'était point encore arrivé. A peine avait-il rendu les derniers honneurs à son maître qu'il s'était empressé d'accourir sur le lieu du supplice de l'Apôtre Paul.

En attendant, à la faveur de la nuit, au moment où le ciel commençait à se parsemer d'étoiles, les chrétiennes se réunissaient pour venir au Vatican, pleurer sur les dépouilles de leur Père expiré.

Au nombre de ces chrétiennes se trouvaient Praxède et Pudentienne, appelées près de ce lit de mort par leur pieuse mère.

Celle-ci assise, celle-là debout et les mains étendues, une troisième agenouillée au chevet du lit, priaient Dieu et attendaient la nuit, pendant laquelle devaient avoir lieu les funérailles sacrées.

Plautille entra : Thècle l'accompagnait. L'assemblée se leva, et tous entourèrent les servantes chéries de Paul et leur demandèrent les détails du martyre de leur maître bien-aimé.

Plautille, fatiguée, morne, accablée de douleur, ne put répondre que ces mots :

— J'aurais trop à dire... Voici la fille bien-aimée de Paul, continua-t-elle en montrant Thècle d'un signe... Qu'elle parle.

Mais Thècle était déjà sortie de la foule. Prosternée auprès du catafalque, elle avait baissé son voile et priait, paraissant peu soucieuse de parler. Personne n'osait l'arracher à son oraison ; la vénération de tous les chrétiens l'entourait d'une véritable auréole.

Sur un conseil de sa mère, Pudencienne fit un effort sur elle-même, vint s'agenouiller à côté de Thècle, et, soulevant un coin de son voile, lui dit tout bas à l'oreille :

— Servante de Dieu, pardonnez-moi : nos frères sont impatients d'entendre répéter les dernières paroles que prononça notre Paul à la dernière heure.

Au nom de son maître tant aimé, la vierge sembla se réveiller, comme si une étincelle l'eût embrasée. Elle se dressa sur ses pieds, et, se retournant vers les frères, s'écria :

— Paul ? Paul ? ne l'avez-vous pas vu ? Moi, je le vois encore... Il marche au milieu de ses bourreaux sur la voie d'Ostie... Je le vois et je vole vers lui. Lucina — (c'était le nom chrétien de Pomponia Grecina), — Lu-

cina est avec moi et me donne la main. Paul me regarde... O ce regard ! Que de secrets il me révéla, ce regard de notre grand Paul ! Mais déjà ce regard s'est détourné... Il est sous les verges... son corps n'est qu'une plaie. Il se lève debout, se tourne vers l'Orient, étend les mains !... N'entendez-vous pas sa prière, qu'il fait dans l'idiome natal hébraïque ? Ne sentez-vous pas résonner dans votre cœur le dernier adieu qu'il adressa à ses frères ?... Il se couvre le visage avec le voile blanc de notre sœur et tend le cou à la hache... Il en sort du lait et du sang... La tête sacrée a déjà bondi trois fois sur la terre ingrate en appelant Jésus... et trois fontaines ont jailli à la place où cette tête a touché... Les légionnaires confessent Jésus-Christ : demain ils demanderont le baptême à ces fontaines... Quelle splendeur ! le ciel est ouvert, l'esprit de Paul est déjà loin de la terre, il traverse déjà les incommensurables espaces, les abîmes de la lumière... Qui peut fixer toutes ces magnificences ? Les anges du Seigneur l'environnent et le Christ le couronne... O Paul, rappelle à toi maintenant ta servante exilée... Tu m'as enseigné la foi et la virginité de Jésus-Christ... Je suis ta fille... Paul, mon doux père, entends-moi... Ecoute-moi, Paul !...

.

A peine avait-elle achevé ces paroles, qu'elle éclata en sanglots, fondit en larmes, et, rabaissant son voile, tomba au pied de la civière.

Personne n'osa lui demander plus de détails.

Plautille alors narra quelques circonstances du martyre, et confirma les paroles de Thècle.

Pomponia Grecina, Thècle et d'autres chrétiennes avaient attendu les Apôtres à la maison de Pomponia, qui se trouvait précisément sur la voie Ostienne, à l'endroit appelé les Eaux Salviennes. Elles supposaient qu'ils devaient subir tous les deux en ce lieu la peine du martyre. Mais Dieu leur avait seulement permis d'assister à la mort de Paul, comme Thècle venait de le dire. Enfin, Luc, Tite et Timothée avaient transporté le cadavre sacré dans la maison de Pomponia, et là, avaient préparé la sépulture (71).

— A propos, qui vous a dit, fit un des frères, que nous avons choisi le cimetière Vatican pour ensevelir Pierre ?

— Nous l'avons supposé, répondit Plautille. Puis, Thècle prophétisait en esprit. Elle les vit sortir ensemble de la porte Trigemina et se séparer en deux troupes. En un mot, elle vit tout. Tant que dura le supplice de Paul, elle ne versa pas une larme : elle le regardait fixement, avec admiration, comme en extase ; elle soupirait et se

tordait de douleur en silence. Au moment où l'on ferma le sarcophage qui renfermait le corps du martyr, elle prit une de ses mains, la posa sur sa propre tête en disant :

« Cette main m'a baptisée, m'a indiqué le chemin de la virginité, du martyre et du ciel ! »

Elle la baisa, et alors seulement se mit à pleurer. Après un long silence, elle nous dit tout à coup :

« Pierre monte en ce moment au ciel. Paul va à sa rencontre. »

Au bout d'un instant, elle ajouta :

« Les frères le portent au Vatican. »

Nous mimes en ordre le sépulcre, et nous voici.

— Mais, de grâce, fit avec une candeur enfantine la bonne Pudentielle, ne nous rapportez-vous aucun souvenir de lui ?

Plautille lui répondit :

— Et que pouvions-nous recueillir ? Pomponia Grecina a fait enfermer dans le sarcophage tous les objets du martyr. Elle a promis qu'elle achèterait aussi la colonne à laquelle il fut attaché.

— Et le voile que vous lui avez donné ?

— Comment savez-vous cela ? demanda la sainte matrone étonnée.

— Les frères me l'ont dit : ceux qui revinrent avec

Pierre, lorsque les apôtres se séparèrent là, sur la voie Ostienne.

La bonne Plautille se voyant découverte avoua, non sans rougir humblement, qu'elle l'avait reçu selon la promesse de Paul.

A cet aveu, les instances devinrent si nombreuses qu'elle dut raconter avec force détails comme quoi les bourreaux avaient vainement cherché ce voile sur la tête de l'Apôtre : il avait disparu à leurs yeux. En revenant vers la ville, à l'endroit même où elle s'en était dépouillée pour le donner à Paul, elle avait vu le bienheureux Apôtre, qui lui avait apparu resplendissant de gloire et lui avait rendu son voile tout imbibé de sang fraîchement versé.

— Dites-moi, ma sœur, demanda Pudentienne, vous plairait-il que nous le voyions ? Donnez-nous à baiser le vénérable sang de Paul !

— Oui, le voir et l'offrir à Dieu, exclama Thècle en revenant à elle : le sang de Paul !

Plautille se hâta de satisfaire à d'aussi pieux désirs. Entendant quelques frères exprimer le désir de jouir de la vue d'un aussi précieux trésor, elle dit :

— Mes frères, Paul l'a donné à la plus indigne de ses servantes ; j'en fais dès aujourd'hui présent à l'Eglise. Je le remettrai demain à notre sœur Lucine (72).

XI

LE SÉPULCRE GLORIEUX

Les saints de Rome, rassemblés pour assister aux funérailles triomphales de l'Apôtre Pierre, se consolait ainsi. L'assemblée était devenue nombreuse et remplissait l'étroite église du Vatican.

Pour faire de la place, les frères s'étaient réfugiés dans les souterrains des tombeaux. Ils avaient transporté le précieux dépôt dans la dernière cellule située presque sous les fondements du temple néronien d'Apollon, et passaient les heures de la nuit à veiller.

Les anciens, les Evêques Clet et Clément, les prêtres, attendaient Lin dans la salle des assemblées sacrées. Lin était resté chez Pomponia Grecina pour donner tous ses soins aux vénérables reliques de Paul. Quand il eut

mis tout en ordre, il laissa la garde de la maison à cette pieuse dame et partit pour le Vatican, accompagné de l'Évangéliste Luc et des deux Evêques Tite et Timothée. Il était plus de minuit lorsqu'il arriva.

Le clergé l'accueillit avec les plus grandes démonstrations de respect. Les anciens et les prêtres furent les premiers à se jeter à ses pieds et à l'appeler tous ensemble, avec des acclamations, leur père et leur pasteur. Clément et Clet, déjà vicaires de Pierre pour la ville de Rome, protestèrent qu'ils ne souffriraient pas que le vœu du bienheureux Apôtre Pierre, désignant Lin comme son successeur, subît un examen quelconque. Le fait était public, les Eglises romaines l'avaient accueilli avec joie : donc, il devait se regarder désormais comme le Successeur de Pierre dans la dignité de Vicaire de Jésus-Christ.

— Et le corps du bienheureux Pierre? demanda Lin, dont le cœur et la pensée ne pouvaient oublier les tristes circonstances de cette journée.

— Il est prêt : les frères sont déjà rassemblés dans l'hypogée pour les funérailles ; mais vous devez présider la réunion.

Lin n'osa point désobéir à l'Esprit-Saint.

Il poussa un sourd gémissement.

— Oh ! Pierre, s'écria-t-il, ô mon bienheureux frère,

vous ajoutez un fardeau bien lourd à celui de ma douleur ! Assistez-moi, guidez-moi, soulagez-moi.

En proférant ces paroles, il se laissa tomber sur un siège, comme si le poids de la terrible charge qu'il acceptait l'eût accablé. Clet et Clément s'élançèrent auprès de lui et lui firent entendre quelques paroles de consolation. Ils l'introduisirent ensuite dans les galeries des sépulcres et le conduisirent jusqu'à la crypte où était renfermé le corps sacré. Les frères entourèrent le nouveau Pasteur et s'inclinèrent profondément devant lui : Lin se mit à genoux devant le sarcophage et pria longtemps ; puis, s'étant relevé, il s'assit près de là, sur un petit siège, leva la main et bénit le peuple réuni (73).

L'heure tardive et silencieuse, le lieu choisi pour la nombreuse réunion des saints dans les entrailles de la terre, ces faits qui s'étaient passés la veille, le sourd murmure de la persécution commençant à s'éveiller, le cadavre vénéré du premier Vicaire de Jésus-Christ exposé à tous les regards, éclairé par cette auréole que lui avait promise le Sauveur : tout contribuait à rendre cette suprême solennité d'autant plus sublime qu'elle était plus secrète.

Les frères, les matrones, les vierges, rangés le long des humides parois du souterrain, attendaient anxieu-

sement la première parole du nouveau Vicaire de Jésus-Christ.

Lin restait silencieux : son silence dura longtemps. Enfin, un léger murmure d'étonnement courut parmi les assistants : Clément, placé à côté de Lin, lui fit entendre que l'assemblée espérait de sa bouche une parole de consolation.

Le successeur de Pierre fit le mouvement d'un homme qui s'éveille en sursaut. Il se dressa, leva la main et ouvrit ses lèvres inspirées :

« — Qui donc ressemble à Pierre ? Pourquoi, ô Apôtre de Jésus-Christ, pourquoi révèles-tu ta gloire aux derniers de tes frères ? Pourquoi m'oppresses-tu, en ajoutant vision à vision, merveille à merveille, mystère à mystère ? Pourquoi imposes-tu à mes lèvres impuissantes la tâche de révéler ce que la pensée humaine ne peut saisir ?... »

« Frères ! je tremble et je suis émerveillé. Aujourd'hui, alors que notre Père était suspendu à la croix, au moment où le soleil se cachait derrière les collines du Vatican, je vis l'ombre de la montagne s'abaisser sur la cité étalée à ses pieds, et, à mesure que l'ombre s'étendait, un chérubin écrivait sur le bord dont elle était frangée, ces mots : **JUSQU'ICI LE ROYAUME DE PIERRE**. Il passa ainsi sur le Capitole et sur le Palatin,

jusqu'à l'extrême Orient... Au moment où Pierre rendait le dernier soupir, il me sembla que l'ombre du royaume revenait par l'occident du Vatican. Toute la terre lui est donnée en héritage... Son royaume comptera les années par les provinces ajoutées à l'empire, et, si une nouvelle terre surgit au sein de l'océan occidental, ce sera la terre de Pierre ! Royaume modelé sur le royaume de Dieu, il n'aura que deux bornes : le monde et l'éternité. Encore pourra-t-il les franchir : le royaume de Pierre se lie intimement avec l'éternité.

« La tombe étroite qui renfermera les restes de Pierre sera plus que royale et sera le trône de son esprit immortel. Je l'ai vu se dresser sur ses pieds et regarder autour de lui, avec un menaçant froncement de sourcils ; et, à son regard, j'ai vu tomber le temple d'Apollon, le Palais et le Cirque. Il étendait la main de façon à toucher la tête de César, en arrachait le diadème et le jetait dans la fange. D'autres Césars ramassaient ce diadème et en ceignaient leur front jusqu'à ce que Pierre, voyant leurs mains teintes de sang, les frappât d'un coup de foudre. A la fin, surgit un César mieux conseillé, lequel, agenouillé devant la tombe de Pierre, traça autour de ce tombeau le plan d'un temple chrétien.

« Ce temple sortit de la terre, dura mille années et

parut étroit, et les nations de la terre le rebâtirent plus vaste. Jamais, dans sa course à travers les espaces, le soleil n'éclaira œuvre plus admirable ! O sépulcre de Pierre, ton ombre sera grande comme l'ombre d'une montagne, au temps où les masses prodigieuses des Césars ne pourront plus couvrir de leur ombre même une petite fleur !...

« Et je vis, autour du sépulcre de Pierre, tomber pierre à pierre la Rome de Romulus, d'Auguste et de Néron, et de ces pierres tombées se réédifier une Rome nouvelle. Les cirques, les théâtres, les temples profanes, gisent dans la poudre. Les colonnes romaines soutiennent des temples chrétiens. Le Capitole lui-même verra son Jupiter adultère crouler sur sa base, et sur ses trophées s'élèvera un trophée plus grandiose : LA CROIX !...

« Dans les jardins d'Aggripine et de Poppée feront leur nid des colombes gémissant pour le Christ. Et quand le fer et le feu auront purgé de toutes ses scories la ville rebelle au Seigneur, la cité de Pierre seule restera et l'on y verra étendue, avec l'étole du prêtre, la pourpre du souverain.

« Rome de Pierre ! O métropole des villes croyantes ! le pèlerin qui pénétrera dans ton sein n'entendra plus la musique obscène des Thermes, ni les orgueilleuses rumeurs des Augustes. Il entendra le bruit de l'airain

sanctifié appelant à la prière, et la psalmodie des justes dans les enceintes sacrées, et le chant des vierges consacrées à chanter les louanges du Seigneur. De tous les côtés vers lesquels il dirigera son regard, il verra ou l'autel du Seigneur, ou le tombeau où reposent les ossements des saints, ou le lieu de la prière, ou le séminaire de la vertu, ou le sanctuaire de la vraie sagesse, ou la maison de l'orphelin, ou l'asile des vierges, ou le refuge du pauvre et de l'infirme...

« Et le pèlerin, récitant le symbole de la foi, sentira sur son visage un souffle qui lui dira : *Tu es dans ta patrie*. Il cherchera les vestiges de Pierre, et saura qu'il n'est aucun de ces vestiges qui ne fleurisse couronné d'un monument, couvert d'or et de pierres précieuses, vénéré par les siècles.

« Rome tout entière sera un temple de Pierre.

« Mais ici, sur cette montagne, près de cette tombe, sera sa forteresse.

« Près de cette tombe demeurera la colonne de la vérité, le phare de lumière, l'oracle du monde, le siège de l'empire sans bornes ! Ici, où fleurissent orgueilleusement les jardins de César, ensanglantés par notre propre sang ; ici, aux jours de la miséricorde de Dieu, le peuple, accouru des quatre points cardinaux pour implorer la bénédiction du successeur de Pierre, se pros-

ternera le front dans la poussière, et les rois s'humilieront avec le peuple.

« La voix de Pierre, vivante dans la bouche de ses Héritiers, retentira sans être arrêtée par les monts ou les mers jusqu'aux dernières terres réchauffées par le soleil. Celui que bénira l'Héritier de Pierre sera béni, mais celui qui ne recevra pas sa bénédiction ne pourra en recevoir aucune autre... Le peuple disgracié par lui sera mort par l'esprit, et le monarque de ce peuple sentira sur son front vaciller la couronne, dans sa main le sceptre se changer en roseau, et le trône se secouer comme un navire emporté dans les tourbillons de la tempête...

« Dans quelques siècles viendra un temps auquel trônera sur ce siège un Pontife qui aura le nom de la Piété. Vers lui se tourneront tous les regards et l'amour ardent de tous les justes, et cependant il verra les méchants souiller devant lui le riche manteau de Pierre, et les puissants, traitres à leur Père, en déchirer et en vendre les lambeaux. Honte des nations baptisées ! Ce Pieux lève les yeux aux ciel et appelle de nouveaux Saints au secours de la chrétienté en danger, lui qui avait déjà posé sur le front de la Mère de Dieu, le suprême diadème.

« Il rappelle aux monarques le fléau divin, ramène

les dévoyés dans le sentier de la justice, et frappe l'erreur par la vertu du Verbe de Pierre !

» Que vois-je ? Ici, à l'endroit d'où je vous parle et où vous m'écoutez, ici s'élève le trône de ce Pieux... et en ce jour même, revenu après dix-huit siècles !... Dix-huit siècles passés sur cette tombe en ont rajeuni la gloire. Nous la baignons de nos pleurs, eux l'entourent de joie... Cent sénateurs vêtus de pourpre l'entourent, cent et cent Anges des Eglises d'Orient et d'Occident, du Midi et du Septentrion, se meuvent en chantant autour des reliques de Pierre, et ce Pieux dit :

» CROYEZ AVEC MOI !

» Et ils répondent : *Amen !*

» ESPÉREZ AVEC MOI !

» Et ils répondent : *Amen !*

» AIMEZ AVEC MOI !

» Et ils répondent : *Amen !*

» O jour joyeux, éclatant, splendide, où je les verrai rassemblés auprès de cette tombe, et formant un concours universel de l'Eglise enseignante ! Des milliers de lévites chantent en chœur, des peuples et des peuples, parlant cent idiômes divers et ayant un seul cœur les accompagnent... Ils sont venus, ils sont accourus, les bien-aimés fils de Pierre : nation grande et infinie. Les riches apportent au sépulcre le tribut d'or ; les pauvres

offrent la moitié de leur pain ; la matrone y suspend son anneau nuptial, et la vierge son collier... Et vous, ô preux de Rome et d'Italie, et vous, ô preux de la Gaule, de la Belgique, de la Batavie, de l'Ibérie, quel hommage rendez-vous à la tombe de Pierre ! Ah ! je le vois, vous ceignez l'épée pour Pierre, et pour lui vous allumez les foudres de la guerre. La veuve envoie son fils unique, et la jeune épouse son jeune époux !

» Quelle pensée vous réunit ? La FOI et L'AMOUR. Qu'espérez-vous ? MOURIR POUR PIERRE...

» Que l'on ne pleure pas sur les hommes forts qui meurent sur la montagne pour Pierre : ils sont les martyrs de la patrie chrétienne... Pierre leur ouvre le lumineux sentier de la gloire céleste ; ils régneront avec le Christ.

» O Pierre, puissant sur la terre et dans le ciel ! Jésus-Christ t'a investi d'un reflet de son sacerdoce et de son royaume... Tu vis et tu règnes dans la personne de tes successeurs... entre la vie des mortels et les splendeurs des saints... »

.

Ces paroles achevées, Lin se tut et resta les yeux levés au ciel...

L'assemblée rendit gloire au Seigneur et à l'Apôtre

premier vicaire de Jésus-Christ : le Saint-Sacrifice fut ensuite célébré.

A l'aurore, les frères sortaient de la petite église du Vatican et s'embrassaient, pleins d'une joie immense.

Thècle serra sur son sein la jeune Pudentienne et lui dit :

— Je vous remercie de m'avoir appelée à temps pour assister à ces merveilles du Seigneur.

Pudentienne répondit :

— Ce n'est pas moi qui vous ai appelée, ma sœur, c'est Pierre et Paul. Qu'ils soient éternellement bénis !

Les fidèles se disaient les uns aux autres :

— C'est là une grande prophétie !

— Qui aurait pu le penser ?

— Bienheureux ceux qui la verront accomplie.

FIN.

NOTES

(1) *Salutant te Eubulus, et Pudens, et Linus, et Claudia*, II *Tim.*, iv, 21. Sur ce Pudens, voyez ce qu'écrivait de Rome saint Paul, peu de temps avant son martyre. Nous adoptons la tradition antique, d'après Baronius, an. 44, n° 64 ; an. 57, n° 104 ; an. 59, n° 48. Les savants modernes ont adopté cette tradition. Voyez Reumont, *Dasuchichte der Stadt Rom.*, page 360.

(2) Saint Paul écrivant à Philémon appelle Onésime son fils, son cœur ; il supplie tendrement son ami de recevoir l'esclave fugitif, non plus comme esclave, mais comme frère, comme il le recevrait, lui, Paul. Et cela parce qu'Onésime avait reçu le baptême et lui avait rendu de grands services pendant qu'il était dans les fers.

(3) *Act.*, xxi, 43. Souvent, dans les assemblées primitives, quelques frères se lèvent pour prophétiser, c'est-à-dire pour expliquer le sens de l'Écriture Sainte et les lumières divines envoyées par le Saint-Esprit, ou bien pour révéler

des choses utiles pour l'édification commune. V. le chap. XIV de la première aux Corinthiens.

(4) Plusieurs Pères attestent cette révélation qu'eut et que manifesta saint Paul, entre autres saint Augustin et saint Athanase. Elle peut certainement être appuyée par la lettre écrite par saint Paul, quelque temps avant son martyre, c'est-à-dire II *Tim.*, iv, 6-8.

(5) Aucune femme des temps apostoliques ne fut plus illustre que sainte Thècle : aucune n'est plus louée par les Pères grecs ou latins. Saint Grégoire de Nazianze la rappelait avec les Apôtres comme un témoignage de la foi qui eut dû forcer le respect de Julien l'Apostat. (V. BARONIUS, an. 47, n° 4 et suivants. Les BOLLANDISTES, 27 sem.) — Elle fut célèbre par sa constance dans les supplices qu'elle subit pour conserver sa virginité, par ses miracles et par son dévouement à saint Paul, qui la convertit à Iconium, lorsqu'il y prêcha en l'an 47 de J.-C. C. 5. *Act.* xiv, 4-6. Il nous plaît de réunir au nom de Claudia celui de Sabinilla, car il est possible qu'elle portât ces deux noms. La tradition porte que la Claudia mentionnée par saint Paul (II *Tim.* iv, 24) était femme de Pudens ; d'un autre côté, dans les actes de sainte Pudentienne, la femme de Pudens est appelée Sabinilla.

(6) Sénèque, Epictète et Philostrate parlent de Démétrius et de son libre parler à propos de Néron. Tacite le fait assister aux derniers moments de Thræsea Petus, *Ann.*, xvi, 35. Exilé depuis, il rentra je ne sais quand, mais il se trouvait à Rome sous Domitien. (TAC., *Hist.*, iv, 40.) Nous le faisons parler selon son caractère historique.

(7) Tout le monde sait que le Cirque et les Jardins de Néron existaient où se trouvent maintenant Saint-Pierre, la place et les rues de Borgo-Nuovo et le Borgo-Vecchio. C'est là que s'exerça la première persécution contre les chrétiens. Quelques-uns étaient dévorés par les bêtes féroces ; d'autres étaient enduits de poix et brûlés. Outre Tacite, Suétone, Sénèque, Martial et Juvénal, plusieurs écrivains ecclésiastiques racontent cette persécution.

(8) C'est-à-dire les *Acta Diurna*, vraie gazette officielle qui s'envoyait de Rome et se lisait *per provincias, per exercitus*. (TAC., *Ann.* XVI, 22.) Du reste, Tacite distingue ailleurs (*Ann.* XIII, 32), les événements par *Annales*, et les nouvelles par *Quotidiennes*.

(9) Depuis Caligula et pendant plusieurs siècles, les Juifs habitèrent surtout le Transtévère. (65, BARON. AN. 69, n° 9). Saint Pierre habita tout d'abord au milieu d'eux. Cela n'empêche pas qu'il ne devint plus tard l'hôte de Pudens, au pied de l'Esquilin et du Viminal.

(10) Les gentils confondirent fréquemment le christianisme et le judaïsme, ainsi que nous le prouvent très-clairement des textes souvent cités de Tacite et de Suétone. Les Œuvres, dites de saint Clément, Pape, nous prouvent aussi que saint Pierre passait auprès des juifs pour un magicien.

(11) SUÉTONE, Néron 57 : « *Creditus est (Otho) etiam de celebranda Neronis memoria agitavisse, spe vulgus alliaciendi; et fuere, qui imagines Neronis proponerent. Atque etiam Othoni quibusdam diebus populus et miles,*

tanquam nobilitatem et de Cus astruerent, NERONI OTHONI *ad clamavit*. V. TACITE, *Hist.*, 4, 78.

(12) *Le baiser sacré* était une coutume ayant un caractère religieux et mystique : il se donnait d'homme à homme et de femme à femme. D'un usage solennel dans la liturgie sacrée, il était encore pratiqué hors de l'Eglise. Institué pour ainsi dire par l'exemple de Jésus-Christ, recommandé par les Apôtres (I *Petr.*, v. 14, *Rom.* xvi, 16 et ailleurs), le baiser de paix a été conservé jusqu'à nous dans les cérémonies de la messe. V. BARONIUS, ann. 45°, n° 23 et suiv. Nous avons vu quelques confréries renouveler ce louable usage et se donner le baiser — symbole de la paix et signe d'une inviolable charité — au moment où chacun des frères entre dans le lieu de réunion. C'est pour des raisons du même ordre que le *Pax vobis* et le *Pax tecum* devinrent la formule de salutation des premiers fidèles. Ces paroles ont servi souvent d'inscriptions funéraires à leurs tombeaux.

(13) C. des Epîtres. Les paroles que nous venons de mettre dans sa bouche sont extraites de ses Epîtres. Nous en avons donné tantôt la lettre, tantôt le sens simplement. On peut affirmer avec certitude que saint Pierre revint à Rome pour combattre Simon le Magicien, à cause de l'immense préjudice que ses hérésies causaient à toute l'Eglise en général et à celle de Rome en particulier. Dans sa seconde Epître écrite précisément, à cette époque, de Rome, et probablement dans la maison de Pudens, le saint Apôtre ne fait presque que combattre le simonisme ! on aperçoit la même tendance dans les lettres plus ou moins contemporaines de saint Paul, de saint Jean, de saint Jacques et de saint Jude. Déjà, le premier voyage de saint Pierre à Rome,

sous Claude, avait été entrepris dans le même but, — *Petrus... secundo Claudii imperatoris anno ad expugnandum Simonem Magnum pergit* ; saint Jérôme, *de vir., ill. Cap. I : Constit. apos. VI. 7 ; Reconnaissances et Homélies de saint Clément.*

(14) La pieuse condescendance de Pierre pour les fidèles de Rome est attestée par SAINT AMBROISE, *Serm. cont. Aux.*, t. III, p. 1010 : *Christianæ animæ deprecatae sunt, ut paulisper cederet. Et quamvis esset cupidus passionis, tamen contemplatione populi precantis inflexus est.*

(15) I. Cor. XVI, 49. Rome., XVI, 3-5. Leur habitation se trouvait, selon la tradition romaine, là où est aujourd'hui Santa-Prisca. La Priscille de l'Aventin ne doit pas être confondue avec une autre Priscille, contemporaine, mère de saint Pudens, de laquelle il est parlé dans les Actes de sainte Pudentienne, et qui donna son nom à un cimetière de la voie Nomentana.

(16) Là où se trouve aujourd'hui sainte Marie *in via Lata*. On dit que saint Paul habita la maison de Sabine, lorsque, dans un premier voyage à Rome, il subit deux ans de prison. (*Act. XXVIII, 16-31.*) On rapporte aussi que saint Pierre s'y arrêta, et qu'il fit partir de là saint Martial pour les Gaules. — V. le *Dict. de MORONI*.

(17) Nous croyons qu'il existait au Vatican un grand nombre de maisons chrétiennes et une habitation de saint Pierre avec une église, c'est-à-dire une salle, destinée aux assemblées chrétiennes. C'est là une antique tradition dont fait foi BOSIO, *Roma sotteranea*, II, 2. En tous temps, de nos jours encore, il y eut en ce lieu nombre de fours à briques. AMMIEN MARCELLIN y place beaucoup de pauvres

gens, XXVIII, 3; JUVÉNAL y met des fabriques de poteries, *Satire VI*, v. 344; d'après MARTIAL, I *Epigr.*, II, il y avait là des vigneron; ces deux derniers auteurs vivaient au temps de saint Pierre. Il est vraisemblable que la semence de la foi germât chez ces pauvres gens, car près du cirque de Néron, le fameux cimetière du Vatican se trouve là depuis les temps apostoliques, de même que pour les chrétiens du Transtévère fut creusé à la même époque, hors la porte du Janicule ou Aurélia, le cimetière de Lucine (peut-être la *Pomponia Græcina*, de Tacite). Depuis lors ce cimetière prit successivement différents noms. Les saints Processus et Martinianus y furent déposés, ainsi que d'autres premiers disciples de l'apôtre saint Pierre.

(18) Là fut le cimetière de Priscille, mère de Pudens et, près de celui-là, le cimetière Ostrien, où la tradition prétend que saint Pierre baptisait. V. DE ROSSI, *Roma sotter.* tome I, page 184, et les Actes de sainte Pudentienne dans les **BOLLANDISTES**.

(19) Dans le souterrain de Priscille, ou de Pudens, puisqu'il était fils de Priscille, furent enterrés cette sainte femme, Pudens et, quelque temps après, sainte Pudentienne. Quant au grand nombre de chrétiens massacrés sous Néron, TACITE, *Ann.* xv, 44, en fait foi en se servant de l'expression *multitudo ingens*. Il n'y a donc rien d'exagéré dans le chiffre de trois mille que la tradition assigne aux saints ensevelis par Pudentienne. Ce nombre peut-être formé par ceux qu'elle ensevelit elle-même et ceux qui furent enterrés lors de la persécution de Domitien.

(20) Le cirque de Flore se trouvait tout près du quartier patricien et de la maison des Pudens; quelques-uns le

placent dans le quartier lui-même et le nomment théâtre au lieu de cirque, voy. NARDINI, *Roma antica*. Il est notoire que ces exécrables jeux de Flore tombaient précisément dans la saison dans laquelle se passe notre récit. Aujourd'hui, Rome consacre le moins des fleurs à la Vierge Marie.

(21) Le discours de Clément est tiré des *Homélies* ou *Lettres aux Vierges*, qu'il écrivit au temps même où se passe notre récit. Inutile de dire que nous croyons à l'authenticité de ces lettres. Le protestant Wotsten, aussi savant orientaliste qu'ardent ennemi de l'Eglise romaine, les reconnaît comme authentiques. Il les publia le premier, en 1751, en langue syriaque. Un grand nombre de savants catholiques, et, parmi nos contemporains, Mohler, le P. Zingerle, le cardinal de Villecourt, partagent notre avis. Enfin, le chevalier Bueler, dans les prolégomènes à sa traduction littérale et à sa splendide édition syro-latine, les donne comme véritables, en produisant à l'appui de nombreux et sérieux arguments.

(22) Sainte Pétronille ou Aurelia Petronilla, à laquelle est dédié un autel dans la basilique de Saint-Pierre, était, comme on le sait, fille de l'apôtre, non selon la chair, mais selon l'Esprit. L'archéologue DE ROSSI la fait citoyenne romaine, et dit qu'elle était peut-être de la maison des Flavius.

(23) La table sur laquelle, d'après la tradition, saint Pierre célébrait la messe dans la maison de Pudens se conserve, partie dans l'église de Sainte-Praxède, partie dans la basilique de Latran. Le siège dont il s'agit ici est le même que l'on vénère à Saint-Pierre. La description que nous en faisons

est conforme à son caractère qui est vraiment celui de l'époque, ainsi que le dit fort bien le Cardinal Wiseman.

(24) Il est certain que Simon s'arrogea le droit de se faire rendre les honneurs divins, et qu'il obtint de diverses manières l'adoration des Juifs et des Gentils. Outre que ce fait a sa base dans les *Actes des Apôtres*, nombre de Pères et d'écrivains anciens, saint Justin Martyr, saint Epiphane, saint Irénée, Eusèbe, etc., s'accordent encore sur ce point. EUSÈBE (*Hist. eccl.*, II, 43) confirme l'adoration de la prostituée Eléna, comme l'avait déjà confirmée SAINT IRÉNÉE (*Contre les hérésies*, I, 23).

(25) Cela ressort de ses doctrines et des faits qui lui sont attribués, et surtout des témoignages des livres dits de saint Clément.

(26) Cf. *Actes*, VIII, 10-11 ; IRÉNÉE, *Contre les Hérésies*, I, 23, et plus clairement EUSEB. *Hist. Ecclés.*, II, 43. Il en a toujours été et il en sera toujours ainsi, en commençant par le premier hérésiarque Simon, et en passant par Arius, Luther, Henri VIII, pour en venir aux modernes saints-simoniens, fourriéristes, mormons, spirites et ceux qui viendront après.

(27) Ce fut l'impie ambition de beaucoup de gens de se donner pour le Messie, ou pour l'incarnation d'une personne divine, et de contrefaire Jésus-Christ. Voy. ORIG., *Traité XXVII sur Matthieu*, et *Cont. Cels.*, VI, II, VII, 9. Ce dernier dit précisément de Simon : « Il espérait, s'il pouvait accomplir des œuvres semblables à celles de Jésus, pouvoir obtenir des hommes autant que Jésus en avait obtenu. » (*Cont. Cels.*, V, 62.)

(28) Nous croyons qu'il se donnait, dans Rome, pour Grec, ou que, du moins, quelques-uns le prenaient pour tel. Nous appuyons ces conjectures sur JUVÉNAL, *Satires*. III, 80.

*Ad summam, non Maurus erat, neque Sarmata nec Thraæ
Qui sumpsit pennas, mediis sed natus Athenis.*

Ce passage doit, croyons-nous, se rapporter à notre Simon le Magicien ; mais nous reviendrons plus tard sur ce point.

(29) Il est bon de noter qu'il était dans les mœurs romaines que les philosophes se présentassent en public pour moraliser, dans les bibliothèques, au besoin, dans les maisons même. Auguste écoutait volontiers les *parleurs de vertu*, même en buvant. Suér., *Oct.*, 4. Les *Actes des Apôtres* nous apprennent que ceux-ci usaient des coutumes de leur siècle pour annoncer Jésus-Christ, et souvent pour parler du jugement universel. A ce fait se rapportent les textes suivants : *His auditis, compuncti sunt corde, et dixerunt ad Petrum : Quid faciemus ? Stupebant autem omnes : Alii autem irridentes, dicebant, quia musto pleni sunt isti. In modico suades me christianum fieri : multæ te litteræ ad insaniam convertunt.*

La question des fourmis et de l'éléphant fut, en effet, proposée par un imbécile à saint Barnabé, apôtre ; tandis qu'il haranguait le peuple, à Rome, comme un *parleur de vertu*. Saint Clément I^{er}, pape, que nous introduisons dans ce récit, fut converti lors de cette prédication.

(30) Les œuvres attribuées à saint Clément, très-anciennes en tout cas, sont pleines du récit de ces luttes corps à corps entre saint Pierre et Simon le Magicien. On en trouve quel-

ques mots aussi dans les Pères. Voy. EUSEB., *Hist., Ecclés.*, II, 44.

(31) L'existence de cette statue, à Rome, *entre deux ponts*, c'est-à-dire dans une île du Tibre, est attestée par SAINT JUSTIN, I, *Apol.* n° 26, et après lui, d'après d'autres anciens, Eusèbe, saint Augustin, etc. Il est vrai que sous Grégoire XIII l'on trouva un soubassement avec l'inscription : *Semoni Deo Fidio Sancto Sacrum.*

(32) C'est là la *nécromancie* proprement dite. Elle est attribuée à Simon, non-seulement par les livres *clémentins* (l. c.), mais encore par TERTULLIEN, *de Anima*, chap. 57, où l'on décrit, paraît-il, toutes les scènes du spiritisme moderne.

(33) Le bourg Jugarius, correspondait à la rue actuelle de la Consolation. En venant vers le Forum, on trouvait à gauche la fontaine Servilia, le temple d'Ops; et, en face de celui-ci, à droite, le parvis de l'entrée principale de la basilique Julienne. La basilique dépassée, on entrait dans le Forum par l'Arc de Tibère, et l'on se trouvait à peu de distance des rostres placés au pied du Capitole. La montée, à droite de celui qui regarde les rostres depuis le Forum, s'appelait montée Capitoline; en la gravissant, on trouvait sur la droite le bureau des écrivains, appelé Ecole de Xanthe, à l'endroit même où se voit aujourd'hui le *Portico degli dei consenti*, œuvre postérieure aux temps néroniens.

(34) Le tribunal était plus élevé que les bancs de l'hémicycle (*subsellia*) dont on appelait *cornes* les deux côtés. Cette construction se trouvait d'ordinaire dans l'abside de la basilique. Derrière elles étaient les cellules où les juges se

retiraient pour délibérer en secret : de là le nom de *secretarii*. Quelquefois autour du siège du magistrat se dressait une espèce de petit temple fermé par des draperies, et alors on délibérait après les avoir fermées ; c'est pourquoi Vitruve l'appelle *ædes*. En voici le texte, que nous donnons afin d'indiquer la grandeur d'un prétoire : *Tribunal quod est in ea æde hemicycli schematis minoris curvaturæ formatum. Ejus autem hemicycli in fronte est intervallum pedum quadraginta sex, introrsus curvaturæ pedum quindecim.* (*De architect.* V, cap. I, n° 14.)

(35) Outre la persécution prétextée par l'incendie de Rome, Néron porta des lois contre les chrétiens, ainsi que l'affirme Sulpice Sévère (*Hist. Sacr.*), II, 41.

(36) Après avoir tué sa femme Poppée à coups de pieds, Néron voulut la faire déifier. Au milieu des crimes dont Thraseas Petus fut accusé, on trouvait celui-ci : *Poppeam divinam non credere.* Tac. *Ann.*

(37) L'auteur de la *Mort des pers.*, chap. II, rapporte que Pierre et Paul furent condamnés à mort pour crime de religion nouvelle. Voici quelle fut en général l'accusation contre les chrétiens : *Genus hominum superstitionis novæ et maleficæ.* Voy. Suétone, *Nér.*, 46, et Tacite.

(38) Les Jeux Néroniens, institués par Néron, furent réellement anticipés et eurent lieu avant le départ pour l'Achaïe, que nous fixons vers octobre de l'an 66 de l'ère vulgaire.

(39) La grande statue de Jupiter regardait le Forum, du fond duquel le colosse de Néron apparaissait derrière plusieurs palais et basiliques. Nous en voyons encore le piédes-

tal, près du Colysée. La singulière dévotion de Simon pour les lares est notée par saint Irénée.

(40) Les *Actes des Apôtres* (II, 43 ; III, 7 ; V, 12-15) font foi des miracles de saint Pierre. Quant à ceux qui eurent lieu à Rome, outre ce qu'en disent des *Actes*, on en trouve diverses traces dans LACTANCE (*de Mort. persec.*) ; dans le *De Excid. Hieros.* 112 ; dans les œuvres de saint Ambroise et les livres attribués à saint Clément. OROSE (*Histor.* VII, 6) dit expressément : *Petrus... Romam venit et salutarem cunctis credentibus fidem fideli verbo docuit, potentissimisque virtutibus approbavit.*

(41) *Pasquinade* du temps. Cela fait allusion à la grandeur démesurée de la *Domus aurea*, qui n'était pas encore terminée et qui couvrait une partie des monts Palatin, Cœlius et Esquilin, ainsi que les vallons qui les séparent.

*Roma domus fiet ; Veios migrate, Quirites ;
Si non et Veios occupat ista domus.*

(42) DION CHRYSOSTOME, écrivain contemporain, dit en termes précis (*Orat.* XXI) : « Personne ne pouvait contre- » dire Néron en quoi que ce fût, ni répondre que ce qu'il » ordonnait était impossible. De telle façon que s'il avait or- » donné à quelqu'un de voler, il devait être obéi. Et ce *quel-* » *qu'un* était nourri longtemps près de lui, dans la maison » royale, comme s'il eût à exécuter ensuite l'ordre qu'il avait » reçu de voler. » Ceci nous paraît faire allusion aux actes de Simon le Magicien, que l'on garda à vue jusqu'au jour de l'entreprise.

(43) *Grammaticus, rhetor, geometres, pictor, aliptes, Augur, schanobates, medicus, magus : omnia norit.*

Græculus esuriens in cælum, iusseris, ibit.

*Ad summam non Mauruserat, neque Sarmata, nec Thrax,
Qui sumpsit pennas, mediis sed natus Athenis.*

C'est ainsi que JUVÉNAL (*Sat.* III. v. 76-90) paraît décrire le rôle de Simon à la cour de Néron, en changeant le nom de sa patrie et en taisant le sien. Nous inclinons d'autant plus à le croire, que, dans les vers suivants, il fait de nouvelles allusions aux turpitudes néroniennes. D'autre part, cette *Ethopée* poétique de Simon est complètement en rapport avec l'histoire.

(44) Nous tirons les paroles de Pierre et celles des fidèles, prononcées dans cette occasion, de saint Ambroise et de l'auteur de l'*Excid. Jerus*, (II, 2.) lequel conclut ainsi : *Victus fletibus Petrus, cessit : promisit se urbe egressurum. Proxima nocte salutatis fratribus et celebrata oratione proficisci solus cœpit.*

(45) *Conscendit statuto die montem capitulinum* (EXCID. HIEROS, I, c.). SUÉROME, (*Calig.*, 22), parle de la loge où galerie, qui unissait au Capitole le palais de César. Il paraît qu'elle passait sur la nef latérale de la basilique Julienne, et que c'est de là que Caligula jetait des pièces de monnaie au peuple. Pour accomplir ce trajet, on jeta un pont, qui fut, peu de temps après, démoli, et, sous Néron, il fallait absolument descendre les escaliers intérieurs de la basilique, entrer dans le Forum et prendre ensuite la montée ordinaire.

(46) Les *Const. Apost.* VI, 9 : *Hist. Excid. Hieros.* I, c. : SAINT JUSTIN, *Apol., Christ.*, 26 ; SAINT JÉRÔME, parlent des promesses, des menaces et des blasphèmes de Si-

mon le Magicien et mentionnent la couronne de laurier et les applaudissements populaires.

(47) Il est inutile d'insister sur l'ascension opérée par Simon le Magicien, car de nombreux écrivains l'attestent et la racontent plus ou moins longuement. Il est à remarquer que plusieurs écrivains païens contemporains y font allusion, entre autres SUÉTONE, JUVÉNAL, DION CHRYSOSTOME, LUCIEN et ARNOBE ; SAINT CYRILLE, SULPICE SÈVÈRE, SAINT EPIPHANE, THEODORET, DRACONZIUS en parlent aussi.

(48) D'après les monuments, les écrits et l'accord dans lequel ils se trouvent, tel était, en effet, le portrait des Apôtres. Il existe, comme chacun le sait, l'empreinte d'un visage humain dans la muraille de la prison Mamertine, à l'endroit par lequel on descend maintenant *nel Tulliano*. La tradition dit que cette empreinte est celle du profil de saint Pierre, imprimée miraculeusement sur la muraille, un jour qu'il fut jeté contre elle par un geôlier. Cette empreinte concorde assez bien avec d'autres monuments qui représentent saint Pierre.

(49) Il est presque impossible de faire la chronologie exacte des dernières actions de saint Pierre. *Les actes des saints Procos. et Martinian.* racontent que la fuite de Pierre fut favorisée par ces soldats, lorsqu'ils l'avaient sous leur garde. Au contraire, l'auteur de *Hist. Excid. Hieros.* II, 2, dit que le saint quitta Rome après la chute du magicien, et SAINT AMBROISE, *Serm. contre Auxence*, 13, confirme le fait qui peut être vrai. Ces auteurs disent, cependant, ainsi que beaucoup d'autres, que Pierre fut mis en prison aussitôt après la mort de Simon. Nous nous sommes contentés d'une chronologie approximative, ne pouvant en

composer une certaine. Quant à la connaissance qu'eut Néron de la cause de la mort de son cher magicien, cette connaissance est probable, attendu la réputation de Pierre et le bruit de ses contestations avec Simon. Outre les auteurs cités ci-dessus ARNOBE et SAINT MAXIME l'affirment. Le premier ajoute que le fait était public et connu même des Gentils : *Viderant enim currum Simonis, et quadrigas igneas Petri ore difflatas, et nominato Christo evanuisse*. Arnobe tire de là un argument pour montrer l'*inexcusable cécité des gentils*.

(50) Cette fontaine coule depuis dix-neuf siècles bientôt, et quoique on y puise des milliers de coupes — ce qui arrive chaque année aux fêtes de saint Pierre et saint Paul, — elle ne diminue jamais et ne déborde jamais, quand même on n'y touche pas.

(51) Il faut noter que l'heure de la sieste (*ora sexta* des Latins), encore en vigueur à Rome, à Naples, et généralement dans les pays chauds, était une heure sacrée, dans les temps antiques, ainsi qu'il appert des écrivains classiques. Elle ressemblait à une heure de la nuit; car toutes les affaires étaient suspendues et toutes les rues désertes.

(52) « On espérait que dans la tempête, Néron pourrait mourir. Cet espoir fut vain; il échappa au danger et ce fut la perte d'un grand nombre d'individus que d'avoir espéré et souhaité la mort de Néron. » DION CASSIUS. *His. rom.*, XLIII, 19. Quelques auteurs concluent de ces paroles que Néron voguait vers l'Italie pendant la saison d'hiver, mais ceci est dénué de fondement. Le mot *Keimónos* dont se sert Dion répond au mot latin *hiems*, qui veut dire en même temps *hiver* et *tempête*.

(53) SUÉT., I, 6. DION, 20. On appelait jeux *iselastici* les jeux que nous appelons grands. Les vainqueurs rentraient dans leur patrie par une brèche faite dans la muraille, montés sur le char triomphal, la tête couronnée et une palme à la main. Ils avaient droit perpétuel de vivre aux frais du trésor public.

(54) L'auteur de l'*Argum*, dit à propos de la lettre de saint Pierre : *Liquet scriptam esse Romæ, ut videtur, marmertino*. On ne sait quel en fut le copiste, si copiste il y eut. On peut donc supposer que ce fut saint Pudens. SAINT CLÉMENT D'ALEXANDRIE ne s'y oppose pas et mentionne un *Glaucus*, interprète de saint Pierre.

(55) *Mori jussis non amplius quam horarum spatium dabat* (Néron). *Ac ne quid more interveniret, medicos admonebat, qui cunctantes continuo curarent; ita enim vocabat venas mortis gratia incidere*. SUÉTONE, NÉRON, 37.

(56) Nous sommes heureux de recueillir encore cette tradition. Un grand nombre de Pères ont émis cette opinion, que Pierre et Paul prièrent ensemble. On peut consulter, entre autres : Sulpice Sévère, *Hist. sacr.*, II, 28 ; SAINT CYRILLE DE JÉRUSALEM, *Catech.*, VI, 15 ; S. MAXIME DE TURIN, *Hom.*, LXXII, éd. Migne. Plus formel encore, saint Isidore d'Espagne dit dans sa *Chronica* : *Adjurante eos* (dæmones) *Petro, per Deum, Paulo vero orante, (Simon) dimissus crepuit*. Nous croyons avoir concilié les diverses traditions.

(57) L'auteur de *Exid. Hieros.* II, 2, rapporte cette in-

vocation. Il s'en trouve une plus longue dans les *Const. Apost.* VI, 9, mais elle sent la main de l'interprète.

(58) L'auteur du *De Exid. Hier.*, c. I, dit : *Fracto debilitatoque crure Aritiā concessit.* ARNOBE, *Adv. Gent.*, 11, 12, ajoute : *Perlatum Brundam cruciatibus et pudore defessum ex altissimi culminis se rursus præcipitasse fastigio.* L'auteur des *Philosophumena*, VI, 1, 20, conclut qu'étant désormais « près d'être démasqué, parce qu'il persistait trop (ou parce qu'il vieillissait trop), il dit que, s'il était enterré vivant, il ressusciterait le troisième jour. Ayant ordonné à ses disciples de creuser une fosse, il voulut y être enseveli. Ses disciples obéirent et Simon y resta jusqu'à présent : d'où l'on vit qu'il n'était pas le Christ. » Nous avons réuni les diverses traditions comme il convient pour une légende. On ne sait pas au juste ce que c'était que Brundani où elle se trouvait.

M. FABIANI tenta de l'expliquer dernièrement par *Brontium*, espèce de machine pour imiter, au théâtre, le bruit du tonnerre. Nous ne pouvons adopter cette version, parce que Simon se précipita de Brunda, *ex fastigio altissimi culminis* : or, le *brontium* se plaçait tout contre terre et sous les décors ; il nous semble difficile qu'un homme se fit porter aussi subitement, les mains et les pieds brisés, au sommet des machines du théâtre pour reprendre son vol. Quant à l'habitation de Simon à Aricium (Arricia), LUCIDI dans ses *Mem. stor. de l'Aric.*, II, 1. p. 317, parle sagement d'une église élevée à saint Pierre dans cette ville en souvenir du triomphe remporté sur Simon le Magicien. Il parle aussi d'un sarcophage qui d'après la tradition locale aurait contenu les

cendres de Simon ; mais il croit que les sculptures de ce sarcophage ne sont point du temps de Néron.

(59) Nous aimons à accepter toutes les traditions que ne dément aucun document historique. Nous ne pouvons, par conséquent nous résoudre à accepter l'opinion qui prétend que le martyre de Saint Pierre et de Saint Paul eut lieu avant le retour de Néron de l'Achaïe. Cette opinion n'a été, jusqu'ici, appuyée d'aucune démonstration péremptoire. Nous conformant donc aux croyances générales, nous plaçons la mort de Pierre et de Paul sous Néron, et pendant que Néron était à Rome si ce n'est même présent au martyre comme l'affirment quelques-uns.

(60) Cf. Bianchini, Ciacconio, Dagi, etc., dans les notes sur ANAS. BIBL. *Vitæ Rom. Pont.*, éd. Migne, tom. I, p. 1034-1114.

(61) Saint Tite aurait été chargé de gouverner l'Eglise de Crète : TITE, I, 5 ; et peu de temps après, avait été envoyé pour consolider les Eglises de Dalmatie, II, *Timoth.*, IV, 10. Il est probable qu'ayant appris le danger que couraient les Apôtres, il partit pour Rome, comme l'affirme la *Passion de Saint-Paul* (*Bibliothèque des saints Pères*, de LA BIGNE, t. I) attribuée à saint Lin. Cette passion est, on le sait, apocryphe, mais elle n'est pas dénuée de toute valeur historique. Quant à saint Timothée, son voyage à Rome est d'autant plus vraisemblable que Paul l'avait invité à venir en lui disant : *Festina ante hiemem venire*, II. *Tim.* IV. 21. Timothée était ami de la famille de Pudens : *Salutant te Eubulus et Pudens et Claudia*. HALLOIX, *Vie de Saint-Denis l'Aréop.*, admet la présence des deux saints.

(62) C'est une tradition antique que la sentence fut prononcée par Néron en personne, appuyée sur différents passages des Actes de saint Pierre et de saint Paul. Plusieurs Pères et écrivains ecclésiastiques anciens semblent le dire ouvertement.

(63) L'on fait mention de Plautilla dans la *Passion de saint Paul*, ci-dessus citée. Il semble aussi qu'il y est question de Pomponia Græcina, bien que nous supposions qu'elle soit la même que sainte Lucina, rappelée dans le même livre, et illustre dans les antiques martyrologes (30 juin) comme disciple des apôtres. Quant aux saintes Anastasie et Basilissa, voy. BARON., dans les notes du *Martyrol. rom.*, 45 avril, où il est dit qu'elles souffrirent ensemble le martyre pour avoir pris soin des corps de saint Pierre et de saint Paul.

(64) Les *Actes de sainte Thècle*, dans le *Martyrologe de SAINT ADON*, 23 septembre, disent que la sainte, après avoir opéré de grands miracles, fut rendue à la liberté par le proconsul qui l'avait condamnée à être livrée aux bêtes (ce qui est conforme au caractère du temps, les lois de persécution n'ayant pas encore été établies). Elle passa le reste de sa vie à Séleucie. Les *Actes de Paul et Thècle* (dans la *Bibliot. Vet. Patr.* de GALLAND, t. I, page 467, édit. de Venise 1765), en disaient autant, et bien qu'ils soit discrédités, parce que des mains plus dévotes que bien conseillées, y ont introduit des fables, ils s'accordent sur tous les points substantiels avec le *Martyrologe de SAINT ADON* et les témoignages innombrables des Pères. Quelques petites traditions font venir Thècle à Rome (BOLLAND.), 23 septembre, p. 555), mais, sans nous prononcer à cet égard, nous nous fon-

dons sur la simple vraisemblance, contre laquelle ne s'élève aucun document antique.

(65) SUÉT., *Néron*, 25 ; DION CASSIUS, *Hist. rom.*, liv. XIII, 24. L'obélisque du cirque Maxime est aujourd'hui sur la place du Peuple ; celui du cirque de Néron est sur la place de Saint-Pierre, à peu de distance du lieu où il se trouvait précédemment.

(66) Le faubourg de Tuscum, où devaient passer les Apôtres, commençait à la prison Mamertine, passait à peu près où se trouvent aujourd'hui la rue de la Consolation, tournait autour du Vélabre, où se trouve aujourd'hui *S. Giorgio in Velabro*, et aboutissait au pont Emilius. Ce pont était aussi nommé Lapidus, Lapidus, Palatin, Senatorius, puis pont de Santa-Maria, et de nos jours *ponte Rotto*. Tout le monde sait qu'en traversant le pont *Rotto*, en venant du Velabre, on tombe en plein Traustevère, où, en suivant la *Lungaretta*, on rencontre saint Chrysogone, *S. Maria in Trastevere*. En face l'on trouve le Janicule, à mi-côte, *S. Pierre in Montorio*, et l'on arrive enfin à la Porte *S. Pancrace*, l'ancienne porte Aurélia. Le Forum Boarium était de ce côté du pont, en face du Transtevère ; il s'étendait sur les bords du fleuve, entre le pont *Rotto* et *S. Marie in Cosmedin* ; il touchait là aux petits temples de la Fortune-Virile — aujourd'hui *S. Marie Égyptienne* — et de Vesta — aujourd'hui *S. Marie du Soleil*. Entre ces deux temples passait évidemment la grande voie Ostienne qui, après avoir dépassé *S. Marie in Cosmedin*, sortait par la porte *Trigemina*, aujourd'hui démolie.

(67) Tradition antique rappelée par un oratoire et une pierre où l'on a inscrit l'adieu mutuel des Apôtres. Cette tra-

dition ne rencontre aucune contradiction positive chez les historiens. D'après toutes les vraisemblances et les conjectures de BARONIUS, An. 69, n° 9, nous avons supposé qu'ils durent marcher ensemble jusqu'au pont Emilius, ou ils se séparèrent.

Nous plaçons le martyre de saint Pierre sur le Montorio et non point au Vatican. Nous allons dire pourquoi, afin que l'on ne nous jette pas la pierre. Le Montorio a pour lui l'opinion populaire de quatre ou cinq cents ans, opinion qui n'est pas dépourvue de toute probabilité; puisqu'elle a pu être patronnée par des hommes sérieux, parmi lesquels le Cardinal Baronius (an. 69, nos 45 et suivants); Torrigio (*Grotte Vatic.*, 2^e éd., 1639, p. 494), qui la défend; Benoît XIV qui la favorise, et plusieurs autres qui la défendent ou l'acceptent sans discussion, Nous avouons volontiers que la tradition, base de cette opinion, s'évanouit d'autant plus qu'on en recherche les origines; nous avouons que les monuments antiques et ceux du moyen âge (nous les avons examinés à fond) désignent le Vatican.

Nous avouons que depuis deux cent cinquante ans presque tous les érudits plaçant la crucifixion sur le Vatican. Nous disons *presque tous*, parce qu'il y a de rares exceptions. L'une de ces exceptions est le P. Giovanni de Capistrano, dont nous n'avons pu trouver l'ouvrage; l'autre est Mgr Pacifici (*Dissert. sul martirio di S. Pietro nel Gianicolo, e sulla venuta e morte nello stesso monte di Noè*. Rome, 1814, deux tomes en un volume in-42). Il en est quelques autres de non moins célèbres. Maffeo Veggio lui-même (*de Rebus antiq. mirabil. S. Petri*, rapporté entièrement dans les BOLLANDISTES, 29 juin, tome VII), mort en 1457, et qui

passé pour être le père de l'opinion relative au Montorio, nous a paru douteux dans ses expressions, après que nous l'eûmes soigneusement étudié.

Et cependant Bianchini écrit à son sujet (dans les *Note da Anast. Bibliot.*, éd. Migne, tome I, p. 1033) : *Nemo ex antiquis dubitavit, quod sciam, de loco martyrii B. Petri. Consensus omnium ætatum docet, in circo Vaticano eum crucifixum... Primus omnium est, arbitror, Maphæus Veggius arbitratus est.* Bianchini était chanoine de Sainte-Marie Majeure vers le milieu du dix-huitième siècle. Deux hommes qui lui sont antérieurs : BOSIO (*Roma sotteranea*, Rome 1632, II, 3) et FOGGINI (*De romano divi Petri itinere*, etc., *ad Bened. XIV*, Florence 1751, p. 398) sont de son avis, ainsi que : Mgr BORGIA (*Vaticana confessio*, etc., Rome 1776, p. 84) ; CUCCAGNI (*Vita di S. Pietro*, etc., *dedic. a Pio VI*, Rome 1777, tom. III, p. 214). Le savant chanoine CANCELLIERI (*de secretar. Basil. Vatic.*, Rome 1786, 4. 4^o p. 944) ; et, pour citer un contemporain vivant, ZANELLI (*Roma e S. Pietro*, Rome 1867, p. 30).

On peut ajouter encore Bottari, Mamachi et une foule d'autres que nous n'avons pas le loisir de consulter, mais dont nous avons des citations. Maintenant, contre cette montagne d'autorités, de documents, de raisons, nous avons seulement en notre faveur l'opinion ci-dessus énoncée : nous avons cependant choisi celle-ci pour notre légende ; par la raison que les archéologues n'étaient pas encore parvenus à fixer d'une façon bien certaine l'endroit du supplice sur le Vatican, nous n'avons pas cru commettre un grand crime en transportant le lieu du crucifiement de saint Pierre à un

kilomètre de là, en faveur d'une opinion qui n'est pas méprisable.

(68) Aujourd'hui Sainte-Marie, au Transtévère. Là se trouvait évidemment, depuis les premiers temps, un refuge des chrétiens qui s'y rassemblaient dans des maisons particulières, maisons dont la possession leur fut contestée 500 ans plus tard, mais qui leur furent rendues par l'empereur Alexandre Sévère, selon ce que dit LAMPRIO. dans *Sévère*. Non loin du *Fluens oléi* devait se trouver la rue *Janiculeuse*, rapportée dans les antiques topographies de Rome.

(69) Nous n'avons aucun document ancien se rapportant à la flagellation de saint Pierre, dont il n'est même pas question dans sa *Passion*. Mais nous savons certainement que les anciens agissaient ainsi avec les condamnés à mort. Outre que la tradition rapporte ce fait, l'on vénère pieusement à Rome, dans l'église Sainte-Marie *in Traspontina*, la colonne à laquelle le saint fut, dit-on, attaché. Il n'était pas rare non plus de crucifier la tête en bas. La *Passion*, qui le raconte, est donc fort croyable sur ce point. Les SS. PP. l'affirment et ajoutent que saint Pierre fut ainsi crucifié à sa demande. On ne sait pas au juste s'il fut fixé à la croix par des clous ou par des cordes ; les clous étaient le plus en usage. Nous avons admis comme plus vraisemblable l'opinion qu'il fut crucifié avec des clous, nous appuyant surtout sur saint Jean-Chrysostôme et les antiques *Actes de saint Pierre*, rapportés par CURIUS. Quand aux détails particuliers du crucifiement, on peut voir LIPSE, *de Cruce*, qui les indique minutieusement en trois livres.

(70) Il n'est pas douteux que le corps de saint Pierre fut conservé intact. Quant au moyen employé pour le conserver,

nous pouvons croire que *Marcellus... lavit illud (corpus) lacte et vino optimo... melle attico novum replevit sarcophagum et in eo corpus aromatibus perlitum collocavit*. C'est là ce que dit l'antique *Passion*. Ces faits ne semblent pas improbables ; car c'était l'usage des Orientaux de conserver les cadavres des grands en les déposant dans la gomme, la cire, ou des substances semblables. Cet usage était aussi celui des Hébreux, d'après l'Ancien et le Nouveau Testament. Les anciens Pères, Tertullien en particulier, nous apprennent que ce fut aussi une coutume des chrétiens de la primitive Eglise ; bien plus, au temps de saint Pierre, ces usages étaient passés chez les Romains païens. A l'appui de cette assertion, voici ce que dit TACITE (*Ann.*, XVI, 6), à propos de Poppée, femme de Néron ! *Corpus non igni abolitum, ut romanus mos, sed regum externorum consuetudine, differtum odoribus conditur*.

(71) Dans cette propriété de Lucina, ou Pomponia Græcina, le corps de saint Paul repose encore aujourd'hui, enseveli sous la fameuse basilique qui porte son nom. Nous empruntons aux anciens Pères et à la *Passion de saint Paul* le récit des prodiges du lait et des trois fontaines ; nous avons en outre, comme autorité, la très-antique tradition romaine, et, comme monument commémoratif, la vieille église des Trois-Fontaines, élevée sur le lieu même du martyre, église qui renferme encore les trois fontaines vives. On y conserve une colonnette que l'on croit avoir servi à la décollation. En tous cas, elle fut couverte de sang. On conserve à S. Maria in Traspontina une autre colonne à laquelle, d'après la tradition, saint Paul fut lié pour être flagellé. La loi romaine ne rend point invraisemblable la tradition chrétienne : la

flagellation pouvait très-bien être appliquée lorsqu'il s'agissait de violation de la religion, sans parler même des cruautés illégales de Néron. On peut consulter à ce sujet BARONIUS, *An.* 69, n° 8, et LIPSIVS, *De Cruce*, 1, 43.

(72) Au temps de saint Grégoire le Grand, on conservait dans le tombeau de saint Paul un suaire que Baronius estimait être le voile de sainte Plautille, mentionné dans la *Passion de Paul* avec les détails que nous rapportons. On peut croire qu'il y est aujourd'hui, car l'on ignore qu'il en ait été enlevé. L'impératrice avait en effet demandé cette relique au grand Pape pour une basilique de Constantinople, mais le Pontife lui répondit qu'il ne pouvait la donner, car elle était renfermée dans le tombeau. Or, nul n'était assez hardi pour porter la main sur le sépulcre, car des châtimens manifestes avaient puni ceux qui l'avaient tenté. Voyez cette histoire dans SAINT GRÉGOIRE LE GRAND. *Epist.* lib. III. Ep. 33. Ed. Migne, tome I^{er}, p. 700.

(73) *Linus post martyrium beati Petri eligitur successor die proxima, 30 junii.* Telle est l'opinion émise par le savant Bianchini dans les prolégomènes à ANAST. BIBL., éd. Migne, tom. I, pag. 472.

TABLE DES MATIÈRES

LETTRE DE L'AUTEUR AU TRADUCTEUR.	V
PRÉFACE.	IX
I. — Les Fidèles de Rome.	41
II. — Les Païens de Rome.	25
III. — Piété des Romains au temps de saint Pierre et de saint Paul.	43
IV. — La Lutte.	66
V. — L'Accusation devant Néron.	87
VI. — Craintes.	99
VII. — <i>Audentes Fortuna non Juvat.</i>	120
VIII. — Le Testament dans la prison Mamertine.	132
IX. — Les derniers Jours de Pierre et de Paul.	158
X. — Le Triomphe des Apôtres.	181
XI. — Le Sépulcre Glorieux.	201
NOTES.	213